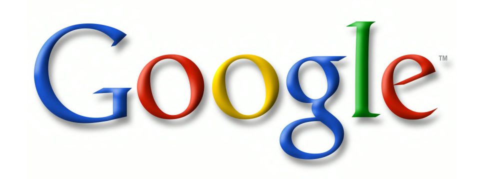
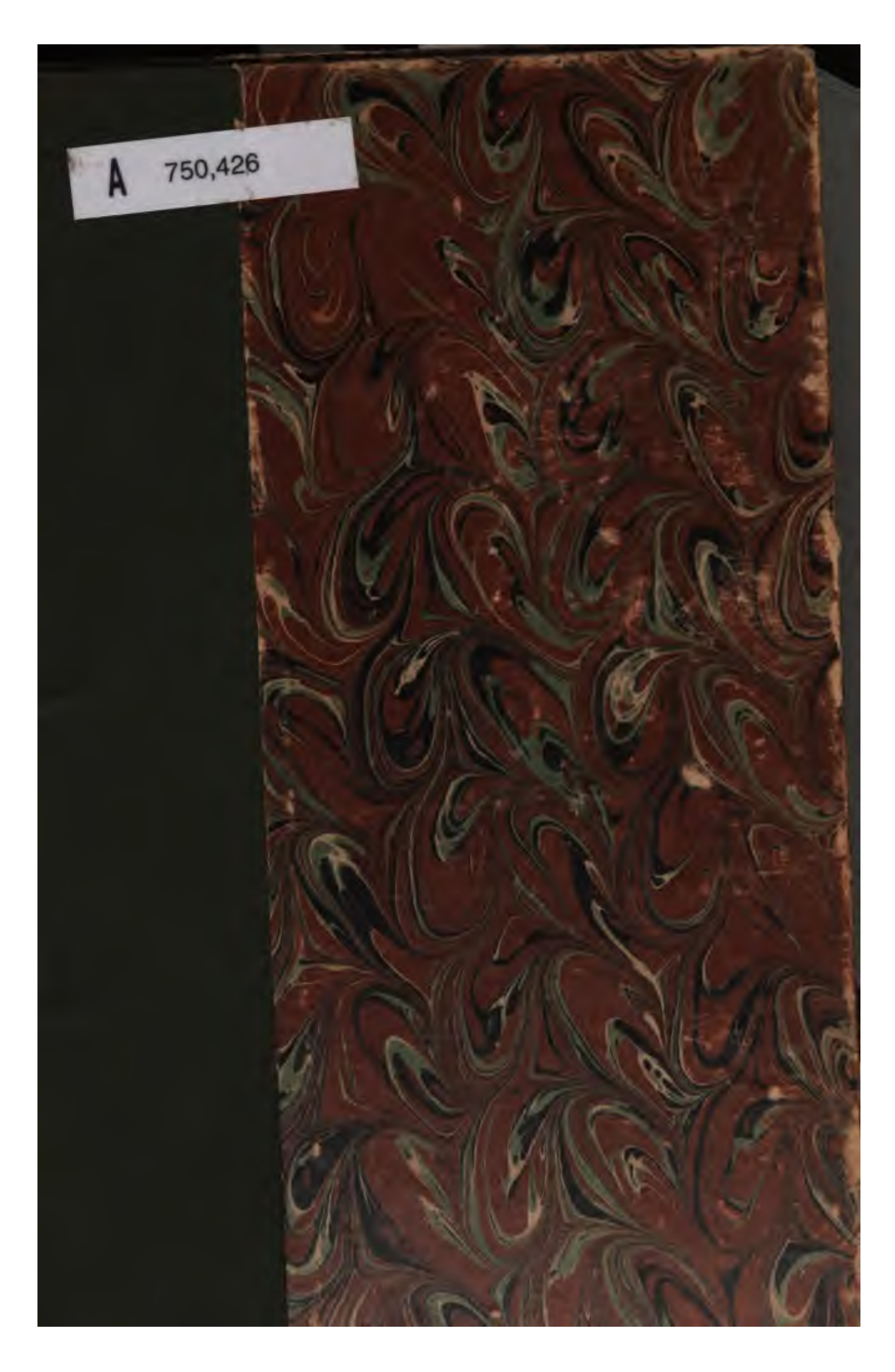



A 750,426



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS

Le chemin de la vérité

LA DÉCOUVERTE de la VIE

« *Ce qui importe, avant tout, c'est la vie, la vie seule. Qu'est-ce qu'une menue trouvaille en présence de la découverte incessante, éternelle, de la vie.* »
Dostoïewsky.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
—
1907

DÉDICACE

Mère,

Je vous dois la Découverte de la Vie. Vous avez été pour moi la plus précieuse des Mères. Vous m'avez laissé libre de me développer selon mon tempérament et mes goûts. Certes, vous n'avez pas envisagé sans tristesse la douleur que je me réservais à vouloir penser par moi-même dans une société indifférente. Vous saviez quelles déceptions attendent celui qui comprend son métier d'écrivain noblement ; mais vous n'avez pas voulu m'imposer une déception plus cruelle : celle de ne pas découvrir la vie pour ne pas l'avoir cherchée au milieu de la douleur causée par la volonté même de la découvrir.

Pourtant, je considère ma douleur comme peu de chose auprès de la vôtre. Mon œuvre n'est pas mon œuvre. J'ai puisé dans vos conseils l'amour des belles choses, de l'art, de la nature ; j'y ai puisé le sentiment de la justice. Cette œuvre est à vous. Je vous la rends, parce qu'elle vous appartient, parce qu'elle est la dette que j'ai contractée depuis longtemps envers vous, pour tous les sacrifices que vous vous êtes imposés.

Ce qu'il y a de bon dans ce livre, je vous prie de le considérer comme vôtre ; c'est ce qui vous appartient. Vous-même m'apprendrez ce qui est indigne de votre amour ; vous m'obligerez une fois encore à implorer votre indulgence ; vous corrigerez ce qui n'appartient qu'à moi ; vous continuerez ainsi cet enseignement d'art et de beauté auquel je dois la Découverte de la Vie.

Votre fils affectueux et reconnaissant,

GÉRARD.

LA DÉCOUVERTE DE LA VIE

PROLOGUE

Nous avons longtemps erré *à côté* de la vie. Aujourd'hui, nous comprenons combien la vie est belle et généreuse. C'est pourquoi nous proclamons si joyeusement la découverte que nous avons faite. Nous aimons l'art, nous avons découvert l'art en regardant la vie que l'art renferme, nous avons découvert la vie que les écoles, l'enseignement, le faux-art, dérobaient à notre conscience. Nous avons découvert la vie en nous-mêmes, autour de nous, partout, et c'est avec orgueil, c'est avec enthousiasme, que nous proclamons cette découverte. Aujourd'hui seulement nous vivons, parce qu'aujourd'hui seulement nous comprenons la vie, d'aimer l'art qui est la preuve de sa beauté, qui est la vie idéale que nous aspirons à réaliser. Nous voulons créer de belles œuvres qui soient la preuve que nous avons découvert la vie. Nous n'avons pas d'autre but désormais : réaliser notre amour de la vie par la création d'œuvres dignes de la vie, et par l'admiration, par la critique, découvrant à nos yeux la vie dans une œuvre. Oui, nous voulons prouver que nous sommes vivants, et que notre qualité de vivants nous ordonne de haïr la mort, toutes les formes que la mort adopte pour essayer de ressembler à la vie, d'imiter la vie, — ces formes

odieuses, malfaisantes, grotesques, qui se résument dans la laideur du faux-art. Art bourgeois et art d'Institut, critique officielle et pédante, articles lourds et prétentieux, faux esprit des vaudevillistes, fausse beauté du théâtre, du roman et de la musique, faux gestes, fausses attitudes, fausse mode, ne sont que les formes transitoires dans lesquelles la mort essaie de se révolter contre la vie, par lesquelles elle veut vaincre la vie, s'acharne après la vie. La mort, comme elle est bien *là*, dans toutes ces œuvres sans envergure, sans signification, sans utilité. C'est la mort que je vois dans tout ce faux-art, dans toute cette fausse pensée, cette fausse beauté. L'horreur de la vie est tellement profonde, tellement enracinée au cœur de l'humanité présente, que ce serait collaborer à l'œuvre de mort, à l'œuvre du néant, de ne pas protester contre cette œuvre, de ne pas essayer de l'anéantir. Bien qu'elle appartienne au néant, elle a l'air de vivre, et c'est contre ce semblant de vie, cette illusion qu'il faut protester. Découvrons la vie, au sein même de la mort, et confions désormais à nos œuvres notre amour de la vie.

L'art est la preuve de notre amour pour la vie. Il est la preuve de l'effort que nous faisons pour la reconnaître, pour la découvrir sous les apparences qui la recouvrent. L'art est la substance même de la vie. C'est la vie se découvrant à nous, par l'amour que nous avons pour elle, par l'amour qu'elle a pour nous, et qui la rend si attirante, si séduisante, si majestueuse et si harmonieuse pour que nous l'aimions totalement. Oui, la vie, pour que nous

l'aimions, veut être belle, elle veut être glorieuse, elle veut être admirable, et c'est pourquoi elle est artistique, et c'est pourquoi elle se revêt de la beauté de l'art. Cette beauté de l'art, c'est la beauté même de la vie. La vie, en découvrant l'art, n'ajoute rien à elle-même. C'est sa beauté qu'elle découvre ; elle ne se pare d'aucun mensonge, d'aucune fiction, d'aucune illusion ; elle n'en a pas besoin, étant la vérité ; c'est elle-même qu'elle découvre, car elle découvre sa gloire, sa beauté et son harmonie dans la gloire, la beauté et l'harmonie de l'art. L'art et la vie se confondent. L'art n'est que la vie dans sa beauté réelle, se manifestant, pour la première fois, à ceux qui l'ignoraient. Ils n'en avaient pas aperçu la beauté quotidienne. C'est pourquoi cette révélation semble si extraordinaire, c'est pourquoi il semble que la vie se pare et s'embellit pour se faire aimer, alors que cette parure existe vraiment. Seulement, on ne l'aperçoit que par l'art, et c'est pourquoi l'art semble être cette parure, alors qu'il est la vie même.

L'art, splendeur de la Vie ! Comme en écrivant ce mot calme, majestueux, harmonieux, je me sens ému. C'est une émotion profonde, une émotion qui, au lieu de me briser et de m'anéantir, me soulève, me force à penser, agir. Comme, harmonieusement, il résonne. Il ne m'attendrit pas, il ne m'apaise pas, ou plutôt cet attendrissement et cet apaisement sont vivants. C'est le mouvement, c'est l'action, c'est la vie, que cette parole fait naître dans tout mon être. Je me sens une force inaccoutumée. Je me sens vivre, je veux vivre, je veux me développer

dans le sens de la vie. Ce mot est donc bien puissant qu'il me secoue ainsi, simplement, à le prononcer, qu'il me réveille ainsi, me stimule, m'encourage. Il faut donc qu'il renferme quelque chose de bien étrange, de bien extraordinaire. Ce quelque chose qui m'émeut si fortement, qui m'entraîne si irrésistiblement, c'est la Vie. Oui, je sens que ce quelque chose qui constitue l'art, qui est tout l'art, c'est bien la Vie.

I

LA DÉCOUVERTE DE LA VIE

L'art est la découverte de nous-mêmes, au contact de la vie, il nous découvre à nous-mêmes en nous découvrant la vie, il nous révèle notre vie dès que nous connaissons le but que nous avons à remplir, but qui est de vivre en beauté, de réaliser l'art dans nos actes. La découverte de la vie, c'est la découverte de notre volonté, de notre énergie, de nous-mêmes, découverte qui ne s'accomplit pas en un jour. C'est la découverte de notre vie à chacun de nous, du but qui la dirige, de ce que nous devons faire, et ce que nous devons faire c'est vivre en beauté, c'est vivre en artistes. Notre vie a un sens. On n'a pas vécu tant que ce sens n'a pas été découvert. Le but que chacun de nous doit remplir : réaliser l'art par sa vie, c'est le but vers lequel tend l'humanité entière. Ce n'est pas seulement la découverte de notre personnalité qui s'affirme dans l'art, par nos actes et nos pensées esthétiques, c'est la découverte du rôle que l'humanité remplit tout entière. Par la découverte de la vie en nous-mêmes, nous collaborons

à l'œuvre de l'humanité, nous permettons à l'humanité d'agir comme nous agissons nous-mêmes. Découvrir la vie, c'est pour chacun de nous, et pour l'humanité que la volonté de chacun de nous, en découvrant sa vie, annonce et précède, réaliser l'art dans tous les actes et les sentiments. On a découvert la vie dès que, comprenant qu'elle n'a pas d'autre but, d'autre raison, que de réaliser l'art, on se sent la force de le réaliser, — d'être artiste. Notre vie a un sens qui lui est donné par l'art : la découverte de la vie. Nous la découvrons par l'admiration que nous vouons à l'art, et qui nous porte à réaliser son idéal, à être artistes. Dès qu'un homme comprend que le but de sa vie est de se rendre artiste dans chacun de ses actes, — but qui lui est indiqué par l'œuvre d'art qui renferme la vie, — cet homme n'agit plus sans raison, il sait ce qu'il veut, et dès lors il découvre la vie chaque fois qu'il vit esthétiquement. C'est à cette vie de l'art que l'humanité tout entière collabore. A cette découverte, chacun de nous apporte son énergie. Tout concourt à la préparer en chacun de nous pour que nous la préparions dans chacun des hommes qui doivent former l'humanité future : nos douleurs, nos luttes, nos joies et nos désillusions, — ce qu'il y a de médiocre en nous, comme les médiocres qui nous entourent. Il faut bien penser qu'à cette découverte si importante, les médiocres eux-mêmes collaborent. Ce que l'humanité recherche sans cesse, ce qui a provoqué la création de son art, ce qu'elle a découvert par son art, c'est la vie. Les religions et les morales n'ont pas découvert la vie. Seul, l'art, en montrant le danger des religions et des morales, a découvert la vie. La vie existe désormais. Cette découverte est faite. Il reste à l'humanité à la voir, à la connaître, à vivre de cette pensée. L'humanité n'a désormais d'autre but que de dé-

couvrir la vie. Elle la découvre un peu plus chaque jour parce que, chaque jour, elle se délivre des lois, des morales, des préjugés, des conventions qui méconnaissent la vie. C'est du moins le but que se propose aujourd'hui l'élite de l'humanité, le but que se proposent ses artistes, le but qu'ils ont assigné à leur esprit, à leur pensée. L'artiste est celui qui a donné un but a sa vie, le but indiqué par la vie même. Tout homme qui remplit le but indiqué par elle, — sa découverte, — est un artiste. C'est pourquoi nous n'avons plus à être tristes, nous n'avons plus à penser que l'effort est inutile, nous n'avons plus à être indifférents. Nous avons à vivre, nous savons que notre but c'est, uniquement, de vivre. La plupart des hommes ne le savent pas. C'est pourquoi le but de notre vie c'est encore de leur dire qu'ils ne vivent pas de la vraie vie, que s'ils veulent vivre, intégralement, il faut qu'ils vivent en artistes, — c'est-à-dire en interprétant chaque expression de la vie dans le sens indiqué par elle. La vie fait naître l'art, elle veut que chaque homme exprime l'art qu'elle renferme, elle veut que les hommes soient des artistes, — c'est-à-dire qu'ils comprennent la vie, qu'ils découvrent la vie, qu'ils aiment la vie.

Une partie de l'humanité reconstruit sans cesse ce que l'autre détruit, elle découvre sans cesse les idées, les sentiments, les actes qui lui permettent de continuer à vivre, malgré les médiocres et malgré la mort. Elle reforme sans cesse la vie que déforme le médiocre, elle répare les pertes, les dégâts, les crimes causés par la mort. Une partie de

l'humanité découvre la vie sous les mensonges dont la recouvre l'autre partie. On a beau essayer de déformer, de caricaturer, d'enlaidir la vie, elle triomphe toujours. Sa revanche est éclatante. Il y a, dans l'humanité, ceux qui ne vivent pas, qui ne veulent pas agir, qui symbolisent la mort parmi l'éternel renouveau de la vie. C'est aux autres vivants à les aider à revivre, à les initier à ce qu'ils aiment eux-mêmes, à ce qu'ils ont découvert. Le génie n'est pas autre chose que cette découverte de la vie. En dehors de cette explication, toutes les explications que l'on donne du génie sont fausses. Comprendre la vie, c'est avoir l'intelligence et la volonté. Le génie est la compréhension de la vie. Il faut s'habituer à considérer le génie humainement. Le génie cessera d'être une exception, il se généralisera de plus en plus. L'art qui est le génie de l'homme, — art et génie sont synonymes, — fait naître le génie, se perpétue, s'engendre, dans ceux des hommes qui n'ont pas encore découvert la vie. L'art est la reconstruction du monde, selon la pensée de la vie, selon son harmonie, selon lui-même, c'est la pensée le reformant selon sa beauté, méconnue par le médiocre. Les artistes découvrent le sens de la vie, la dégagent de ses apparences, reconstruisent le monde, — atteignent la vérité où elle est. L'art est l'homme parlant à l'homme, lui parlant de lui-même, de son héroïsme, de sa médiocrité, de sa joie, de sa douleur, lui parlant de la nature, — de la vie enfin. C'est une conversation entre les hommes, conversation dans laquelle les uns interrogent, et les autres répondent, à laquelle prendront part chaque jour plus d'individus, et qui est bien l'unique conversation qui soit utile, qui ait un résultat.

Une partie de l'humanité découvre la vie, tandis que l'autre la contrefait, ne veut pas la connaître, s'efforce de l'enlaidir, veut la rendre insupportable au reste de l'humanité. Quelquefois, on l'accuse des mensonges dont elle n'est pas la cause ; on confond avec la vie que découvre l'art la vie voulue par les médiocres. On ne voit plus la vie. On n'a plus d'orientation. Le médiocre a fait son œuvre. Comme on ne voit plus l'art, on n'a pas la lumière qui permet de voir la vie, de la découvrir. Elle ne représente plus que sa contrefaçon. On vit en laideur, au lieu de vivre en beauté. On cherche une consolation et un refuge dans la contrefaçon de la vie. On se refugie dans le mensonge. On substitue le mensonge à la vérité. On est médiocre. C'est alors qu'éclosent toutes les lâchetés humaines, tous les rêves déprimants, toutes les illusions factices, toutes les morales et les philosophies sans art. C'est alors que se découvrent les décadences sans beauté, les mysticismes ou les naturalismes barbares, le pessimisme et l'égoïsme, — le faux art sous toutes ses formes. C'est alors que, dans la société, on ne découvre que laideur, petitesse, mesquinerie. C'est alors que triomphent les médiocres. Notre société en est là. Elle a créé un art sublime, héritier de l'art du passé qu'il continue sans le copier, et cet art est méconnu, et la plupart des êtres ne l'ont pas découvert, ne savent ni ce qu'il est, ni ce qu'il signifie. C'est pourquoi il faut réconcilier l'art et la foule, — rapprocher l'humanité de l'art. C'est pourquoi l'humanité doit revenir à la vie en revenant à l'art. Ce retour, à la critique d'en être la réalisation, à la critique de proclamer la supériorité de la vie esthétique sur la vie médioce et sans art, sur le métier, sur la réclame, sur tout ce qui est odieux et sans beauté. A la critique de proclamer que l'homme qui n'ose pas regarder la vie,

l'admirer comme elle exige qu'on l'admire, est nuisible. On n'arrive pas du premier coup à découvrir la vie. Il faut se délivrer de tous les préjugés de l'éducation et de la race, il faut souffrir dans son corps et dans sa pensée, il faut aimer et hair, il faut lutter, agir, il faut vouloir. Quand l'âme est complètement affranchie, quand elle existe enfin, elle a découvert la vie. Elle a réalisé l'idéal de l'art. Elle a compris la beauté. Elle sait ce que c'est que le médiocre. Désormais, elle ne se laissera plus vaincre par le médiocre; elle lui opposera une résistance héroïque; elle triomphera de la mort. Il faut découvrir la vie. Il faut le vouloir. Ce doit être l'unique préoccupation des hommes de ce temps.

Il n'y a pas d'autres découvertes en dehors de celle-ci. Toute autre recherche est stérile. Tous les travaux des savants, tous les écrits des poètes, toutes les actions des héros, n'ont pas d'autre cause que cette découverte, ne sont pas autre chose que l'effort de l'humanité pour échapper à la mort, pour agir et penser librement. C'est l'art qui groupe tous les efforts, les associe dans sa pensée, leur communique la vie. La vie ne peut être découverte que par l'art, puisque l'art en découvre chaque expression, qu'il résume en l'éternisant, puisque tout ce qui est vivant est artistique.

Notre vie n'a qu'un but : la recherche de l'art et de la

beauté. C'est l'unique but de la vie humaine. C'est le but auquel tendent, volontairement ou non, toutes les existences. C'est par cette recherche que l'homme est vraiment utile, qu'il se délivre du mensonge, qu'il réalise la justice, qu'il rachète ses petitesses, et qu'il éternise son action. C'est par elle qu'il est immortel. Cette foi de l'humanité dans la beauté, c'est ce qui la sauvera, c'est ce qui l'a toujours guidée à travers le mensonge, l'injustice, l'erreur. C'est la seule foi qui reste debout, parce que c'est la foi en la vie, en la réalité de la vie, méconnue par les morales et les politiques.

Il est certain que c'est la mort, uniquement, l'horreur que nous avons de la mort, le spectacle de la mort, qui nous incite à découvrir la vie,—à nous délivrer de la mort. C'est parmi la mort, c'est dans la mort même, c'est à cause de la mort, c'est parce que la mort nous entoure, que nous voulons échapper à la mort, — que nous voulons vivre, — revivre, — survivre. Notre vie n'a pas d'autre but que de combattre le mort. La combattre, c'est exalter la vie. Notre vie a donc pour but d'aimer la vie, et de prouver cet amour par notre lutte contre la mort. Nous découvrons la vie dans la mort, dans la douleur qui nous opprime, dans le milieu où nous vivons, nous faisons un effort désespéré pour vivre, et c'est cet effort, — réalisé par l'art, qui nous délivre de la mort qui nous entoure, de la mort qui est partout. C'est ainsi que nous aimons la vie dans un milieu qui la déteste, et que nous défendons l'art dans une société où l'art est méconnu.

La Mort ! nous avons de la mort une conception aussi fausse que la conception de la vie. Nous prenons pour la mort ce qui n'est pas la mort. Nous ne voyons pas la *vraie mort*, et nous nous obstinons à voir la mort là où elle n'est pas, nous l'opposons à la vie alors qu'elle est la vie sous une forme nouvelle. La mort, elle est partout autour de nous, dans ce que nous croyons de plus vivant : elle est dans les idées, elle est dans les passions, elle est dans les sentiments, elle est dans les cerveaux, elle est dans les gesticulations et les mouvements de tous ceux qui s'agitent et se remuent autour de nous, et que nous nous obstinons à prendre pour des vivants. Il faut bien, pour se manifester, qu'elle emprunte une forme quelconque, qu'elle prenne les apparences de la vie, pour mieux la combattre, pour substituer sa laideur à sa beauté. Poursuivons la mort sans nous lasser jamais. Combattons toutes les formes de la mort, de la vraie mort, de la mort odieuse, ignominieuse, infâme. La plupart de ceux que nous considérons comme vivants ne vivent pas. Ils ne vivent pas, parce qu'ils sont incapables de penser et d'agir. Ils sont la mort dans une société vivante, la mort que la vie condamne par sa beauté, la mort qui s'obstine dans sa laideur, la mort qui fauche les consciences, dessèche les cœurs, empoisonne les héroïsmes, supprime les enthousiasmes. Ayons à jamais l'horreur et l'épouvante de la mort que nous rencontrons, à chaque pas, dans la vie.

L'art n'est qu'une lutte contre la mort, — contre toutes les formes de la mort. La mort, bien qu'elle présente toutes les nuances et se multiplie en tous les aspects

présente partout et toujours les mêmes caractères négatifs ; partout et toujours la mort est stagnation, régression, analyse, douleur, laideur, — mensonge. La vie, au contraire, c'est la synthèse, la joie, le progrès, l'avenir. L'art est la protestation de la vie contre la mort. C'est la vie renaissant, triomphant sans cesse de la mort. Comment la vie parvient-elle à vaincre la mort ? Par l'art, — par ce qu'elle renferme de beauté, — par sa signification esthétique.

Eliminons la mort de nos sentiments, de nos actes, de nos pensées, — pour qu'ils vivent éternellement.

L'art triomphe de la mort en effaçant la distance des cœurs, des espaces, des temps. Il est le trait d'union de toutes les formes de la vie et de la nature. Il est à la fois l'esprit et la forme de la vie. L'art est solidarité, — association.

La plupart des philosophies sont remarquables par leur incompréhension de la vie. Elles ne cherchent qu'à nous en détourner, par l'explication qu'elles en donnent. La vie, dans les œuvres des philosophes, c'est la mort,

la mort lamentable, l'éternelle douleur, contre laquelle on ne peut rien. Les philosophies, les morales, les religions, qui s'efforcent de rendre la vie détestable, ne peuvent heureusement rien contre elle dès que l'art, dissipant les doutes qu'elles ont fait naître, substitue aux fausses conceptions de la vie, la confondant avec la douleur, une conception vivante, la conception joyeuse de la vie, excluant la douleur. L'art oppose la joie à la douleur que les morales, les philosophies et les dogmes ont mêlée à la vie, afin de faire croire que la vie est douloureuse, pour que nous la détestions.

Nos récriminations contre la vie sont dirigées contre la vie médiocre, — la mort. Nous haïssons l'œuvre qui veut enlaidir la vie, sans y parvenir il est vrai, mais qui nous attriste quand même. Nous ne confondons pas la vie avec sa contrefaçon, et c'est pourquoi nous n'accusons pas la vie des mensonges qui sont à côté de la vie.

Ce qui est triste, douloureux, dans la vie, n'est pas la vie. La vie suppose l'affranchissement suprême, celui de la laideur et de la douleur. Il faut aimer la vie, il ne faut pas que la mort qui se mêle à la vie, qui la contrefait, nous fasse maudire et mépriser la vie. Qu'elle nous rapproche d'elle, au contraire, afin que toute douleur s'évanouisse en elle. Parce que certains hommes sont

odieux, ne détestons pas tous les hommes. Il faut puiser sans cesse dans le spectacle de la mort, non le découragement et l'inaction, mais l'enthousiasme nécessaire à la vaincre. La victoire de la laideur serait absolue si elle nous empêchait de découvrir la beauté, la vraie beauté qui en est la condamnation. Faisons succéder la compréhension de la vie à son incompréhension. Qu'aux heures de tristesse, — triomphe de la douleur sur la vie, — qu'à la prostation, le désenchantement, l'ennui de vivre, succèdent les aurores glorieuses réservées par l'art pour assurer le triomphe de la vie, les aurores glorieuses dont la beauté nous charmera, par lesquelles nous apprécierons mieux la douceur et la joie de vivre.

Le mal de vivre, — comment une semblable pensée a-t-elle pu naître parmi les hommes, sinon par la douleur que la contrefaçon de la vie causait à ceux qui en rendaient la vie responsable, n'étant pas suffisamment libérés et délivrés de la mort pour la découvrir, et confondant ainsi l'une avec l'autre. C'est la joie de vivre qu'il sied d'opposer au mal de vivre. Cette joie, il faut la chercher dans la vie, pour qu'elle soit une réalité,et non une fiction.

Parce que la majorité des hommes se contente de vivre une vie médiocre, esclave des préjugés, il ne suffit pas que le contraire de la vie leur tienne lieu de la vie pour que ce soit là réellement la vie. Du moment qu'ils s'en contentent

on pourrait croire qu'ils l'ont découverte. Parce que chacun interprète la vie à sa façon, parce qu'il trouve ou croit trouver la joie et le bonheur dans l'idée qu'il s'en fait, n'en concluons pas que ce que chacun croit être la vie est bien réellement la vie. Une seule conception de la vie est vraie. C'est la vie réelle qu'il s'agit de vivre, non ce que l'on croit être la vie. L'individualisme est l'expression de la vérité. Il ne peut pas être l'expression du mensonge, C'est un idéal supérieur qu'il s'agit de réaliser, non pas un idéal médiocre. C'est pourquoi toutes les déformations que les esprits font subir à la vie sont fausses, inférieures, médiocres ; c'est pourquoi une seule conception de la vie est admissible : celle indiquée par la vie même. Seuls l'aperçoivent les artistes dont l'œuvre l'exprime et la résume, et c'est pourquoi seuls ils peuvent transmettre au reste des hommes le sens de la vie, pour que chacun abandonne sa conception d'une vie étroite et médiocre, — comme ils l'ont fait eux-mêmes. Il faut qu'ils reconnaissent qu'ils n'ont pas vécu jusqu'ici, qu'ils commencent seulement à vivre. Il faut qu'ils découvrent l'idéal absent de leur vie, pour qu'il devienne leur vie même.

Il ne nous est plus permis de vivre médiocrement, dès que nous avons découvert la vie. Cette découverte est la preuve que nous comprenons que la vie est libre, et que nous entendons vivre librement, c'est-à-dire selon l'enseiment que notre volonté et notre intelligence, éveillés par elle, découvrent en elle. Celui qui a découvert la vie a découvert son propre néant, le néant dans lequel il s'était complu jusque là, qu'il avait substitué à la vie, qui repré-

sentait la vie pour lui. Cette découverte suppose que l'homme s'est délivré de ses préjugés, de ses erreurs, des mensonges dont il s'est enlaidi en enlaidissant la vie. Tout ce que nous avons fait n'est rien, si nous n'avons pas agi en harmonie avec l'art, si nous n'avons pas réalisé, par nos actes, l'idéal de l'art. Nous entendons le réaliser désormais pour chacun de nos actes. Nous entendons être justes, généreux, libres. Nous entendons substituer une vie esthétique à notre vie médiocre. Il importe que nous soyons des artistes, pour que nous soyons des hommes. La découverte de la vie suppose que nous rejetons toute loi qui n'est pas conforme à la beauté, que nous refusons d'adhérer à un dogme et à une morale rétrogrades. Elle implique que nous entendons n'avoir désormais d'autre loi, d'autre morale, d'autre pensée que celles que nous aurons puisées en nous-mêmes au contact de la vie, par sa parfaite compréhension, et que nous entendons refuser d'obéir aux lois, aux religions, aux politiques, aux morales, qui sont la contrefaçon de la vie, qui ne s'inspirent pas de sa beauté.

Ce n'est pas en un seul jour que nous avons découvert la vie. Sans doute, le jour où elle nous a été révélée intégralement, la minute où nous l'avons découverte ont été privilégiés, choisis par la vie même, et il semble qu'elle nous a été ainsi révélée en une seule fois, sans effort. Ce jour miraculeux, cette minute heureuse qui firent éclore la joie pour le reste de notre existence, qui ont engendré la joie vivante de notre existence, ont été précédés de minutes douloureuses, inquiètes, affolantes, d'heures

de lassitudes, de craintes, d'agonies, d'impuissance, d'illogisme, de désespérance, — ils ont été précédés de toute la douleur humaine résumée dans la nôtre. Nous avons compris que la vie venait d'apparaître au calme et au bien-être que nous avons éprouvés au jour miraculeux, choisi par elle pour se découvrir à notre inquiétude. Quand nous nous sommes sentis bien portants, sans fièvre, — sans fièvre mesquine, quand nous avons senti, compris qu'une fièvre neuve, vivante, succédait à notre fièvre factice, alors nous avons compris que nous venions de découvrir la vie. Il a fallu chacune des minutes douloureuses de notre existence, comme chacune des minutes de l'existence de l'humanité qui a vécu, se perpétue dans l'humanité présente, pour nous préparer à cette découverte, pour nous en rendre dignes, pour que nous méritions d'en éprouver le bienfait suprême. Oui, notre joie est née de notre douleur quotidienne, comme elle est née de la douleur universelle. Si nous pouvons aujourd'hui proclamer si joyeusement notre amour de la vie, c'est que nous avons souffert, c'est que l'univers entier a souffert en nous, avec nous. Il a fallu toute la douleur des poètes, — c'est toute la douleur humaine devenue joie, puisque devenue art, — pour nous permettre à notre tour de découvrir la vie. Chaque génération y parvient par ses poètes et ses artistes de génie. C'est aux générations suivantes à découvrir ceux de ces artistes qui ont été les vrais artistes, dans l'œuvre desquels elles découvrent la vie. Elles y parviennent par la critique, qui est le sentiment de l'art, que l'art, par sa puissance et sa force, fait naître au cœur de l'humanité. L'art ne serait pas l'art s'il n'amenait pas tous les hommes à sa compréhension. Il faut qu'il triomphe de la médiocrité. Il est la seule force qui triomphe de la médiocrité. Il faut qu'il y ait, dans la vie, une force

qui, la résumant, l'impose à ceux qui la méconnaissent, triomphe du néant. L'art serait imparfait, il ne serait pas l'art s'il n'avait pas la puissance de vaincre le médiocre, de transformer les esprits en beauté, de les délivrer de leur laideur, et de la laideur qu'ils communiquent à la vie. Il faut attendre de l'art seul le triomphe de l'art. Quand l'art triomphe, c'est qu'il est compris, c'est que le sentiment de l'art existe, par conséquent la critique. La critique, c'est l'art compris de tous. La critique est le terme du progrès. C'est à la critique, ou compréhension de l'art dans chaque individu, dans une élite d'individus destinée à rallier à sa foi le reste des hommes, — il y a le temps pour cela, — que tout vient aboutir. Il n'y a rien au-dessus de la compréhension de l'art, parce que l'art est la compréhension de la vie, et parce que, comprendre la vie, c'est vivre selon le sens de la vie, c'est s'être délivré des préjugés qui entravent le progrès, qui ne le servent que momentanément, par l'obligation qu'ils nous imposent de les combattre. Pour arriver à découvrir la vie, on élimine successivement les mensonges qui la recouvrent. On la découvre en même temps qu'on réalise l'art. L'art, c'est la vérité même. Il faut que notre époque ait le sentiment de l'art, que la critique prouve que notre époque est aussi capable que n'importe quelle époque de découvrir la vie. C'est à la critique, — la critique est la compréhension de l'art, qui est lui-même la compréhension de la vie, — que vient aboutir la douleur humaine. La critique a pour cause la douleur humaine. Elle est, comme l'art qu'elle exprime, née de cette douleur. Le terme final du progrès, c'est le triomphe de la critique dans l'humanité. Ce sera le recommencement d'une vie nouvelle, d'une vie comprise et sentie, jusqu'ici seulement pressentie. Le progrès réalisé, c'est une vie nouvelle qui commence, harmonieuse et

artistique,— l'idéal de l'art réalisé, par la critique, dans l'humanité.

On ne découvre pas la vie du premier coup. Il faut mériter de la découvrir par le travail, par l'observation, — par la douleur. La vie, c'est la joie succédant à la douleur. C'est la compréhension de la beauté. C'est l'âme affranchie de la laideur. On ne la découvre pas du premier coup, bien qu'elle se découvre tout à coup. C'est une illumination intérieure, préparée depuis longtemps. Cette découverte est le plus grand acte de notre vie. Elle est extraordinaire. La joie de cette découverte se manifeste par un cri, par le jaillissement spontané de l'âme, — par le lyrisme. Chaque instant de la vie nous découvre la vie. Chaque instant la découvre intégralement, — sans restriction. C'est pourquoi nous sommes heureux de vivre. C'est pourquoi nos œuvres diffèrent essentiellement de celles des écrivains d'hier et d'aujourd'hui qui ont méconnu la vie, et qui, pour cette raison, n'ont pas réalisé l'art. Nous protestons contre la fausse interprétation que le faux art continue à nous donner de la vie, contre la conception d'une vie étroite et médiocre, — l'opposé de la vie. Le faux-art exalte la mort. La mort ! C'est le signe sous lequel nous groupons toutes les insanités, les insignifiances de l'époque. C'est la mort qui émane de ces productions inférieures, sans aucun rapport avec l'art. La mort, pour faire croire à son existence, s'insinue dans les plates élucubrations des romanciers, dans les chroniques des journalistes, dans les soi-disant œuvres des vaudevellistes, dans tout le fatras académique satisfaisant l'esprit bourgeois. C'est la mort

dans les œuvres, dans les esprits, dans les consciences. C'est la mort en face de la vie, la couvrant de sa laideur, de son impuissance, et dès lors notre effort, tout notre effort, est de détruire l'œuvre de la mort, de retrouver sans cesse, de découvrir sans cesse la pensée de la vie. On ne peut qu'aimer la vie dès qu'on vient de la découvrir. Cet amour est vaste et profond. Cet amour est infini. La contrefaçon de la vie, la mort, engendre une haine infinie. L'amour que nous vouons à la vie, la haine que nous vouons à la mort, voilà notre raison de vivre. Nous n'en avons pas d'autre. L'amour de la vie n'existe pas sans la haine de la mort. Ils se complètent. Nous aimons l'art ; donc, nous haïssons le faux-art. Nous le haïssons d'une haine infinie, d'une haine aussi vaste que notre amour pour l'art, — pour la beauté, — pour la Vie. On ne peut qu'aimer la vie dès qu'on vient de la découvrir. D'ailleurs, on ne la découvre que par l'amour. Cette découverte est la preuve que nous la cherchions, — et souvent, longtemps, nous l'avons cherchée là où elle n'était pas, là où elle ne pouvait pas être, — avant de la chercher où nous devions, dans l'art qui la résume. Désormais, confiants en la vie, nous écrirons des poèmes vivants, des œuvres renouvelées aux sources de la nature, des œuvres qui seront belles chaque fois qu'elles saisiront l'harmonie de la vie.

Nul n'a découvert la vie sans effort. Elle se découvre à chacun de nous après un temps plus ou moins long, proportionné à l'effort que nous avons fait pour la découvrir. La vie récompense l'effort. Elle retarde sa découverte, lorsque l'effort n'a pas été suffisant ; elle provoque un

effort nouveau, un effort désespéré, total, prodigieux, inouï. Cet effort, le plus formidable des efforts pour saisir la vie dans son unité, exprime le triomphe de l'homme sur la mort. Il le libère de la mort, du faux-art, et des préjugés. L'homme se retrouve en présence de la vie, rajeuni et meilleur.

On découvre la vie en n'étant pas indifférent devant la vie. L'indifférence en présence de la vie, c'est le mal de notre époque. C'est le mal qui se manifeste sous la forme horrible du dilettantisme. Le dilettantisme,c'est l'impuissance à vivre, à aimer, à penser, c'est le refuge que l'homme cherche en dehors de la vie, dans l'égoisme, le rêve, le néant. C'est le manque de sincérité devant la vie. C'est être incapable de la vivre, parce qu'on n'y croit pas. C'est vivre les apparences de la vie, s'en tenir à la caricature de la vie, par peur de la vie réelle. En tout, le dilettantisme côtoie la vie. On combat le dilettantisme par l'art. Le dilettantisme est le contraire de l'art. C'est l'impuissance à découvrir la vie. Quiconque est dilettante est faux artiste.

Jamais on ne découvrira la vie par la force. C'est par la force de la pensée, c'est par l'intelligence et la volonté que l'on découvrira le sens de la vie, que la conscience se confondra avec elle. La force n'est qu'une illusion destinée

à servir les desseins des puissants, — la preuve de leur irrémédiable faiblesse. La vie condamne la fausse force, le mauvais emploi de la force. Elle fait naître la force active et intelligente, — la Pensée. Elle n'est pas injuste ; on la rend injuste par la mort que l'on essaie d'y introduire, que l'on veut lui substituer. L'humanité est en désaccord avec la vie, elle n'en voit pas le véritable sens, et c'est pourquoi la vie semble si triste, alors qu'elle ne cesse de protester contre sa contrefaçon qui la remplace, pour l'humanité. Il faut supprimer l'injustice, la laideur, non pas parce que la vie est injuste et laide, mais parce que la laideur et l'injustice tiennent lieu de la vie pour l'humanité, soit qu'elle se complaise dans ces maux, soit qu'elle y découvre la preuve que la vie est détestable. L'art réconcilie l'humanité et la vie.

On découvre la vie, totalement, par l'être tout entier. On la découvre par le sentiment et par la raison, qui ne peuvent rien séparément, qui, séparés, ne sauraient constituer la vie. L'art les rapproche et permet que, de leur rapprochement, la réalité de la vie apparaisse. L'art est l'intelligence et l'émotion s'adressant à l'intelligence et à l'émotion ; ceux qui séparent le sentiment et la pensée, qui ne voient pas qu'au lieu de se contredire ils se fécondent l'un et l'autre, ne peuvent pas prétendre au titre d'artistes. L'art, c'est l'être vivant qui parle à l'être vivant, qui, pour provoquer la vie, la suggérer, la susciter, — la découvrir, — ne peut pas faire une seule concession à la mort, et c'est une concession à la mort que de séparer le sentiment et la pensée, qui sont incapables de vivre

séparément. L'art n'est que l'association de toutes les formes de la vie ; — de cette association naissent l'amour, la justice et la beauté.

Pour découvrir la vie, il faut être soi-même, vouloir être soi-même. On ne découvre pas la vie si on copie quelqu'un. On peut être soi-même, et pourtant ressembler à un autre, avoir les mêmes idées, — il importe qu'elles soient belles, conformes à la beauté de l'art, et toutes les idées de tous les vrais artistes sont les mêmes ; — on est soi-même parce que l'on aime un idéal, parce que cet idéal on le préfère au médiocre ; on est libre de ressembler ainsi aux plus grands artistes en réalisant le même idéal, comme on est libre, — ce n'est plus la vraie liberté, — de ressembler aux médiocres. Vouloir être soi-même, c'est donc vouloir réaliser l'idéal de l'art, avec ses forces, avec ses moyens, en ne les puisant qu'en soi, en ne les empruntant pas à un autre, en n'essayant pas de les obtenir, — on ne les obtient jamais, — par l'imitation et par la copie. Si l'on ressemble à un autre, sans avoir tenté de l'imiter, d'imiter les moyens qu'il emploie, et qui lui appartiennent, — si l'on a des ressemblances même dans la forme, — (il y a des règles dont on ne peut pas s'écarter parce que la beauté réclame une forme digne d'elle), — on est soi-même, quand même, parce qu'on a voulu l'être. Nul n'a dès lors le droit de vous reprocher d'avoir voulu copier quelqu'un.

Découvrir la vie, — développer sa vie dans le sens de la vie, — n'est-ce pas le triomphe suprême de l'indivi-

dualisme ? L'individualisme est la vie reconquise par l'individu, et ce qu'elle suppose de liberté, d'énergie, de volonté. Chaque homme ne devient absolument libre, n'est absolument soi-même que par cette découverte. C'est la découverte de son individualisme et de sa pensée, agissant conformément à l'idéal de la vie. Découvrir la vie en soi-même et chez les autres, c'est l'idéal de l'artiste. L'œuvre d'art n'existe que si elle découvre la vie. Cette découverte est une suggestion, une évocation, une reproduction. Pour découvrir la vie en soi-même et chez les autres, tout homme doit être un artiste. Il devient artiste dès qu'il la découvre. C'est par l'individualisme, ou victoire de la vie sur la mort, que l'homme devient artiste. L'individualisme ne s'affirme que par l'art ; il ne s'affirme dans aucune action dépourvue d'art. L'homme ne devient lui-même qu'en devenant artiste, — et il ne devient artiste que parce qu'il découvre la vie. L'énergie, la volonté, la force de l'homme se découvrent uniquement par son art. Chaque homme n'affirme son individualité qu'en devenant artiste. L'art est la découverte, dans chaque homme, de son énergie, et de sa volonté, c'est-à-dire de la vie. Il substitue la vie réelle, la vie esthétique, à la vie médiocre, qui la contrefait. — Découvrir la vie, c'est ce que font, pour tous les hommes, les artistes. Pas un écrivain contemporain qui ne soit admirable dès qu'il s'efforce de découvrir la vie, et qui ne réalise l'art par cette découverte. C'est la plus belle des découvertes, — c'est l'unique découverte, — et l'écrivain ne peut pas s'en proposer d'autres, parce qu'en dehors de la vie on ne découvre rien. Ce qui est admirable, c'est que l'écrivain découvre en même temps l'art et la vie, c'est qu'il ne peut pas les découvrir séparément, parce que, séparément, ils n'existent pas. En dehors de leur union, rien n'existe. C'est le

néant. D'où vient que si peu d'écrivains ont réalisé l'art ? C'est que très peu ont voulu découvrir la vie ; ceux qui ont voulu la découvrir, ceux-là seulement y sont parvenus. La volonté crée l'œuvre. D'où vient que tant d'œuvres ne nous émeuvent pas, ne nous troublent pas, et que, ne nous émouvant ni ne nous troublant, elles ne doivent pas être considérées comme des œuvres d'art ? C'est que leurs auteurs ont été incapables non seulement de découvrir la vie, mais de vouloir la découvrir. Ils ont manqué de volonté. Ils ont manqué d'énergie et d'enthousiasme. Ils ont manqué d'indépendance et de sincérité. Ils ont été vaincus à l'avance, vaincus parce qu'incapables de combattre, d'agir, de vouloir. Que peuvent-ils avoir découvert, si ce n'est leur propre faiblesse, leur impuissance ? Comment eussent-ils été capables de découvrir l'art ? L'art est la découverte de la vie. Il n'y a pas d'autre définition à donner de l'œuvre d'art. Toutes les définitions, ou contredisent celle-ci, ou se confondent avec elle, expriment, sous une forme moins précise, cette vérité. Si très peu d'auteurs nous émeuvent, c'est que beaucoup d'auteurs n'ont pas découvert la vie, et que ne l'ayant pas découverte leur œuvre est sans force. Ils ne l'ont pas découverte pour ne pas avoir été émus, pour ne pas l'avoir comprise. Nous aimons la vie, dès que l'art nous la fait aimer, — et nous aimons l'art pour cela, — dès qu'elle devient esthétique, dès qu'elle se continue dans l'art, dès que l'art devient la vie même, parce que la vie est devenue l'art. Nous ne la découvrons pas dans une œuvre sans art. Le signe des œuvres sans art, c'est de ne pas découvrir la vie. Croyez-vous que tant d'œuvres ineptes, prétentieuses, folles, dans le théâtre, le roman, les arts, ont découvert la vie, ont cherché à la découvrir ? Nous répondons : « non » devant

la plupart des œuvres contemporaines. N'appartenant pas à la vie elles ne peuvent appartenir qu'à sa contrefaçon. Non, tous ces auteurs ne se proposent qu'un but : contrefaire la vie, par impuissance à la saisir, à l'exprimer, à la découvrir. Ils ne répondent pas à notre angoisse, à l'angoisse de découvrir la vie, qui est en nous, qui est notre suprême inquiétude, — la vie que nous ne découvrons que si nous créons ou que si nous admirons une œuvre d'art. Nous avons l'angoisse de la connaître, de la découvrir, — et c'est dans sa forme esthétique qu'elle nous apparaît, qu'elle se découvre à nous. C'est sous la forme « œuvre d'art », — notre œuvre ou l'œuvre d'un autre, œuvre de l'humanité toujours, — qu'elle nous apparaît, et que nous l'aimons, et que nous l'adorons. La découverte de la Vie ! On comprend, maintenant, qu'il faut beaucoup, beaucoup de courage pour y parvenir, pour la réaliser en réalisant l'idéal de l'art par nos actes, — tous nos actes deviennent alors œuvres d'art, — et ceux qui reculent devant l'épreuve manquent d'enthousiasme et de volonté. Il n'y a pas de courage à se révolter contre la vie ; pas de courage à lui résister. Elle ne se découvre que par le courage, la volonté ; en créant cette volonté et ce courage, elle se crée elle-même, elle se découvre aussitôt. Aussitôt que la volonté et la conscience se révèlent, c'est la vie qui se révèle. Elle est art. Que de labeurs, que de luttes, que d'émotions, que de désillusions, avant de découvrir la vie ! Car si les artistes l'ont découverte pour éternellement, chaque artiste qui vient a la volonté de la découvrir à son tour, comme chacun de nous voulons la découvrir dans son œuvre. Chaque artiste découvre la vie comme, avant lui, tous les artistes l'ont découverte, et après lui voudront la découvrir. Chaque artiste recommence la même œuvre, éprouve la même douleur. La

douleur qui n'a pas été épargnée à ses devanciers ne lui est pas épargnée non plus. Chaque artiste recommence le même labeur, découvre la vie à force d'énergie et de courage, la recrée intégralement, — n'y parvient que par la synthèse. Il faut que l'artiste arrive à la joie, à posséder la joie par la douleur. Découvrir la joie, c'est découvrir la vie. L'art exprime la joie que l'humanité ne découvre que parce qu'elle souffre, et qu'elle oppose sans cesse à la douleur, pour suppprimer sa douleur. Beaucoup ne veulent pas découvrir la joie dans la douleur, c'est pourquoi leur œuvre ne compte pas. C'est pourquoi elle n'est ni joyeuse, ni douloureuse. Elle est pourtant douloureuse, parce qu'elle s'ajoute à la somme des douleurs humaines, parce qu'elle est dans la laideur, cause de la douleur. Mais elle ne fait naître aucune joie de sa douleur, parce que cette douleur est stérile. Ce n'est pas d'elle-même qu'elle fait naître la joie ; c'est par l'œuvre d'art qui s'élèvera contre cette laideur, protestera contre cette douleur. Et celle-ci sera joyeuse et douloureuse à la fois. C'est l'œuvre d'art qui combat cette laideur, qui s'oppose ensuite au faux art. D'elle-même l'œuvre sans art ne peut rien. Au contraire, l'œuvre d'art fait naître la joie de la douleur qu'elle renferme. Ce sont les artistes dont les douleurs se transforment *directement* en joie, dont les œuvres ont pour cause la douleur de l'humanité tout entière, qui combattent cette douleur en la résumant dans la douleur de quelques-uns. Cette douleur de quelques-uns, c'est de souffrir de la contrefaçon de la vie, de lutter contre elle, de vouloir la vaincre. Que d'efforts ! Il faut que l'artiste découvre la vie, qu'il épuise ses forces à cette découverte, et bien souvent il y parvient lorsqu'il est très las, lorsqu'épuisé, lorsqu'il meurt d'avoir voulu la découvrir et de l'avoir découverte en effet. L'artiste ne

parvient à découvrir la vie, — à réaliser l'art, — qu'en se sacrifiant. Sacrifice momentané, qui pour lui-même devient joie, — sa joie est de penser qu'il procure de la joie à tous les hommes, — (il ne s'agit pas ici de l'artiste au sens étroit, ne réalisant l'art qu'en de certaines conditions, il s'agit de tout homme le réalisant de quelque manière que ce soit, l'unité de l'art étant reconnue, tous les actes devenant esthétiques), — sacrifice momentané, qui devient joie d'avoir vaincu la douleur, de s'être dépouillé de la mort, d'avoir vaincu ses préjugés, — joie qui devient l'exemple, — œuvre qui éternise vraiment l'homme, par laquelle éternellement refleurira, de la douleur humaine, la Joie.

Le besoin de découvrir la vie — le malaise dont nous avons souffert, dont laplupart, des hommes continuent à souffrir, bien qu'ils s'efforcent de dissimuler cette souffrance sous le masque de l'indifférence et du scepticisme, c'est l'impuissance à découvrir la vie, — le besoin de découvrir la vie nous a fait rechercher les écrivains et les artistes qui l'ont réellement découverte. Le « retour » aux écrivains du siècle dont l'œuvre a longtemps été méconnue, n'a été qu'un « retour » à la vie. Nous avons lu et relu les œuvres de Vigny, de Michelet, de Balzac, parce que nous y découvrions la vie que nous cherchions vainement ailleurs. Tandis que certains écrivains ne nous intéressent que médiocrement, parce qu'ils ne correspondent pas à notre inquiétude, ceux-ci, chaque jour plus aimés, voient le nombre de leurs admirateurs augmenter, grandir l'élite qui découvre leur génie. La compréhension de leurs œuvres vivantes, voilà ce que

notre époque réalise, Nous les aimons, parce que ceux qui nous entourent les ont découverts. Leurs œuvres les continuent. Chacun de nous découvre dans un auteur préféré, dans un auteur aimé, la vie qu'il cherche anxieusement. Pendant qu'il réhabilite, par l'amour, l'œuvre des grands méconnus, il restreint l'influence des auteurs médiocres. Par l'amour qui les unit aux grands écrivains du siècle, les écrivains actuellement vivants méritent que nous les aimions ; ils les continuent. Ils nous ont révélé ceux dont ils ont voulu imiter l'exemple de pensée féconde, de philosophie humaine. Nous découvrons, en chacun d'eux, le même refuge qu'ils découvrent dans ceux qu'ils ont aimés. Puissions-nous devenir, à notre tour, le refuge des âmes inquiètes, heureuses de découvrir dans nos œuvres un peu de l'idéal qu'elles recherchent.

Nous n'avons pas seulement découvert la vie dans ceux de nos écrivains qui représentent exactement la tradition française, nous l'avons découverte chaque fois que nous avons senti le besoin de la découvrir, dans l'œuvre d'Ibsen, de Tolstoï, de Gorki, de d'Annunzio ; et ils nous ont aidé à découvrir la vie qu'ils avaient découverte en nous-mêmes. Il a fallu que nous les lisions pour relire nos écrivains, et les comprendre mieux.

Nous avons découvert la vie dans l'exotisme, le cosmopolitisme et l'internationalisme vrais.

Le retour à la vie que découvre dans les œuvres contemporaines toute critique digne d'elles, n'est que le retour à l'art, que la présence de l'art dans la société contemporaine. Chaque fois que l'œuvre d'art se réalise, la vie se manifeste. La vie ne se manifeste pas sans s'accompagner de sa contrefaçon, l'œuvre d'art reproduit le faux pour lui opposer le vrai, pour s'opposer au mensonge. Ce retour à la vie, c'est la description, par l'art, de toute la vie, y compris sa contrefaçon, et de la vie profonde, de cette vie qui, par son caractère d'harmonie, se trouve intégralement signifiée par l'harmonie de l'œuvre d'art. On est revenu à l'art, à la vie, par l'observation. Chaque fois que l'on oublie d'observer, on oublie de vivre.

Quelques esprits supérieurs ont découvert la vie en eux-mêmes, et sont devenus supérieurs le jour où cette découverte a eu lieu. C'est le jour où leur œuvre, réalisant absolument l'idéal de l'art, les affranchissant de leurs préjugés et de leurs doutes, a marqué leur adhésion à la vie, les a libérés de la servitude.

On évolue pour découvrir la vie, pour découvrir sa personnalité au contact de la vie. Ont évolué dans le sens de la vie, jusqu'au moment où ils se sont découverts eux-mêmes, tous les esprits audacieux de notre époque : les Zola, les Mirbeau, les Jean Grave, les France, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ont eu l'honneur de doter notre époque d'une pensée virile.

Ces dernières années furent pour quelques-uns la découverte de leur personnalité. Une évolution, qui se continue chaque jour, s'est faite dans les esprits. C'est la découverte de la vie par ceux qui l'ignoraient. C'est la révélation de l'idéal de l'art. Cette révélation, — révolution, — continue à s'accomplir pour ceux qui viennent après nous. L'avenir s'édifie sans cesse. Demain, il y aura moins de lecteurs pour les œuvres médiocres. Il y aura moins d'admirateurs pour l'art officiel et bourgeois.

La vie nous aide à découvrir l'art pour que dans l'art nous la découvrions. Elle se découvre à mesure qu'elle nous découvre l'art. C'est ainsi qu'elle a façonné notre conscience esthétique, pendant les dernières années que nous venons de vivre. La vie fait naître en nos cerveaux le jugement que nous portons sur elle. Le spectacle de la vie nous l'a révélée. En se révélant à nous, elle nous a révélés à nous-mêmes. Elle s'est révélée à nos esprits. Par conséquent, nos esprits ont vécu à partir de ce moment. La vie a fait naître en nous le jugement sur la vie, — c'est-à-dire la critique. — En présence de la vie, source de l'œuvre d'art, — l'œuvre d'art n'est que la continuation de la vie sous sa forme éternelle, que le prolongement éternel de la vie, — l'idée de beauté a germé dans nos cœurs (la vie est devenne la source de notre inspiration esthétique), — nous sommes devenus artistes, c'est-à-dire meilleurs. Il a fallu d'importants changements dans la politique, dans les idées dans les mœurs, pour que beaucoup d'entre nous devinssent des hommes. Ils ont été contraints de se rallier à l'idéal esthétique, de le réaliser par leurs actes, de préférer la vérité au mensonge.

A vrai dire, ça été pour eux la révélation de l'art, des idées que l'art contient. Ils n'ont fait que se conformer à l'idéal de l'art, qu'agir dans le sens de la vie que leur indiquait l'art. L'art, dans ces moments de trouble et d'incertitude, dirigeait les esprits vers la justice qu'il réalise. Si tant de consciences protestaient contre l'injustice, l'égoïsme, l'erreur, c'est qu'elles obéissaient à l'idéal de l'art. Le mouvement d'indépendance et de liberté qui a agité la société moderne n'a été qu'un mouvement esthétique. En présence des iniquités de notre époque, la conscience esthétique de l'humanité s'est éveillée. Tout ce qui a endeuillé notre jeunesse, — tout cela contre quoi nous avons protesté si énergiquement , a permis aux uns de continuer à affirmer leur amour de la vie, à en donner de nouvelles preuves, aux autres de se découvrir une âme nouvelle. Nous avons accueilli ces derniers venus, comme nous continuerons d'accueillir ceux qui s'inclineront devant la souveraineté de la vie. Tant d'événements ont creusé l'abîme qui existe entre les médiocres et les artistes. Il a fallu, pour que certaines consciences devinssent esthétiques, pour que l'idéal de l'art s'imposât dans les âmes, la plus grande iniquité du dix-neuvième siècle.

Nous devons aux événements politiques de ces dernières années la « conversion » de certains esprits. Ils se sont convertis à l'art. Ces conflits politiques se ramènent, en dernier lieu, à un conflit esthétique. Ce n'est pas l'art, c'est le faux art qui a divisé les hommes. Ces événements politiques ont une cause esthétique. Ils sont le résultat du faux-art, la preuve du néant du faux-art, dans ce qu'ils représentent de médiocrité, — et l'effort qui, dans ces

événements, représente la vie, qui s'est opposé à l'injustice, qui a dressé les hommes de pensée et d'action en face des médiocres, a eu pour cause l'art. L'art s'est opposé aux petitesses de la politique.

Notre époque a rallié à l'idéal esthétique des esprits incertains. Cet idéal a dissipé leurs doutes en s'imposant à leur conscience. Ce n'est pas qu'une époque d'incertitude et de doute, c'est aussi une époque d'enthousiasme et de progrès. C'est une époque dans laquelle ont vécu des esprits généreux qui ont protesté contre les médiocres. Ceux qui ont lutté pour l'idéal esthétique ne se sont jamais démentis ; notre époque n'a pas eu à enregistrer de défection de leur part (il y a ceci d'admirable que le véritable artiste ne peut pas renoncer à son art, ne peut pas renoncer à la vérité, qu'une fois que l'idéal esthétique s'est imposé à la conscience, cet idéal ne peut pas s'effacer). D'autres ont renoncé à vivre en dehors de l'art, dès que l'idéal esthétique a vaincu leurs doutes ; ils sont passés du côté des artistes, des penseurs généreux, et, comme eux, n'ont pas eu à se démentir, après avoir démenti leur conduite passée.

Le pessimisme, l'optimisme, c'était notre façon de méconnaître la vie. C'était une double insulte à sa beauté. Notre conscience esthétique exprime notre libération. Elle fait justice des petitesses dont les hommes de notre époque ont enveloppé la vie. Il n'existe de conception de la vie que la conception qu'en dégage l'œuvre d'art, qu'une conception esthétique, et cette conception est

joyeuse dans le sens de la vie, elle est joyeuse d'être l'expression d'une découverte, elle est la joie que l'homme éprouve d'avoir découvert la vie. Elle n'est pas plus optimiste que pessimiste, parce que la contrefaçon de la vie s'y exprime, et parce qu'elle oppose, à la laideur, la beauté qui l'excuse. Devant la conception esthétique de la vie, optimisme et pessimisme s'écroulent. L'attitude de l'art en face de la contrefaçon de la vie n'est pas une attitude chagrine qui envelopperait, dans la haine de cette contrefaçon, la vie même confondue avec sa parodie ; elle est une attitude joyeuse, l'attitude de la vie à l'égard d'elle-même, heureuse d'être libre et juste en face du mensonge qui l'ignore. L'art ne dissimule aucune des tares dont l'ensemble constitue la contrefaçon de la vie, non dans le but de les confondre avec la vie, mais de les en séparer, pour découvrir la vie, et par là se découvrir lui-même. Il ne s'émeut pas de cette contrefaçon parce qu'il la croit éternelle, mais parce qu'il suffit qu'elle soit passagère pour être confondue, par les hommes, avec la vie. Il ne s'émeut contre la contrefaçon de la vie que momentanément, bien qu'éternellement il en soit la condamnation. Il ne s'émeut devant la vie que parce qu'il s'émeut d'y retrouver son idéal de justice et de beauté, de s'y retrouver lui-même, — que parce qu'il a puisé dans la vie cet idéal de justice et de beauté qui est la vie supérieure que désormais il oppose à la vie médiocre. En présence de la vie, nous sommes émus et troublés, d'un trouble et d'une émotion qui diffèrent radicalement du trouble et de l'émotion que prolonge en nous le spectacle de sa contrefaçon. D'une part, c'est la sympathie, que le médiocre ne connaît pas, et qui est pour lui l'antipathie pour ce même idéal, c'est-à-dire l'ignorance et l'indifférence ; d'autre part, l'antipathie

pour le médiocre, qui est pour nous la conséquence de notre amour pour la vie. En dernier lieu, ces deux attitudes, l'une d'amour, et l'autre de haine, se résument dans l'amour que nous avons pour la vie. L'œuvre d'art n'est donc pas pessimiste, elle ne peut pas nous donner une impression douloureuse, puisqu'aussitôt elle oppose la vie, et elle s'oppose elle-même, à sa contrefaçon. Elle n'est pas non plus optimiste, puisqu'elle tient compte de de cette contrefaçon, puisqu'elle la condamne. Elle est l'impartialité de la vie à l'égard d'elle-même, par laquelle elle se reconnait supérieure au néant qu'elle condamne, qui ne parvient pas à lui ressembler. C'est pourquoi nous devons avoir en face de la vie l'attitude que l'art nous indique. Notre attitude est une attitude esthétique, par laquelle se manifeste notre haine du faux-art, expression de la contrefaçon de la vie, et notre amour de la vie découverte, retrouvée. Chaque fois que l'on s'éloigne de l'idéal esthétique, on s'éloigne de la vie. On n'a que des attitudes de mensonge en sa présence, des attitudes qu'elle condamne. Ces attitudes, la fausse littérature de ces dernières années les a contenues toutes. L'art n'a pas été réalisé parce que la vie n'a pas été comprise. La vie n'a pas été découverte par le faux-art des psychologues, des décadents, des symbolistes, — et l'art est absent de leurs œuvres. Toute œuvre qui a découvert la vie, et que l'on s'obstine à classer dans une des catégories du faux-art, proteste de toute la vie qu'elle renferme. N'ont pas découvert la vie ceux qui s'astreignirent à l'étroitesse d'une formule, et qui ne purent, par conséquent, réaliser l'œuvre d'art. La découverte de la vie, c'est la fin des écoles, c'est la découverte de l'art par l'individualisme et par la synthèse.

Par impuissance à comprendre, à découvrir la vie, sont nés le néo-christianisme, le symbolisme, l'idéalisme, qui prenaient pour la vie le contraire de la vie en la cherchant là où elle n'était pas, là où elle ne pouvait pas être. L'histoire de la fin du dix-neuvième siècle est l'histoire des recherches inquiètes, des efforts pour découvrir la vie en dehors de la vie, quoique souvent ces recherches paraissent généreuses et sincères. Dans leur haine de l'étroitesse de l'époque, de la contrefaçon de la vie, les artistes, — qui ne furent pas artistes, — eurent aussi leur étroitesse et découvrirent, — ce qui équivaut à ne rien découvrir du tout, — une nouvelle contrefaçon de la vie, en prenant pour la vie ce qui n'était pas la vie, et méritèrent d'être confondus avec la société bourgeoise, qu'ils croyaient combattre dans son idéal. La mort a les apparences de la vie, surtout lorsqu'elle a l'air de combattre la mort. Les artistes combattant les bourgeois, et ne pouvant échapper eux-mêmes aux vices bourgeois, par conséquent n'étant que des bourgeois qui se disaient artistes, c'est ce que nous ont permis de constater toutes les petites chapelles d'art, — de faux-art, — toutes les étiquettes, tous les symboles qui nous paraissent bien morts au début du vingtième siècle. C'est pourquoi nous revenons à la vie, après ce malaise, après cette nouvelle forme de la mort se combattant elle-même, impuissante à vaincre la vie en voulant se substituer à elle, — nous revenons à la vie, qui apporte avec elle la joie et la santé dont nos cœurs avaient tant besoin.

Il y a un faux idéalisme qui est la contrefaçon de la vie. L'idéalisme bourgeois est un mensonge, une des formes du mensonge. Il lui manque le caractère de l'idéalisme

beauté. Cette révélation, c'est la récompense de ceux qui ne se sont pas contentés d'accepter les morales reçues, les préceptes admis, qui ont refusé de s'endoctriner. Ce jour là, on peut dire qu'ils ont réalisé l'art dans leurs consciences. Ceux qui n'ont pas éprouvé cette révélation, n'en étaient pas dignes ; ils n'avaient pas accompli l'effort suffisant. Ceux que la vie n'a pas encore révélés à eux-mêmes en se révélant à leur pensée, sont bien à plaindre, car ils ne vivront peut-être jamais. Pour n'avoir pas souffert, ils ne connaîtront pas la joie. Ceux qui cherchent, au contraire, finiront par avoir leur « crise » bienfaisante, par découvrir la vie. Il ne faut plaindre que ceux qui ne font pas d'efforts, parce qu'ils ne découvriront pas la vie tant qu'ils n'agiront pas, tandis que ceux qui la cherchent la découvriront fatalement. Nous n'avons pas à les plaindre de ne pas l'avoir encore découverte, parce que nous sentons que cette découverte est imminente. Vivre, c'est agir. C'est pourquoi ceux qui n'agissent pas ne vivent pas. Il faut agir dans le sens de la vie. Comment hésiter devant l'action, quand l'action nous sollicite, nous réclame, réclame notre jeunesse, nos forces, pour les féconder ? La vie nous attire. Il faut entrer résolument dans la vie. Il faut prendre part à la lutte pour le triomphe de la vie. Ceux qui luttent dans le but d'assurer le triomphe de la vie sont certains de la victoire. Ils ne peuvent pas être sacrifiés. Ils ne peuvent pas s épuiser en efforts stériles. C'est en luttant contre la vie que l'on se dispose à succomber, à être vaincu. La lutte pour le triomphe de la vie, c'est la lutte pour que la justice et l'harmonie triomphent dans la vie. Il ne s'agit plus de cette lutte égoïste qui est la justification des intérêts les plus bas, de l'égoïsme, du mensonge. Ce n'est pas la victoire assurée au plus rusé, au plus égoïste, à la laideur, c'est la

victoire assurée au plus juste, au plus harmonieux, à l'être le plus beau. Voilà la véritable lutte pour la vie. Les médiocres conçoivent la lutte pour la vie comme la justification et l'excuse de leurs bas calculs, de leur vanité, comme la justification de l' « arrivisme », — du faux arrivisme. C'est la lutte pour le néant, qui est leur vie à eux, inutile et stupide. Dans cette lutte pour la vie qu'ils nous rendent évidemment pénible, puisque nous avons à lutter contre leurs mensonges, leur triomphe n'est qu'apparent, autant qu'apparente notre défaite, — une illusion à laquelle ils croient. Ceux d'entre nous qui paraissent succomber, être vaincus dans cette lutte telle que la conçoivent les médiocres, si leur pensée ne peut triompher que par l'immolation, que par la mort, — la mort — seront vengés par ceux qui survivront à leurs douleurs comme à leur propre douleur. Ceux-ci décupleront leurs forces, se sentiront plus redoutablement armés, puiseront dans cette lutte pour la vie qui est pour eux la lutte pour l'art, pour la pensée libre, contre la pensée esclave, l'absence de pensée, une force devant laquelle le médiocre finira par succomber. En regardant la vie, telle qu'ils la conçoivent, ils regarderont la vie telle que la médiocrité l'a enlaidie. Ils s'efforceront de découvrir la vie protonde que les médiocres ne connaissent pas. Il faut regarder la vie, — dans sa beauté, — et la vie des médiocres, — pour ne plus avoir à chercher sa voie, pour ne plus tâtonner. A ceux qui cherchent la vie, nous répondrons qu'il n'y a qu'un moyen de la découvrir : c'est de la vivre, c'est de l'observer. Regardons la vie, — pour agir, — pour aimer, — pour vivre.

Cette découverte de la vie, c'est la réalisation, après tant d'essais, d'efforts, de recherches inquiètes, de l'art. C'est la substitution, dans les œuvres, de l'art au non-art. C'est pour toute la jeunesse contemporaine, après l'avoir ignorée, la compréhension de la vie. C'est la découverte de la vérité, de la vérité esthétique, son expression par l'individualisme, et par la synthèse. Il ne faut pas que tant d'efforts restent stériles. Il a fallu un retour à l'art véritable pour découvrir la vie. Ce retour, c'est l'amour que nous avons eu pour toutes les belles œuvres de tous les temps, que nous avons opposées au faux-art de notre époque. La découverte de la vie, c'est pour notre époque l'existence d'œuvres qu'elle oppose au faux-art. C'est pour chacun de nous, au-dedans de nous-mêmes, la révélation et la compréhension de l'art. Les jeunes écrivains — il ne s'agit pas ici des écrivains médiocres, — n'hésitent pas, car ils comprennent où est la vie. Leur compréhension de l'art, c'est aussi la compréhension du faux-art, bien que le faux-art, étant l'inintelligence même, ne puisse rien donner à comprendre que sa propre insuffisance. On a découvert la vie quand on a renoncé au faux-art, quand on sait ce que c'est que le faux-art, parce qu'on sait en même temps ce que c'est que l'art. Notre époque a découvert la vie parce qu'elle s'est rendue compte de la nature de l'art, de son rôle et de sa mission, parce qu'elle a réalisé l'idéal de l'art dans certaines de ses œuvres, parce qu'elle a reconnu que l'art est vivant, qu'il n'y a pas d'art en dehors de la vie, — c'est par là même la condamnation de l'analyse, de la psychologie, et de toutes les formes inférieures du faux-art —. Elle a découvert que l'art est la synthèse de la vie, — chaque œuvre d'art a été une découverte, — qu'ainsi dans l'œuvre d'art est toute la vie, que l'art est la vie sous sa forme unique, intégrale, éter-

nelle, et que, de renfermer la vie il la prolonge et devient la vie même. Par la synthèse notre époque a découvert l'art. Elle a découvert qu'elle ne pourrait pas le réaliser en dehors de la synthèse. Chaque époque n'a pu la découvrir que par la synthèse. L'art, n'étant pas autre chose que la synthèse de la vie, — toutes les œuvres qui ont duré affirment ce caractère, — c'est dans l'art et par l'art que l'on comprend la vie, et l'aime, et désire vivre. C'est la vie de l'art qui apparaît comme la raison de vivre, comme une vie supérieure, parce qu'il est la vie retrouvée, renouvelée, recréée. C'est une nouvelle vie qui commence pour nous. En découvrant que l'art est la synthèse de la vie, notre époque découvre la vie dans l'art, elle découvre la vie esthétique, et elle n'a pas, d'autre motif d'agir que de réaliser la beauté. Notre époque découvre la vie dans l'art en découvrant l'idéal dont elle a besoin, et qu'elle réalise par l'art, au-dessus d'elle-même, pour laisser le témoignage de sa beauté. Tous ses actes n'étant pas esthétiques, un seul acte, l'œuvre d'art, rachète ses actions sans art. Notre époque découvre la vie, dans l'art, parce qu'elle y découvre la vie réelle, dépouillée des mensonges, des erreurs, des petitesses qui la contrefont, et que l'art condamne en leur opposant sa vie de beauté. Elle y découvre la vie telle que les bourgeois l'ont voulue, et telle qu'elle est, telle qu'elle n'a jamais cessé d'être, malgré les mensonges que la médiocrité essaie d'y introduire. En dégageant la vie de sa contrefaçon, — et cela tout en décrivant cette contrefaçon, — l'art dégage ce qui n'a jamais cessé d'être l'idéal de l'humanité, ce qu'il faut retrouver maintenant que les hommes l'ont dénaturée, faussée, caricaturée, en constituant *à côté* de la vie une vie fausse ayant toutes les apparences, ou plus exactement la réalité de la mort. L'art retrouve la vie sous les apparences, sous

les mensonges qui la dissimulent; il n'a pas d'autre but que de la retrouver, que de la découvrir constamment, que de la faire apparaître, pour que l'humanité vive de cette vie profonde, belle, et vraiment humaine. L'art, c'est la découverte de la vie par la synthèse de la vie, — c'est l'idéal de la vie se manifestant et triomphant, c'est la vie esthétique à laquelle l'humanité doit conformer ses actes, celle qui nous permet de supporter l'autre tout en la combattant. En l'art commence et recommence toute vie, dans son éternité et dans sa beauté.

La jeunesse a découvert la vie le jour où elle est devenue esthétique, où elle a compris la beauté de l'art, où elle a réalisé l'art. Elle a réalisé l'art parce qu'elle a regardé la vie. La vie lui a été découverte le jour où elle lui a découvert l'art. L'avaient découverte tous les grands artistes de tous les temps. Les jeunes, en s'éloignant de l'idéal de l'art, ne découvrirent plus rien du tout, que leur propre impuissance. En y revenant, ils ont compris que l'art était dans la vie, que l'art en était l'idéal. L'idéal de la vie, — l'art, — ils l'ont compris dès qu'ils ont aimé ceux des artistes de leur temps qui le réalisaient, en continuant l'œuvre des artistes de tous les temps. Cette découverte s'est exprimée par l'amour de la jeunesse active et pensante pour les grands artistes méconnus de ce temps. Elle s'est exprimée par ses opinions dénonçant la médiocrité de l'époque, dont l'œuvre d'art était la vivante condamnation. Ces jeunes renoncèrent à s'immobiliser en un rêve stérile, à contempler leur moi sinistre. Ils furent hostiles au faux symbolisme, au faux idéalisme, au faux réalisme, — et par là affirmèrent leur

amour de la vie, qui maintenant a sa revanche éclatante, qui fait comprendre ce qu'il y a de durable ou de passager dans notre époque, et en nous révélant sa vraie beauté condamne tant de pauvres petites œuvres sans expression, condamne ce qui n'est pas sincère, ce qui manque d'harmonie et de grâce, ce qui manque de force, ce qui exclut la poésie et l'art, — condamne ceux dont le faux-art n'est que la contrefaçon de la vie, — contrefaçon de la pensée. contrefaçon du rêve et de la réalité, — contrefaçon des gestes et des paroles, — grimace odieuse de la médiocratie triomphante.

Nous sommes nés en même temps que le symbolisme. Nous avons grandi, pendant que les auteurs symbolistes développaient leurs théories. Nous n'étions alors que des enfants, et nous ignorions qu'il y avait un symbolisme, comme nous ignorions qu'il y avait eu un naturalisme. On nous apprit bientôt ce que nous ignorions aussi : la littérature classique, aux beautés de laquelle nous fûmes mal initiés. Après cette éducation imparfaite, nous commençâmes à lire les auteurs symbolistes. A ce moment, il n'était pas encore question de la faillite du symbolisme, mais le symbolisme commençait à se juger, à juger ses résultats, ses œuvres, ses théories, — à se juger dans la personne de ses représentants les plus remarquables, — après avoir été jugé par les autres. Le symbolisme allait opérer une réaction contre lui avec ceux qui, après avoir subi son influence et s'être ralliés à son idéal, allaient renoncer à le suivre, renoncer à son étroitesse pour l'élargir, le transformer en formule vivante. Ils contredisaient ce que le symbolisme contenait de mortel pour,

après y avoir adhéré, développer ce qu'il représentait d'indépendance et d'individualisme. Le symbolisme affirmait, comme toutes les écoles qui le précédèrent, la nécessité de l'individualisme en art ; mais, comme toutes les écoles qui le précédèrent, il se faisait de cet individualisme une idée fausse, il le comprenait mal. Aujourd'hui les symbolistes se sont jugés. Ils ont jugé leurs manifestes de jeunesse, les ont relus, ils ont été plus justes pour eux-mêmes que leurs adversaires. La lumière sur le symbolisme ne pouvait se faire que par lui. La plupart d'entre eux se jugent avec équité, conviennent de ce que leur œuvre a pu avoir d'imparfait, et voient ce qui en est resté, en restera. Nous avons retrouvé leurs querelles dans leurs revues, nous avons lu leurs œuvres, nous nous sommes initiés à ce mouvement. A notre tour nous avons jugé le symbolisme, nous avons aimé ceux de ses auteurs qui correspondaient à notre idéal, qui se prouvaient au-dessus de l'école, et renoncé à admirer les autres. Nous jugeons le symbolisme à peu près comme le jugent aujourd'hui ses premiers représentants, qui ne veulent voir désormais dans la vie que la vie même.

Il est resté dans nos âmes un dernier reflet du symbolisme mourant. Le symbolisme est-il mort ? ou ne s'est-il pas transformé ? Cette mort du symbolisme, c est une renaissance, c'est par elle qu'il s'est élevé à la compréhension de la vie, qu'il s'est élargi. A cause de l'imperfection de nos œuvres, — à cause de ce que nos œuvres renferment à la fois de vivant et de mortel, nous sommes des symbolistes. Nous sommes des symbolistes en révolte contre le symbolisme. Les nouveaux symbolistes

le sont profondément dans le sens de la vie. Leur symbole, c'est la vie. C'est le symbole unique. Ils ne reculent pas devant le réel. Ils n'hésitent pas devant l'action. — Que nous le voulions ou non, nous sortons du symbolisme, jeunes de vingt à vingt-cinq ans qui confions aux livres notre pensée. Le symbolisme nous a permis de nous découvrir. Peut-être qu'il nous eût été impossible de nous développer sans lui, peut-être eussions-nous été tout autres s'il ne nous eût pas précédés. Peut-être eussions-nous été symbolistes ? Nous eussions fait le symbolisme. Le symbolisme nous a évité d'être symbolistes. Ce mouvement d'ensemble d'une génération contre la génération qui l'a précédée nous a servis. Par ce que nous avons de bon et par ce que nous avons de mauvais, nous avons encore des liens avec lui. En combattant le symbolisme nous sommes encore tout imprégnés de symbolisme. Nous n'avons pas le pouvoir de supprimer de l'histoire de la pensée contemporaine un mouvement dont les défauts nous ont été plus utiles que les qualités.

Des mouvements comme le symbolisme sont utiles parce qu'ils sont l'occasion, pour beaucoup, de se reconnaître, de reconnaître leur impuissance ou leur talent, de se rendre compte ou de nous permettre de nous rendre compte de ce qu'ils peuvent ou de ce qu'ils ne peuvent pas, parce qu ils découvrent, avec la santé, la maladie. C'est à cause du symbolisme que nous connaissons de nouveaux poètes, qu'après lui de nouveaux poètes se révèlent, complètement dégagés ou cherchant à se dégager de son influence. Ces poètes sont d'inégale valeur, et si nous leur donnons à tous le nom de poètes, nous entendons bien que seuls le méritent quelques-uns.

Le symbolisme, d'avoir été l'occasion, pour quelques poètes supérieurs, de se reconnaître, — il ne s'agit pas seulement de ceux qui ont fondé ce mouvement, il s'agit de ceux qui l'ont suivi, qui en sont en quelque sorte la continuation, l'élargissement, et qui n'auront bientôt de commun avec lui qu'un ou deux points essentiels, par lesquels le symbolisme condamne son imperfection et se libère de lui-même, — d'avoir permis que se découvrent, — qu'importe qu'ils soient trop peu nombreux, — des poètes, — et qu'importe qu'il y en ait eu de sacrifiés parce que, — ce qui est juste, — n'ayant pas de génie, donc n'étant pas de vrais poètes, — a été utile. Tous les poètes qu'a fait naître le symbolisme sont d'inégale valeur. De pareils mouvements ne se produisent pas sans laisser après eux plus de morts que de vivants, et ce qui suffit à les légitimer, c'est souvent la survivance d'un seul.

L'école symboliste, subdivisée en tant d'écoles, a groupé un moment tous les esprits en quête d'un idéal nouveau, tous ceux que mécontentait l'idéal d'une société médiocre On s'est jeté dans le symbolisme par dépit, par haine, par passion, par vanité. Depuis, l'expression s'est élargie, et l'on a appelé « symboliste » tout écrivain qui refusait de se soumettre aux ordres, aux goûts, aux préférences de la société bourgeoise. Chacun a contribué à démontrer ce que le symbolisme étroit avait eu d'essentiellement bourgeois, et comment, par certaines de ses œuvres, il ne s'élevait guère au-dessus du niveau de la moyenne. Les jeunes écrivains appelés à tort ou à raison « symbolistes » auront eu l'inappréciable mérite de la curiosité, curiosité souvent maladive, souvent saine et bienfaisante. Nous devons à

cette curiosité de connaître la littérature et la pensée étrangères, la plupart des œuvres qui ont donné à notre époque sa beauté, dans la poésie, le théâtre, la critique ; de connaître à la fois les manifestations les plus neuves d'un art vivant hors de France ; de connaître mieux la pensée des écrivains de France, méconnus, inconnus, incompris, — parce qu'artistes. C'est une curiosité générale, universelle, à laquelle nous sommes redevables de bien des découvertes. On doit aux revues, aux livres des jeunes écrivains de ces dernières années la révélation de l'idéal humain qui manque aux écrivains bourgeois. Nous devons au symbolisme de ne pas le recommencer, de l'avoir quitté, et tenter aujourd'hui d'y revenir serait un anachronisme, une erreur nouvelle. Nous devons au symbolisme d'aimer la vie, de comprendre que l'art ne peut pas exister en dehors de la vie.

Il y a des influences qui, bienfaisantes à certains moment, pendant un certain temps, deviennent nuisibles si elles s'éternisent. Elles deviennent nuisibles. Et ce n'est pas parce qu'elles renferment de mauvais germes, mais parce que à telle époque, dès qu'elles ont exprimé toute leur beauté cette beauté doit être transformée, l'influence s'exercer vraiment. On n'utilise une influence qu'en la transformant. On la méconnaît si on ne la transforme pas. On la méconnaît en la suivant à la lettre, tandis qu'on ne la méconnait pas en ne la suivant que dans la mesure où nous sommes capables, où nous avons besoin de la suivre. Parmi les influences bienfaisantes nous en avons compté plusieurs qui après avoir accompli leur rôle, ont dû laisser la place à l'œuvre qu'elles ont permis de créer. Et là a commencé

leur vrai rôle. Quelles influences ont été bienfaisantes? L'influence du préraphaëlisme, du wagnérisme, de quelques écrivains français, — utiles à la formation du symbolisme. Il y a des influences néfastes, mais qui sont bonnes tout de même, parce qu'elles nous permettent de nous délivrer d'elles. Il faut que certains travers de l'humanité se manifestent dans un mouvement d'ensemble, aux heures nécessaires afin que l'humanité, les voyant apparaître avec plus de force, s'aperçoive de leur existence, et s'efforce de les éviter. Elles sont en conflit avec la vie, mais elles n'en servent pas moins l'évolution vers la vie. Celle-ci n'évolue pas. Elle est toujours identique à elle-même. C'est nous qui évoluons, qui progressons, chaque fois que nous nous rapprochons d'elle, jusqu'au jour où, la comprenant enfin parfaitement, le progrès sera réalisé. Les formes du faux-art nous rapprochent de la vie par l'effort que nous faisons pour les supprimer. Elles nous rapprochent de la vie. Ainsi le symbolisme, chaque fois qu'il ne s'inspire pas directement de la vie. Il y a des influences heureuses que les médiocres modifient. Ils n'en comprennent pas l'esprit. Elles ne sont pas nuisibles par elles-mêmes, mais seulement à cause de l'interprétation des médiocres. Les médiocres n'affirment que leur propre médiocrité par leur incompréhension. Là encore ils ne peuvent pas empêcher l'évolution vers la vie. Cette évolution est fatale. Influence néfaste par elle-même, parce qu'elle est une fausse interprétation de la vie, — influence heureuse parce qu'elle est en harmonie avec elle, malgré le mensonge que les médiocres substituent à la vérité qu'elle renferme, — et c'est la copie, l'imitation d'une forme d'art que j'envisage dans ce dernier cas, par exemple le wagnérisme ou l'impressionnisme, — notre époque a sans cesse subi l'une et l'autre, retrouvant dans l'une la

vie que l'autre ne lui découvrait pas, opposant un idéal vivant à un idéal mortel. Elle a découvert la vie chaque fois qu'en les comprenant elle a subi l'influence heureuse des littératures étrangères — (ce fut une révélation), — chaque fois que nous avons compris l'art d'un autre peuple, ou qu'il a compris le nôtre, le degré de généralité et d'humanité de l'art prouvant sa beauté ; chaque fois que, nous-mêmes, nous avons retrouvé ceux de nos artistes méconnus, comme chaque peuple a dû retrouver les siens. Chaque jour a réalisé en face de l'effort contre la vie l'effort qui la découvrait, chaque jour a servi la cause de la beauté. Bientôt, les symbolistes s'affranchirent du joug qu'ils s'étaient imposé, laissant à leurs imitateurs leurs défauts, échappant à l'étroitesse de la formule pour rejoindre la vie. Les écoles, — souvent un seul instaura une école ! — opposaient un idéal à un autre idéal, — chaque école représentait un idéal différent. Seul l'individualisme affirma, affirme au-dessus des écoles l'idéal vivant. Le Droit à la Beauté qui exprime la volonté de tous les écrivains individualistes de découvrir la vie, la croyance en l'utilité de la beauté de l'œuvre pour tous, — fait comprendre l'impuissance de certains efforts, réhabilite les efforts sincères. Ce n'est pas autre chose que l'art se découvrant à nous après tant d'essais de non-art, transformant, utilisant toutes les influences, — fixant le sens de la Vie.

Il est temps de donner un sens à notre agitation : il arrive une heure où ce qui n'a été que de l'agitation doit céder la place à l'action. Il vient une heure où notre pensée se fixe, où nos rêves se réalisent. C'est l'heure de créer. Il ne s'agit plus de vagues promesses. Il s'agit de produire.

Comprend-on ce que ce vocable : produire, suppose d'énergie et de volonté ? On veut dire que le moment est venu, pour l'artiste, de prouver par une œuvre qu'il est artiste. Tant que l'on n'a pas donné l'œuvre que le monde attend, on n'a absolument rien fait. Tout le reste n'est que dispersion. C'est l'œuvre qui donne un sens à notre action passée. Par l'œuvre est compréhensible pourquoi nous avons voulu retarder l'heure de créer, de produire. On s'explique les hésitations, les doutes, — l'attente du moment. Les gestes de l'enfant se précisent dans le geste de l'homme. Ils perdent ce qu'ils avaient de passager et de transitoire. Ils ne laissent subsister d'eux-mêmes que ce qu'ils contenaient de supérieur à eux-mêmes. L'heure est venue de réaliser l'art. Il ne faut pas que notre dispersion soit inutile. L'heure est venue de prouver que nos promesses ne sont pas des mensonges. Il ne faut pas que l'on puisse nous accuser d'impuissance. Il ne faut pas que les impuissants nous reprochent de leur ressembler. Chacun doit renoncer aux discussions stériles, aux petites chapelles, aux petits amusements de ceux qui n'ont pas de pensée. Nous renonçons à nous conduire en enfants. Il ne faut pas que nos actes puissent faire supposer que notre amour profond de l'art n'est qu'un mensonge, et que nous n'avons jamais aimé, en dépit de nos protestations, que le faux-art, ne ressemblant qu'aux faux esthètes, dont nous nous proclamons les adversaires. Le moment est venu de triompher de notre médiocrité pour triompher de la médiocrité de nos adversaires. Il faut que chacun de nous se recueille, et songe à laisser une œuvre après lui ; il faut que chacun de nous se synthétise en une œuvre forte. Le moment est venu, pour chacun de nous, non plus de nier, mais d'affirmer ; de désespérer, mais de croire. Il faut que, de tous nos efforts combinés, de toutes nos douleurs

passées, de tout ce que nous avons observé et retenu, de tout ce que nous avons aimé et haï, naisse la pensée qui résumera notre action en beauté. Il arrive un moment où l'on s'apercoit que l'on n'a pas fait grand' chose, où l'on sent le besoin de vivre, de survivre ; et l'on se met à l'œuvre avec courage, avec enthonsiasme, avec passion, — pour ne pas mentir aux autres et ne pas se mentir à soimême.

Pour un écrivain, la découverte de la vie marque l'instant où sa pensée devient elle-même, où il a trouvé sa voie. Il a découvert la vie quand il acompris que sa pensée n'a pas d'autre but que de la découvrir, — par la réalisation de l'art. L'écrivain veut réaliser l'art, il veut que son art exprime la découverte de la vie. Chacun de nous doit découvrir la vie par ses œuvres ; chacun de nous sait qu'il n'a pas d'autre raison d'exister. C'est pourquoi tant d'efforts, tant de luttes, et tant de douleurs. Nous sentons que la vie est là, tout près, nous la voyons, nous l'entendons, nous l'interrogeons, et nous voulons comprendre sa réponse. C'est déjà un but à notre vie que de savoir qu'il nous faut l'interroger, pour la découvrir. Nous savons que nous avons à la découvrir, et cette conviction c'est la découverte de la vie, promise un jour ou l'autre, et certaine, par la réalisation de l'art en nous et hors de nous.

Les écrivains contemporains nous abandonnent le soin de continuer leurs œuvres. Ils ont déjà reconnu ceux d'entre nous qui en sont capables. Nous venons, à notre tour, témoigner de notre amour pour la vie, du respect que nous avons pour elle. Nous avons reconnu ceux de nos précurseurs dont nous devons, parce que leur œuvre

est conforme à la vie, continuer l'œuvre. Nous sommes l'avenir, tout entier dans le présent, dans ce qui, du passé, est éternellement présent. Nous succédons à ceux qui ont découvert la vie. Nous profitons de l'heure où nous vivons pour exprimer, à notre tour, notre conception esthétique de l'univers. La petite critique est contre nous, parce qu'elle est contre ceux que nous aimons : son rôle est de contrarier, afin de retarder son triomphe, l'idéal que nous défendons. C'est l'idéal de la vie. Notre temps, par son égoïsme et son indifférence, — comme par la générosité qu'il lui oppose, prépare l'avenir. Elle ne peut rien contre l'idéal de l'art, que nous avons mission de conserver. Nous avons à préserver de la sottise des médiocres le trésor de beauté que des siècles de pensée, de poésie et d'art ont légué à notre époque.

Nous luttons pour le triomphe de la vie, afin de la substituer, dans l'humanité, à sa contrefaçon. Notre époque renferme, comme toutes les époques, le spectacle de la vie et de la mort mêlées. Notre arme de combat, c'est la parole, c'est le livre, — c'est l'art. Nous luttons contre la mort. L'art n'est qu'une lutte éternelle contre le néant. D'être le néant, le néant n'en résiste pas moins. C'est une résistance inerte, à cause de cela même dangereuse. Il n'est pas aisé de lutter contre le néant. Le rien oppose son inconscience, son inconsistance, son indifférence. Et c'est contre cela qu'il faut lutter, — c'est contre ce qui n'existe pas. L'œuvre d'art n'est pas une cause de division, elle est la cause de l'union des hommes, que les hommes s'associent pour le triomphe de la vie contre les hommes qui, groupés dans la mort, sont la cause que l'humanité ne vit pas en har-

monie, que les hommes sont divisés. En luttant pour le triomphe de la vie, c'est pour le triomphe de l'art que nous luttons. Nous livrons bataille aux médiocres. C'est le médiocre qui est la cause que l'humanité est divisée ; et c'est l'art qui lui rendra, lui découvrira l'harmonie qui lui manque, cette harmonie que seule une fraction de l'humanité réalise, que seuls quelques héros réalisent dans leur pensée. Nous luttons, à cause de ce qu'il y a de laideur dans la morale, la religion et la politique. La beauté nous rapproche, tandis que la laideur nous sépare. En présence de la beauté, nous nous reconnaissons les uns les autres, nous reconnaissons la même vérité, l'unique vérité à laquelle ne correspond pas l'illusion du faux-art. L'art n'est pas une illusion destinée à faire accepter la vie ; il n'est pas un mensonge s'ajoutant aux mensonges qui la recouvrent. Il est la vie qui se découvre, qui se dépouille des erreurs dont les médiocres l'ont recouverte, dont ils croient qu'il est nécessaire de l'embellir. Nous ne pouvons pas lutter pour une illusion, pour un art qui donnerait l'illusion de la vie, au lieu d'être la vie même, sans ornement, sans qu'il soit besoin de lui ajouter quelque chose, parce que suffisamment ornée, parfaite, d'elle-même. L'art est l'ornement, la poésie, le charme de la vie qui émanent de la vie même. La poésie, — c'est l'art tout entier que je désigne ainsi, — c'est la vie même. L'art ce n'est pas un ornement surajouté, c'est la vie manifestant sa poésie, prouvant que, par elle seule, elle vaut, qu'elle puise, en elle seule, son vêtement et sa parure, sa couleur et son harmonie. Un art d'illusion nous sépare, un art de vérité nous rapproche. L'amour de la vie nous unit pour lutter contre la mort. Cet amour, plus fort que la mort, engendre la vie de demain, l'union des hommes que le faux-art a re-

tardée, et qui ne triomphera que plus glorieusement le jour où le faux-art aura été définitivement chassé de la vie.

Ceux qui affirment leur amour de la vie dans l'universelle indifférence des hommes devant la vie ont été, de tous temps, des révolutionnaires, des anarchistes, — des libertaires. Ce sont des théoriciens, dont les théories reposent sur le réel, sur la vérité. sur la vie. Aujourd'hui, les libertaires sont tous les penseurs, tous les écrivains, tous les artistes qui expriment la vie dans leurs œuvres, qui aiment la vie, qui découvrent la vie sous les apparences bourgeoises. Ils sont libertaires de ne pas être bourgeois, de ne pas acepter leur idéal mesquin et médiocre. Le rêve des libertaires, c'est de découvrir la vie à l'humanité qui l'ignore, c'est de l'amener à la compréhension de la vie, en la détachant progressivement de la mort, en substituant, dans les consciences, à la mort, la vie. La société telle qu'ils la conçoivent existe dès maintenant dans leurs œuvres. Elle est le contraire de la société d'aujourd'hui que renferment, également, leurs œuvres. La critique, cette condition essentielle du progrès, c'est le triomphe de leurs idées dans les esprits, le triomphe de leurs idées dans les faits. Ces idées empruntées à la vie, lui retournent, par la critique. Parce qu'elles sont vivantes, parce que la vie les a inspirées, elles ne peuvent pas cesser de lui appartenir, de constituer la vie intégrale de l'humanité. La critique est l'expression de la pensée en avance, de la pensée des libertaires et des précurseurs. Elle est l'expression de ce que pensent quelques-uns, afin d'universaliser cette pensée, de l'étendre à la vie entière. Les libertaires, — les artistes, — ne font qu'exprimer pour tous la pensée de la vie,

que proclamer ouvertement ce que chacun pense secrètement, ou ne pense pas du tout, qu'exprimer intégralement ce que la foule ne ressent qu'obscurément, confusément.

Tout précurseur est un héros. Parce que tout précurseur est obligé de combattre, de lutter pour imposer un idéal qui est de tous les temps, et que chaque époque méconnaît ; parce qu'il a contre lui une partie de l'humanité, — parce qu'il est Seul. Quiconque pense librement est un Précurseur. Il ne s'agit pas d'exprimer un idéal nouveau, il s'agit d'exprimer l'idéal que renferme l'art. C'est chaque fois une lutte nouvelle, un recommencement, l'affirmation d'une vérité éternelle. Le premier artiste — le premier homme qui a compris le sens de la vie — est le précurseur des artistes d'aujourd'hui. Les artistes viennent affirmer tour à tour le même idéal ; chaque époque de l'humanité délègue des artistes qui continuent d'exprimer la foi de l'humanité dans son avenir. Il y a donc des précurseurs à toutes les époques. Ils affirment l'idéal de l'art contre la foule qui le nie, ils lui opposent leurs œuvres. Elles sont l'expression de cet idéal éternel. Ils sont les précurseurs de l'humanité future. C'est pourquoi ils sont en contradiction avec l'humanité présente. Plus tard, l'abîme entre le génie et la foule s'écroulera. L'œuvre des précurseurs se manifestera. L'artiste aura trouvé un public digne de son œuvre. Les artistes d'hier préparent un public aux artistes de demain. Par là ils préparent également un public à leurs œuvres. L'art, en faisant l'éducation des foules, les prépare à le comprendre totalement. Il faut que nous aimions nos précurseurs, pour devenir à notre tour des précurseurs. A l'heure

présente, on ne comprend pas leur pensée, leur art. Nous sommes quelques-uns à les vénérer. Cette minorité d'hier et d'aujourd'hui pense pour tous, prépare l'émancipation de tous.

Il ne faut pas que le mensonge nous décourage, décourage nos efforts. Il ne faut pas trop nous attrister de penser que l'idéal de la vie, — l'art, — n'est pas l'idéal de l'humanité présente. Si elle vit dans le faux-art, — dans la mort, — c'est afin que la victoire de la vie soit éclatante. Nous sommes heureux de penser qu'elle triomphe toujours, qu'elle triomphe de la médiocrité, — de la mort. C'est notre consolation, et notre espérance, de penser que la justice, — le châtiment ou la gloire que mérite chaque individualité, — est toujours présente, qu'elle condamne le faux-art, qu'elle est l'art triomphant par la critique dans les consciences. Il faut que ceux qui ont découvert la vie, qui la découvrent, autour de nous, possèdent la gloire qui leur appartient, la gloire universelle, que leur a volée le médiocre, qu'ils ont réduite à leur niveau, qui a perdu son caractère de grandeur, qui est devenue la fausse gloire. La fausse gloire des médiocres ! Il faut qu'elle soit connue. Il faut que la justice existe pour les artistes et pour les médiocres. Le monde est partagé en deux groupes : les artistes et les médiocres. Aux artistes d'accomplir l'acte de justice que les médiocres sont incapables d'accomplir. Aux artistes de prouver qu'ils sont artistes en rendant hommage à ceux qui les ont précédés ou qui les accompagnent dans la découverte de la vie. C'est notre consolation, dans l'égoisme de la société où nous vivons, de penser que les médiocres auront le châtiment qu'ils méritent, que la

gloire qu'ils ont usurpée redeviendra sublime, majestueuse, éternelle, quand elle retournera aux artistes qui en sont dignes, quand elle sera redevenue digne des artistes. Si le faux-art triomphe de l'art vrai, rassurons-nous, c'est un triomphe momentané ; il y a, derrière cette fausse gloire, ce faux-art, derrière la fausse critique qui les résume, une pensée profonde, — la vraie gloire, — qui triomphera. Cette réhabilitation de la pensée, ce triomphe de la vie, ce sera la récompense de l'effort que la critique aura fait pour découvrir la vie ; ce sera la réalisation même de la critique par la découverte de la vie.

Ce qui reste après nous c'est l'effort, l'effort que nous avons fait pour découvrir la vie. Il n'existe pas d'œuvre d'art qui ne soit pas la découverte de la vie ; pas d'œuvre d'art qui ne renferme pas autre chose de meilleur que ce qui est, qui ne se substitue pas, ne substitue pas l'idéal de l'art, aux mensonges, aux préjugés ; pas une œuvre œuvre d'art qui ne mette pas à la place de ce qu'elle supprime autre chose. Cet *autre chose*, c'est sa beauté. Pas une œuvre d'art qui ne transforme, — de suite ou longtemps après elle, — les mœurs, les habitudes qui sont inesthétiques. L'œuvre d'art ne peut être l'œuvre d'art qu'à la condition d'opposer un idéal à ce qu'elle condamne. L'exemple d'écrivains indépendants, libres, hardis, ne reculant devant aucun problème, — s'ils reculaient devant la découverte de la vie ils cesseraient d'être artistes, — et résolvant tous les problèmes dans le sens de la vie, par l'idéal de justice et de pitié qui est dans l'art, — l'exemple d'écrivains indépendants, libres, hardis, — il n'y a pas d'autres écrivains que ceux-là, — ne dissimulant aucune des tares, aucun des mensonges qui essaient

de se substituer à la vérité, cet exemple, aux jeunes écrivains de le suivre, et par là de se séparer du faux-art, de réaliser l'art, en s'égalant à ceux qu'ils reconnaissent être leurs maîtres. Il n'y a pas d'autre maître que la vie, et c'est parce que leur œuvre est la démonstration de cette vérité qu'ils sont bien nos maîtres, qu'ils libèrent cette expression de ce qu'elle représente, pour la médiocrité, de soumission et de bassesse. Il ne faut reculer devant aucune hardiesse, afin de réaliser l'art. Il faut obéir à l'enseignement de l'art, qui est sincérité, indépendance, générosité. Aucune œuvre ne peut reculer devant la description de la vie telle que la voulurent les médiocres. L'œuvre qui se dérobe à ce devoir n'est pas une œuvre d'art. Elle est dépourvue de sincérité. Elle est elle-même cette hypocrisie, ce faux-art que l'art condamne. Tout l'art élève à lui par l'esprit critique qu'il donne aux foules, parce qu'il transforme en intelligence leur émotion. Il réalise la critique dans les esprits en se faisant comprendre. Il oblige les individus à l'aimer. La critique est l'art compris, senti par le cerveau de l'homme. La critique est l'art devenu humanité, devenu foule, devenu individu, c'est l'art réalisé dans les consciences, c'est la conscience devenue esthétique. La critique, c'est l'humanité comprenant clairement la pensée de l'art, s'égalant, par sa compréhension, à sa beauté. Le roman, la poésie, le théâtre font naître la critique, c'est à-dire leur compréhension, dans l'humanité. Cette compréhension qui doit être totale en face de l'œuvre, — on ne comprend pas, on n'aime pas une œuvre à demi, — est restreinte quant au groupe qui la comprend. Il suffit qu'un individu réalise, dans sa conscience, la critique, par la compréhension de l'art, pour que sa pensée ne demeure pas isolée. Il suffit que les artistes aient produit leurs œuvres, que des

hommes aient prouvé leur sentiment de l'art en le réalisant par leurs œuvres, pour que cette pensée se généralise. Une partie de l'humanité vivant de la vie de l'art a le devoir de diriger de son côté les âmes inconscientes, a le devoir de supprimer les âmes médiocres. A d'autres de continuer l'œuvre de beauté que certains hommes ont accomplie, de la multiplier dans les âmes, d'ajouter leurs efforts, d'affirmer, par leurs œuvres, et toujours en s'affirmant eux-mêmes, que les idées, l'art de leurs précurseurs, ce sont les idées, l'art éternels. De même que l'on n'a pas tout dit avant nous parce que l'art, bien qu'ayant tout exprimé le jour où, pour la première fois, il s'est réalisé dans une œuvre en y réalisant la compréhension de la vie, n'est qu'un éternel recommencement, l'affirmation du même idéal chaque fois nouvelle, chaque fois inédite, l'adhésion que chaque homme apporte à son idéal, dans un accent personnel, — de même nous ne croyons pas avoir tout exprimé, nous pensons que d'autres hommes vivront après nous, qui réaliseront l'idéal de l'art individuellement, — pour qu'un jour il soit réalisé chez tous les individus, et pour toute la vie; nous croyons que l'humanité de demain sera plus artiste que l'humanité d'aujourd'hui, parce qu'elle renfermera plus d'artistes ; nous admettons parfaitement que l'on ajoute à notre œuvre d'autres œuvres qui ne la contredisent que dans ce qu'elle renferme d'in-esthétique, et la continuent dans sa beauté ; nous pensons, — l'histoire de l'art nous y oblige, — que d'autres artistes s'exprimeront différemment, découvriront d'autres beautés parce que restés fidèles à l'idéal de l'art, ne pourront être personnels que s'ils conforment leur pensée à la pensée de l'art, que s'ils nous ressemblent comme nous ressemblons aux artistes qui, dans tous les temps, chez tous les peuples, ont découvert la vie.

II

L'ART
EST LA DÉCOUVERTE DE LA VIE

Les préjugés, les lois, ont faussé le sens de la vie. L'art restitue à la vie sa réalité. Il la dépouille des mensonges qui l'enveloppent, des surfaces qui la recouvrent. Il découvre, sous les préjugés, les mensonges, — la vie. Voilà son but, voilà son rôle.

L'art est la découverte de la vie. Les efforts que nous avons faits pour réaliser l'art ne sont que des efforts pour découvrir la vie. Ceux dont les œuvres n'ont pas réalisé cette découverte ne comptent pas, parce qu'ils n'ont pas eu la volonté de la réaliser. La recherche de la vie n'a été que la recherche d'un art vivant, et cet art vivant on ne l'a découvert qu'en reconnaissant les mérites de l'art éternel, on ne l'a découvert qu'après avoir reconnu combien prodigieux, vivant, énorme, était l'art du passé. On est revenu à l'art de tous les temps, à l'idéal de l'art à toutes

les époques, et c'est par ce retour, qui n'est qu'une marche en avant, qu'on a pu réaliser l'art. C'est en rendant hommage à l'art de toutes les époques, que notre époque s'est élevée à la hauteur de l'art, a condamné ainsi le faux-art et ses incertitudes, ses hésitations, qui n'ont pu être fécondes, pour s'être désintéressé de la recherche de la vie.

Tous les livres, toutes les œuvres d'art n'ont d'autre but que de découvrir la vie. Ce que recherchent les artistes de notre époque, après ceux de toutes les époques, c'est réaliser la vie dans leurs œuvres, c'est la découvrir. La vie, qui se découvre à nous dans sa valeur esthétique, qui a besoin de l'art pour exister vraiment, — l'art n'étant que la pensée de l'homme sur la vie, que sa rencontre avec la vie, — c'est à nous à la rejoindre par le chemin de l'art, c'est à nous à découvrir l'art pour la découvrir dans l'art, et le moyen que nous avons de découvrir l'art est puisé dans la vie, puisque nous le puisons dans l'art. Ce moyen, c'est la critique, c'est la forme que l'art adopte pour se socialiser, pour élever l'humanité à sa beauté.

C'est dans la vie que l'on découvre la vie, c'est en la regardant que l'on arrive à l'approfondir. Dès qu'elle a été parfaitement comprise, découverte intégralement, l'art existe. L'art est la compréhension de la vie. Comprendre, c'est avoir découvert le sens de la vie. L'art est la joie de l'homme exprimant la découverte qu'il vient

de faire. C'est sa joie sans limites, glorieusement exprimée sa joie totale triomphante, magnifique. C'est ainsi que l'on ne peut qu'aimer la vie, qu'en se découvrant elle fait naître la joie, que la joie est le cri proclamant cette découverte. La vie et la joie se confondent. La douleur n'est que l'impuissance de l'homme à comprendre la vie.

L'art est l'explication que la vie donne d'elle-même. Elle se fait aimer sous sa forme esthétique. Elle se fait comprendre par l'art. La critique découvre l'esthétique de la vie. C'est elle qui est chargée de démontrer que l'art est dans toute la vie, que la vie tout entière est artistique, qu'elle se manifeste par l'art, que l'art est sa beauté visible, découverte, révélée. L'art est la beauté révélée de la vie, qui n'en est pas moins esthétique dans sa beauté encore ignorée; seulement, cette beauté, parce qu'elle est ignorée, n'est pas encore l'art. Il faut que l'art la découvre pour que l'art existe. L'art est la manifestation visible de la beauté de la vie.

Cette manifestation n'est visible que si elle est comprise. Or, la critique est la compréhension de l'art. La critique est l'art compris, aimé, senti. Tant que l'art ne s'est pas découvert lui-même à l'humanité, la beauté de la vie demeure invisible, latente, comme si l'art ne l'avait jamais découverte. Par la critique, il se découvre, découvre par conséquent la beauté de la vie qu'il renferme; il ne la révèle vraiment que par la critique. Or, l'art ne peut être

découvert que par l'art. La critique n'est qu'une des formes de l'art, une forme indépendante, vivante, sans laquelle l'art demeure invisible. Chaque fois qu'une œuvre a été comprise, la critique a été réalisée. La critique, c'est le sentiment de l'art. Pour généraliser ce sentiment, pour se généraliser elle-même, pour qu'elle le fasse naître en chaque individu, la critique dispose de forces personnelles, qui constituent son originalité parmi les arts, son individualité, comme chaque forme d'art a la sienne. La critique, c'est l'art triomphant dans les consciences, — l'art rejoignant l'humanité, — se découvrant à l'humanité en lui découvrant la vie, le sens de la vie.

En nous révélant le sens de la vie l'art nous fait aimer la vie. On a découvert la vie quand on a découvert le sens de la vie. Nous ne l'aimions pas de ne pas la comprendre. Aujourd'hui nous comprenons le sérieux de la vie. Nous comprenons que la vie ce ne sont pas ses apparences. Nous avons de la vie la conception esthétique qui nous manquait. Nous vivons, parce que l'art nous a appris l'existence de la nature, l'existence du peuple, — notre existence. Nous ne nous agitons plus inutilement, et comme par hasard.

La vie, à la considérer superficiellement, est douloureuse, parce qu'on n'en aperçoit que le masque. Pour la connaître, il faut l'approfondir, la découvrir sous la forme vraie qui la manifeste, et cette forme est artistique. Plus

on l'approfondit, moins elle apparaît douloureuse, parce que l'on s'éloigne de la laideur, qui est son masque. Ceux qui croient qu'en l'approfondissant on s'expose à rapporter de cette enquête de la désillusion et de l'écœurement, ignorent que ce qui n'est pas la joie n'est pas la vie,que ce qu'ils prennent pour la vie n'est que sa contrefaçon. C'est cette contrefaçon qui cause toute la tristesse des œuvres véritables, tandis que le pessimisme du faux-art provient de ce qu'il est incapable de découvrir la vie. L'art, au contraire, approfondit ce qui n'est pas profond, en exprime la laideur, à laquelle il oppose la joie, — la vie, c'est la joie, tout le reste c'est la douleur, la mort, — combattant, joyeusement, la mort. L'art est la vie renaissant perpétuellement de la mort, parce qu'elle s'y oppose sans cesse. La joie vient de la révélation de la beauté, — vie et beauté se confondent. L'art est la joie que l'homme éprouve à découvrir la vie, à la voir apparaître dans sa réalité vraie. En même temps qu'il la découvre, l'homme se découvre, — sa pensée et l'univers ne font qu'un, — il s'éternise dans chaque action durable, il s'égale à l'éternité et à la beauté de tout ce qui est. Il devient artiste, il s'égale à la beauté de la vie, qui passe en lui tout entière, puisqu'il la comprend, l'aime et l'exprime.

La vie, dès que nous l'avons découverte, ne nous apparaît plus triste et douloureuse, parce que nous ne prenons plus pour la vie ce qui n'est pas la vie. Elle nous semble triste, douloureuse, parce que nous la confondons avec sa contrefaçon. Tout ce qui est laid est la contrefaçon de la vie. On prend pour la vie ce qui n'est pas la vie. On l'ac-

cuse de tous les maux qui proviennent de sa contrefaçon : or, elle est le remède que nous opposons à ces maux, puisque l'art est la vie reprenant sa revanche sur la mort, confondue avec elle. La découverte de la vie consiste à la séparer de la mort, du médiocre qu'on veut lui substituer, à ne plus considérer la vie au sens restreint, comme le mélange de la beauté et de la laideur, mais comme la beauté seule. Il faut donc rerchercher la beauté qui, dans la vie au sens restreint, constitue la vie, — au sens large. C'est le rôle de l'art. Dès que la vie est découverte, l'art existe. Chacun de nous doit la rechercher afin de la découvrir, devenir artiste par cette découverte. En avoir le pressentiment, la rechercher, c'est déjà être dans le vrai. L'art fait naître ce pressentiment qui n'est que son attente, sa recherche ; on recherche la vie pour découvrir l'art : on veut le réaliser. Avoir le pressentiment de l'art, c'est avoir celui de la vie. L'un et l'autre éveillent ce pressentiment, qui se change en sentiment, en conscience, en réalité, qui cesse d'être une illusion pour se confondre avec la vie.

La vie que nous cherchons existe, elle existe tout entière dans l'œuvre d'art. L'œuvre d'art nous la révèle. Il y a des œuvres admirables, qu'il suffit d'admirer et d'aimer pour aimer et comprendre la vie. La vie de l'humanité est tout entière dans son art, sa vie idéale qui supprime sa vie médiorce. La vie, nous n'avons qu'à aimer l'art, la beauté de l'art, dans toutes ses manifestations, dans toutes ses formes, à toutes les époques, pour la découvrir, la reconnaître, ne plus vivre en dehors d'elle. C'est à la critique à révéler ces œuvres de tous les temps

qui l'ont découverte. C'est à la critique à découvrir celles des œuvres contemporaines en harmonie avec la vie. La critique réalise la compréhension de l'art, c'est-à-dire de la vie. Elle découvre la vie dans l'art de Rodin, de Carrière, de Besnard. Elle découvre la vie dans la littérature de Mirbeau, de France, de Geffroy. Elle découvre la vie dans la musique de Gustave Charpentier. Elle découvre la vie partout où elle est. Partout où elle est aussi, elle découvre sa contrefaçon : dans les œuvres sans art, sans expression et sans beauté : dans la littérature d'Institut, dans le mélodrame et le vaudeville, dans toutes les formes du faux-art. La découverte de la vie, voilà le but de la critique. Pour la réaliser, cette découverte, elle se découvre dans la vie, elle devient vivante, elle est une des formes de l'art, elle est l'observation de la vie quotidienne, — elle est la synthèse de la vie et de l'art.

Comment l'art découvre-t-il la vie ? Rechercher de quelle manière il la découvre, c'est rechercher de quelle manière l'art se découvre à notre inquiétude. L'artiste est celui qui comprend la vie, et la comprenant parfaitement exprime parfaitement cette compréhension. Il la comprend parce qu'il l'aime, parce qu'il veut l'aimer. Les œuvres d'art de ses précurseurs lui ont fait aimer la vie, l'ont déterminé à la découvrir comme ils l'ont découverte avant lui. Il admire à la fois l'art et la vie, parce qu'il les découvre l'un dans l'autre. Il saisit, entre les œuvres de ses précurseurs et la vie, le lien qui est indissoluble, — en dehors duquel c'est la mort. Il peut créer, parce qu'il a le vouloir, l'amour, l'intelligence, —parce que la vie triomphe dans tout son être. Il n'y a pas de création en dehors de

l'amour. L'amour se confond avec la vie. L'art représente l'amour dans sa magnificence. La première condition pour créer, — celle qui renferme toutes les autres, l'unique par conséquent, c'est d'aimer. L'artiste est l'homme qui aime la vie. Qui aime, est artiste. L'indifférent, celui qui n'aime pas, n'est pas artiste. C'est parce qu'il aime que l'artiste découvre les formes, les paroles, les gestes seuls capables d'exprimer son amour. C'est parce qu'il aime que le musicien découvre les sons, le peintre les couleurs, le poète les mots. L'œuvre d'art est la manifestation de l'amour. Dans cet amour sont contenues toutes les formes de l'art, toute son histoire, toute sa pensée — toute la Vie.

On découvre la vie par la volonté. L'artiste est celui qui ajoute à la volonté de la découvrir la puissance d'exprimer cette découverte. Il la découvre en reproduisant sa contrefaçon ; il la découvre en face de sa contrefaçon. L'œuvre d'art n'est qu'une antithèse, dans laquelle le génie exprime sa haine du médiocre, en le décrivant, sans participer à la laideur qu'il décrit, sans se confondre avec cette laideur. C'est une antithèse, parce que c'est la vie s'opposant au néant, et tout en renfermant le néant, pour se substituer à lui.

On découvre la vie loin des cénacles, loin des chapelles, loin des écoles, — en se dépouillant de son égoïsme pour s'isoler, être soi, exprimer les résultats qu'elle accomplit sur chacun de nous.

Quand on proclame que la liberté de l'art — la liberté sans laquelle l'art n'existe pas, — il est la liberté même, il se confond avec la liberté, — n'est réalisable que par l'individualisme, quand on proclame que l'individualisme *seul* exprime cette liberté qui est l'art, s'émancipe des écoles et des formules, on ne veut pas dire qu'il s'émancipe de la vie. L'individualisme c'est, au contraire, la vie même. Quand on dit que la critique et l'art sont *individualistes*, que l'individu est le créateur par excellence, que l'individu est la cause du progrès, on ne veut jamais dire qu'il n'y a pas en dehors de lui d'autres forces vivantes, on n'oublie jamais la part de la foule, de l'humanité dans l'œuvre. L'individualisme, au lieu d'en être la suppression, en est l'affirmation, la confirmation. On n'oublie pas l'humanité. On la retrouve, on la découvre. Considérer l'individu comme une force isolée sans rapport avec la vie, c'est le contraire même de l'individualisme. On n'a jamais voulu dire une telle absurdité que les adversaires de l'individualisme voudraient bien lui faire signifier. L'individualisme est la condition même du *socialisme*. C'est la libération de l'individu des tares qui l'oppriment. Il devient social, au sens large du mot, quand il devient humain. Et il s'humanise quand il se libère. L'individualisme est la condition même du socialisme. Il est la reconnaissance par un esprit libre et une volonté consciente de la solidarité et de la beauté. Il est l'adhésion à la vie. Ce n'est qu'après s'être délivré de la mort que l'individu est capable de coopérer au bien-être social. C'est parce qu'il se libère que l'individu reconnaît à ses semblables le droit d'être aussi libres que lui, le droit et le devoir de vivre. C'est parce qu'il est libre qu'il est fort et meilleur. Sans individualisme, c'est-à-dire sans la libération complète, de l'individu, de la mort,

le socialisme, ou triomphe de la vie, est impossible. Mais les médiocres confondent l'individualisme et l'égoïsme, — qui sont une antithèse. Le socialisme n'est que la reconnaissance à l'individu de tous ses droits. La critique, en proclamant que l'art est individualiste, proclame cette vérité. Elle répond ainsi victorieusement aux médiocres qui ne veulent absolument pas voir, dans une œuvre d'art, l'expression d'un individu ; l'œuvre d'un esprit libre en désaccord avec les médiocres ; une conscience qui brise les habitudes et les contraintes, qui se façonne ses règles, ses lois, son milieu ; qui modifie les esprits, qui refuse de s'incliner devant la mort ; qui découvre dans la vie, dans toute la vie, des formes intarissables de beauté ; qui, dans son humanité, exprime toute l'humanité, qui retrouve en lui toute chose, qui n'est pas seulement l'écho, mais l'écho triomphant, l'écho vivant, — le génie dominateur et créateur par excellence. Oui, les foules, toutes les foules sont créatrices de beauté ; parce qu'elles sont riches d'individualités pensantes, agissantes, et libres. Le génie est la découverte de l'humanité ; il s'isole pour la découvrir ; il y parvient par la synthèse. L'individualisme ressuscite et perpétue la vie.

L'art est l'ensemble des œuvres créées par le génie de l'homme. Cet ensemble constitue un type idéal de beauté. Sans beauté cet ensemble ne serait pas l'art. Notre conception de l'art ne fait que découvrir dans les œuvres l'idéal qu'elle découvre dans la vie. Elle découvre dans les œuvres, l'art qu'elle leur demande d'exprimer en le découvrant dans la vie. Les œuvres, en nous révélant la vie qu'elles contiennent, nous prouvent leur beauté.

L'art continue la nature. L'art est l'idéal de la nature. C'est pourquoi, en découvrant l'art dans l'art lui-même, nous le découvrons par là même dans la nature. Comment découvrir l'art si ce n'est pas en présence de l'art lui-même, nous fournissant le terme de comparaison sans lequel nous serions incapables de le découvrir. Il nous révèle la nature, et dès que nous la connaissons par l'art, nous pouvons lui comparer l'art pour nous rendre compte de sa beauté qui la reproduit. Pouvait-on comprendre ce que c'est que l'art, avant que l'art existât ? Il existait dans la nature, mais comment l'homme pouvait-il le découvrir dans la nature, puisque l'art seul lui indique la beauté de la nature, et qu'il est incapable de la connaître avant de connaître l'art ? Il les a découverts en même temps. La découverte de l'art n'a été pour lui que la découverte de la nature. L'art a été la première émotion, la première pensée de l'homme en présence de la nature. L'homme a découvert l'art dans la nature, et du même coup la nature. En dehors de la nature, en dehors de lui-même, quelle conception pouvait-il avoir de l'art ? En même temps que l'art se créait, il contenait son explication, il contenait la critique, chargée de démontrer qu'il était né dans la vie, chargée par lui de démontrer son utilité et sa beauté. La critique n'était que le sentiment de l'art réalisé par le sentiment de la nature dans les consciences. C'était l'homme comprenant qu'il aimait la nature, et que, par cette compréhension, il était meilleur, il devenait lui-même, — il était artiste. Ne croyons pas avec les mystiques, ne croyons pas que la beauté est en dehors et au-dessus de l'humanité, alors que l'homme la crée par son art, ne croyons pas que la beauté de l'art n'est que l'image lointaine, imparfaite, d'une beauté supérieure,

et qu'on ne comprend pas. Nous vivons, et l'art est un acte, non une entité.

Parce que la critique n'est que le sentiment de l'art, de l'art engendré par la vie, se découvrant en la découvrant, — parce que la conception que l'on doit se former de l'art, — cette conception n'est que l'art prenant conscience de lui-même, c'est la critique même, — résulte de l'observation des œuvres créées en face de la nature, — en dehors de cette explication vivante l'œuvre est inexplicable, — on ne pensera pas que nous proposons aux artistes l'imitation des œuvres qui ont droit à notre admiration, par conséquent l'imitation des règles, des lois que ces œuvres imposent aux artistes de demain. L'art étant la liberté même n'a pas le pouvoir de supprimer la liberté. Les artistes, sans se copier, reproduisent le même idéal différemment. Chaque artiste est en face de la vie comme le premier homme qui a été artiste. Il découvre, dans la vie, les lois, les règles que d'autres découvrirent avant lui. et comme c'est la vie qui les impose, les artistes ne font que se conformer à son enseignement, suivent les mêmes règles, appliquent les mêmes préceptes. Ce n'est pas parce que d'autres artistes les ont fixés avant eux, mais les ont découverts, comme eux, avant eux. Ils ne font que reconnaître, dans les œuvres de leurs précurseurs, les lois qu'ils suivent, et ils ne considèrent pas comme des artistes ceux qui les ont méconnues, ou les méconnaissent en leur substituant des règles factices qui expriment l'absence de génie. L'art ne copie pas l'art, il demeure identique, à toutes les époques, devant la nature. Ce serait méconnaître la liberté de la vie que méconnaître la liberté de l'art. Ce serait re-

tourner à cette conception étroite et médiocre qui veut qu'un artiste copie un autre artiste, — quand on est obligé de copier un autre artiste, c'est que l'on se sent incapable de comprendre la nature, donc d'être artiste, — à cette opinion qui prétend qu'il faut recommencer éternellement les mêmes œuvres, que tout a été fixé, — elle ne voit pas ce qui a été fixé, ce qui méritait vraiment d'être fixé, — et qu'il ne reste plus aux artistes qu à se copier éternellement. Notre conception de l'art, née en présence de la nature découverte par les œuvres, est aussi vaste que ces œuvres, et comme elles elle est libre. Elle est ce que l'art veut qu elle soit. L'art ne veut pas que l'on ait de sa beauté une autre conception que celle qu'il exprime, il veut que sa compréhension soit réalisée par la critique. Nous dégageons un type de beauté des œuvres. — l'archétype, — que notre sentiment d'accord avec le sentiment universel des peuples a été contraint d'élire parmi les plus belles, les seules belles, et nous pouvons affirmer aujourd'hui que ce consentement universel des peuples est juste: ce type de beauté ne s'écarte pas de la beauté de la nature, c'est d'après elle que nous le jugeons, c'est en comparant ces œuvres à la nature que nous comprenons pourquoi elles sont belles. Elles sont belles de nous révéler la nature. L'art est la nature se révélant à nous. La critique constate cette révélation. Elle constate l'art.

L'art découvre à nos yeux émerveillés les spectacles de la vie dans leur beauté réelle. Il nous découvre cette vie large et indépendante, la vie de la pensée, la conception de la vie selon la vie, selon le sens de liberté qu'elle indique. L'art oblige à penser sur la vie, il est la pensée de

l'homme sur la vie. L'art est ce sentiment qui oblige l'homme à découvrir la vie sous les apparences qui la recouvrent. Il veut être libre : — il devient artiste. En même temps que ce besoin de découvrir la vie constitue l'art, fait naître l'artiste, l'art s'impose à l'humanité, qui s'y découvre intégralement, qui, par la critique, prend conscience de l'œuvre d'art, y découvre la vie que ses actes contredisent. Il découvre à l'humanité cette vie idéale à laquelle elle aspire, cette vie d'harmonie qui n'existe pas encore pour tous les hommes. Il la leur découvre en lui apprenant à regarder en elle-même, et autour d'elle, à comprendre les paysages, les spectacles qui l'entourent. Vivre, c'est comprendre ce que l'on voit, — la laideur autant que la beauté, — c'est ne rester indifférent devant aucun spectacle ; c'est arriver à vivre harmonieusement par la compréhension de chaque geste, de chaque spectacle ; c'est comprendre la signification de tout ce qui est. Vivre, c'est comprendre la beauté qui nous entoure, la beauté des gestes, la beauté des paysages et de la nature, — c'est vivre en beauté. On vit lorsque l'on découvre la vie sous les apparences. Vivre, c'est aimer l'art, par conséquent aimer tout ce que l'art fait aimer en nous le découvrant. On vit d'aimer la nature, les paysages, les monuments des cités, la force et l'énergie des races. On retourne, par l'art, à la nature. L'humanité revient, par l'art, à tout ce dont le faux-art l'a éloignée ; l'art la réconcilie avec la vie, qu'elle ignorait. Il lui apprend à regarder la nature.

Après l'art que faut-il aimer ? L'art. Aimer la nature, c'est continuer à aimer l'art. L'art c'est la nature com-

prise et sentie. Chaque fois que l'homme comprend la beauté de la nature, il est artiste. Il faut aimer tout ce que l'art veut que nous aimions. Il veut que nous aimions la nature. L'art veut que nous retournions à la nature, qne l'humanité se renouvelle par la compréhension de la nature, et c'est pourquoi il réalise pour elle cette compréhension. L'art, c'est le retour à la nature, — le retour à la compréhension de la nature. C'est en regardant la nature que l'homme retourne à l'art, qu'il réalise l'art. Il les rencontre sur le même chemin, et c'est eux-mêmes qui se découvrent à lui, l'un par l'autre, l'un dans l'autre. Le premier bienfait de l'art, c'est de découvrir la nature, dans sa beauté, c'est de la dépouiller des artifices que la médiocrité croit devoir y ajouter sous prétexte de l'embellir. Embellir la nature ! Existe-t-il plus odieux sacrilège ? L'art nous ordonne de protester chaque fois que le médiocre enlaidit la nature. Vraiment, il ne peut pas l'enlaidir, elle continue à vivre en beauté. Il ne peut pas faire que la nature ne soit pas belle. Ce n'est pas la nature qui devient laide ; ce qui est laid c'est l'œuvre des médiocres s'ajoutant à elle : ils corrigent la nature, bouleversent la nature, la modifient de fond en comble, méconnaissent son harmonie. Ils méconnaissent les perspectives, ils méconnaissent les horizons, — ils méconnaissent l'ordre, le rayonnement de la vie. Il faut qu'ils surchargent, brisent, saccagent, arrachent. Pour les médiocres, il faut que la nature devienne son contraire. Ils la font restreinte, mesquine, bourgeoise. Ils l'enlaidissent de leurs sculptures, de leur architecture, de leurs dessins, de leurs jardins, de leurs personnes. L'art découvre la nature en même temps qu'il fait naître l'amour et le sentiment de la nature ; il la venge des attentats de la médiocrité, il découvre sous les embellissements qui la recouvrent, l'indépendance et la vie qu'elle

exalte. L'art oppose à l'idéal bourgeois de la nature l'idéal de la nature elle-même, — et c'est encore la vie qu'il découvre à l'humanité, la vie dans son éternité et dans sa beauté.

L'art est l'œuvre de l'homme en présence de la nature L'art est l'impression que la nature produit sur l'homme. La pensée de l'homme qui naît en face de la nature, c'est l'art. L'art est l'émotion que la nature provoque dans l'homme tout entier. L'humanité, la nature, l'art, — telles sont les trois faces de la vie une et multiple. L'art est l'intermédiaire entre la nature et l'homme. L'homme collabore à l'œuvre de la nature ; en découvrant l'art dans la nature, il découvre la nature. Le problème esthétique se ramène en dernier lieu à ces deux expressions : nature — art. L'art n'existe que parce que l'homme le découvre au contact de la nature. L'homme crée la beauté. L'art est la seule beauté visible. Si nous attribuons à la nature une supériorité sur l'art, n'est-ce pas l'art qui lui donne cette supériorité puisque seul il la découvre en la faisant aimer, parce qu'il la fait comprendre ; et si nous attribuons à l'art une supériorité sur la nature, n'est-ce pas parce que la nature lui communique sa force en lui permettant de se découvrir en la découvrant. Il ne faut donc pas opposer l'art et la nature, puisque leur force est faite de leur union ; puisque leur beauté en dépend, puisque l'harmonie en résulte. L'art n'imite pas la nature : il la découvre. L'humanité se découvre, elle découvre sa pensée, sa volonté, son génie, en découvrant l'art dans la nature et la nature dans l'art. La nature, en se prolongeant dans le cerveau de l'homme, donne à l'homme conscience de son effort. En découvrant

la nature, l'humanité se découvre ; — l'art est l'expression de cette découverte ; — il est le résultat de la rencontre de l'homme avec la vie,— il est la vie fixée,retenue prolongée. Il est la vie découverte, dans sa réalité que n'aperçoivent pas ceux qui ne découvrent pas l'art, qui ne créent pas de la beauté en la découvrant, — qui ne sont pas artistes. L'émotion que l'homme éprouve devant la vie est créatrice, action.L'homme agit parce qu'il s'émeut. L'action, c'est l'œuvre d'art. Les artistes sont les seuls hommes qui agissent dans l'humanité. Ceux qui pleurent, ceux qui peinent n'agissent donc pas ! L'artiste est donc isolé ! Elle ne compte donc pas l'œuvre de ceux qui créent dans la doulenr, des travailleurs obscurs, des héros et des martyrs du travail et de la vertu ! Ne sont-ils pas artistes, — puisqu'ils agissent, puisqu'ils créent, puisqu'ils s'émeuvent au contact de la nature ? La douleur les élève. Ce sont des artistes. Est artiste quiconque crée ; quiconque pense, espère, adore, — quiconque collabore à l'harmonie de la vie, l'aime et la comprend, travaille et souffre. Ceux-là seuls sont des artistes. Et ils ne sont pas isolés. Ceux-là comptent. Et leur joie est l'œuvre de leur douleur. L'art n'est donc pas une œuvre isolée, spéciale, fermée, il est une œuvre immense faite de la douleur des déshérités, du martyre des humbles, de la conscience des simples. Avec la douleur, l'art fait de la joie ; avec la laideur, l'art fait de la beauté. Il oblige à collaborer à l'œuvre de la vie même ceux qui, agissant contre elle, n'agissent pas. Il décrit leurs gestes menteurs, leur petitesse, leur médiocrité. Il les rend détestables, il les rend haïssables ; il accepte qu'ils entrent dans sa cité d'harmonie et de lumière pour qu'ils soient confondus. Là aussi l'artiste s'émeut, bien qu'il ne soit plus en présence de la vie, car la vie est en lui.

Il n'est pas une expression, pas un geste, pas une pensée, — pas une forme belle ou laide, — pas un acte, sublime ou grotesque, — il n'est pas un des mille aspects qui tombent sous le sens, et que l'intelligence découvre, qui soient en dehors de l'art, que l'art ne soit pas susceptible d'exprimer. L'art exprime tout, — y compris son contraire. Et voici que les poètes, tous les artistes enfin se sont sentis pleins d'indulgence et de sollicitude pour ce que les faux artistes dédaignent et ne comprennent pas ; voici que pareils à tous ceux dont l'œuvre s'impose à l'admiration des siècles, ils se sont penchés sur la vie, n'ont jugé aucune de ses expressions indignes de leur attention. Ils ont recueilli les aveux, la confidence de la vie, dont ils ont fait part aux autres hommes. Revenus à elle, les vrais artistes ont été étonnés de sa beauté, de sa grandeur, de son infinie richesse, de ses merveilles, de ses miracles, et c'est cet inaperçu, cet inentrevu, cet indécouvert par les artistes bourgeois qu'ils ont mis en lumière, qu'ils ont vu, découvert, révélé. Tout le mystère de la vie quotidienne nous a été révélé. Quand on se détourne de la vie, c'est par impuissance à sentir la beauté qu'elle dégage, à découvrir sa signification. Le génie consiste à découvrir la beauté partout où elle est, dans les spectacles que l'on croyait les plus banals, et qui sont les plus extraordinaires, dans les gestes les plus humbles et qui sont les plus héroïques, dans les mille nuances qui échappent aux médiocres. Voici la vie réhabilitée. L'art a fait ce miracle. Il suffisait de la découvrir, pour l'aimer. Lorsque l'on rêve une vie en dehors de la vie, en contradiction avec elle, quelle beauté peut-être découverte ? Le rêve est la vie même, toujours belle, toujours neuve, infiniment réconfortante. Ce que l'artiste se propose, dans son œuvre, c'est la découverte de la vie. De là ses recherches,

son labeur acharné, et parfois ses contradictions. De là sa tristesse, et de là sa joie. De là son doute et de là sa foi. Ce qui est désormais acquis, comme permettant de vivre une vie nouvelle par la compréhension exacte de la vie, c'est que rien n'est négligeable, c'est que tout concourt à réaliser l'harmonie universelle, c'est qu'en réalité ce sont les faits les plus cachés comme les âmes les plus humbles, qui sont les plus harmonieux, et qu'ainsi apparaissent comme réalisant la beauté suprême les faits cachés, découverts dans leur éternité, les humbles faits, les menus faits de l'existence quotidienne.

Entrevoir cet inaperçu, c'est ce que les grands artistes de notre époque sont parvenus à réaliser. Ils ont vraiment découvert la vie. Tout le quotidien de la vie est dans les œuvres les plus larges, — synthétiques. Un geste résume tous les gestes. Le réalisme large, c'est l'art véritable. Il voit l'essentiel, il retient l'éternel. Aucun fait ne lui paraît négligeable. Tout est susceptible d'être interprété par l'art; non pas copié, — interprété. En copiant, on ne découvre rien, on ne fait rien sentir ni comprendre. Le génie interprète, et en interprétant il crée. L'art est création. L'art est vivant.

L'art n'est pas de s'isoler à contempler le néant. Il est de vivre en harmonie avec l'univers.

L'art est le rêve issu de la vie. L'humanité comprend la vie, et la comprenant la découvre. C'est l'esprit de l'homme s'éveillant à son contact, se découvrant à son contact, et la prolongeant par sa compréhension. C'est la vie de l'esprit se confondant avec la vie universelle, — de l'esprit se sentant vivre, comprenant l'unité de tout ce qu'il découvre, retrouvant, dans le monde, les lois qu'il contient. Les lois de la vie et les lois de l'esprit sont les mêmes. La pensée se retrouve dans la vie, la retrouve en elle, en ses lois, en sa raison, en son intelligence, en sa compréhension. Recréer la vie en beauté,c'est la découvrir. L'art accomplit ce miracle par la synthèse. Parti de l'observation, l'esprit aboutit à l'imagination. Ce passage de la vie à l'*art* n'est que la vie découverte. L'art, c est la vie comprise et sentie.

Parce que l'art n'est au service d'aucune religion, d'aucune politique, d'aucune morale, il ne faut pas en conclure que l'art ne sert à rien, qu'il est inutile et nuisible. Il ne faut pas en conclure qu'il se désintéresse de la vie sociale. N'est-il pas, seul, en dehors de toute influence, la religion, la politique, la morale mêmes ? La liberté de l'art, au lieu de l'isoler de tous les phénomènes, consiste en ce qu'il est le phénomène même, en ce qu'en chaque forme de l'activité vivante il se retrouve, en ce qu'il les anime toutes. La liberté de l'art le met au-dessus de ce qui contrefait la vie, mais elle est la preuve éclatante que la vie est en lui, que sa beauté est par lui découverte. N'isolons l'art de la morale, de la religion, de la politique, que parce qu'il est la morale, la religion, la poli-

tique, que parce qu'il prend leur place, que parce qu'il suffit à combler les besoins que celles-ci prétendent satisfaire, et qu'elles ne font qu'exaspérer. Et ainsi, le besoin suprême c'est l'art, c'est la beauté. Toute vie est dans l'art. Oui, parce que l'art est dégagé de toute influence, parce qu'il est libre de transformer la laideur en beauté, de se développer en dehors de la morale, de la religion, de la politique, parce qu'il n'a aucun lien avec sa contrefaçon, il est utile, il est vivant. Il n'est isolé d'aucune expression, puisqu'il est l'unique expression. Il n'est pas isolé de l'action, puisqu'il est l'action. Il n'est pas isolé de l'idée, puisque lui seul est l'idée. Et il n'est pas non plus isolé de la vie, puisqu'il représente la vie la plus haute, la seule vie dégagée de ses apparences, et de sa contrefaçon. En replaçant l'art dans la vie, en le reliant à tous les phénomènes, il ne s'agit pas de l'emprisonner sous mille formes qui l'oppriment et le faussent, il ne s'agit pas de le subordonner à des influences bonnes tout au plus à engendrer le faux-art, le contraire de l'art, il ne s'agit pas d'en faire le reflet passif de ce qui n'est pas l'art, il s'agit de le retrouver en toute chose, de le découvrir, par la critique, dans toute la vie, et de découvrir dans l'art, et parce que l'art seul la constitue, toute la vie.

Nous voulons connaître l'humanité partout où elle a aimé, partout où elle a souffert. L'art nous rapproche de l'humanité. Il nous oblige à nous mêler à la vie des cités, à saisir l'attitude des êtres, à voir ce qu'ils souffrent, ce qu'ils espèrent, ce qu'ils demandent, — ce qui leur manque, pour vivre en beauté. Il nous fait aimer l'hu-

manité, il nous fait aimer la nature, les paysages, la femme. Comment ne pas vivre lorsque désormais toute la vie est compréhensible ? lorsque rien ne nous échappe des aspects de la nature, de la beauté des femmes, de l'agitation des villes, des douleurs de l'humanité ? Ces jouissances ne sont pas égoïstes, puisqu'elles sont la beauté de la vie qui se découvre à nous. L'égoïste est celui qui ne la voit pas, et vit une vie absurde. Une jouissance esthétique n'est pas égoïste. Nous ne voyageons et nous n'aimons que pour rejoindre l'humanité, combattre ses douleurs, aider à son affranchissement. Nous découvrons l'humanité. Nous songeons aux êtres qui souffrent, et parce que leurs souffrances sont pour nous un motif de vivre, puisque désormais nous comprenons que nous avons à les combattre, la joie que nous éprouvons de découvrir un sens à notre vie n'est pas faite de penser que, sans la douleur humaine à combattre, nous n'eussions pas trouvé de but à notre vie ; elle n'est pas faite de penser que cette douleur est nécessaire à l'élaboration de notre joie, puisque notre joie provient de ce que nous la combattons, et qu'elle est l'expression de notre victoire. Parce que nous avons découvert la moyen d'employer utilement notre existence, — combattre la douleur, — la joie de savoir que notre vie est désormais utile, qu'elle a un but, n'excuse pas cette douleur, ne la légitime pas, ne peut pas faire que nous l'aimions. Nature, — Humanité, — voilà ce que l'art découvre à notre inquiétude, pour nous apprendre à connaître, à aimer la vie.

Les voyages nous permettent, en découvrant l'art, de découvrir la vie partout où elle se trouve. Pourquoi

voyager, si ce n'est pas pour s'instruire, pour s'arracher à l'obsession du médiocre ? Nous sentons le besoin de nous mettre en contact avec toutes les civilisations, d'aimer et de connaître toutes les âmes, de retrouver, partout, l'art de l'humanité. Notre conscience esthétique découvre l'harmonie des paysages et des monuments. Les villes nous parlent, parce que nous savons les interroger. Nous ne sommes pas des témoins muets de leur grandeur. Nous les visitons en artistes, seul moyen de les aimer. Nous les visitons respectueusement, pieusement, fidèlement. Il ne faut pas que notre présence soit un sacrilège. Oh! les villes, les villes d'art, — dans chaque ville, il y a une âme, un art que les bourgeois ne comprennent pas, — les villes que nous avons aimées, que nous aimons, pour tant d'hospitalité en tant de beauté. C'est l'art qui nous a révélé votre grandeur, l'art que vous renfermez, que nous avons compris parce que nous sommes allés vers vous, sans guide, — seuls. L'art qui fait votre gloire a découvert la vie de votre passé, de votre présent, de votre avenir, — le rôle immense que l'art, en vous choisissant pour se manifester, vous a fait jouer dans l'histoire.

Ce qui fait l'intérêt du voyage, — l'unique but du voyage, — c'est l'art. Pourquoi voyager si ce n'est pas pour retrouver partout l'art que l'on aime, pour l'admirer dans toutes ses transformations ? Il faut que la pensée de l'art nous accompagne dans toute la vie, il faut que l'art soit notre compagnon de route pour qu'il nous fasse aimer toute la vie, pour qu'il nous fasse comprendre la beauté des paysages que nous cherchons et que nous

découvrons, pour qu'il nous fasse aimer la nature, les hommes de races différentes, pour que partout nous soyons heureux de vivre et d'aimer librement. Assurément, c'est l'art qui nous conseille de voyager, d'aller chercher au loin des forces neuves, des sensations inédites, d'aller nous renouveler parmi la nature, et près d'autres visages. Sans doute, aussi, il nous retient aux lieux où nous sommes, il nous fait chérir la terre natale, sa beauté, les ancêtres ; sans doute, il ne veut pas que nous puissions renier notre petite patrie à cause de l'amour que nous avons pour la grande patrie ; il ne veut pas que ces deux amours se contredisent, il veut qu'ils se complètent, qu'ils s'étendent par la constitution en nous d'une patrie intérieure. Sans doute l'on peut, de l'endroit où l'on est, aimer et comprendre la vie, la nature, et l'humanité. Le sage découvre autour de lui la beauté de la vie universelle, et il résume, dans le cercle étroit où il agit, la vastitude de la vie. Et pourtant, malgré tout ce que nous vivons en nous et autour de nous, au pays natal quel qu'il soit, pourquoi ne pas essayer de retrouver l'art, qui est à nos côtés, partout où l'humanité pense, aime, se reproduit, ne fût-ce que pour retrouver au milieu natal la beauté que l'on a aimée partout, ne fût-ce que pour dire : « J'ai fait le tour de la vie, je reviens à l'endroit que j'ai quitté, et je sens bien que l'art est partout présent, et qu'il m'a fait accomplir le plus beau des voyages, sans désillusion, sans regrets, sans amertume. » Voyager, vivre la vie esthétique des foules, des civilisations, des poètes, des amants ; — voyager, afin de ne pas mourir sans avoir vécu, sans avoir aimé, sans avoir été un artiste !

Il faut découvrir par soi-même les monuments des villes, la beauté des paysages, les sentiments, les idées, les mœurs des hommes rencontrés. Il ne faut pas confier à d'autres le soin de les découvrir pour nous (seuls, les artistes en ont le droit). On est pareil aux archéologues qui découvrent la beauté sous terre, là où nul ne la soupçonne, et qu'ils découvrent par la force de leur génie.

Tour à tour l'art nous fait aimer la nature, l'humanité, le peuple. En nous révélant ce qu'ils contiennent de beauté, il fixe le sens de notre vie par l'amour qu'il lui assigne pour la vie entière. Désormais, il faut aimer ce qui mérite d'être aimé ; il faut secouer l'indifférence et l'égoïsme, il ne faut pas que notre individualisme puisse être autre chose que la reconquête de nous-mêmes par la découverte en nous-mêmes de la bonté et de l'amour. Nous découvrons la vie à mesure que l'art nous fait comprendre, pour que nous les aimions, la nature et l'humanité. Apprenons, de l'art, à aimer la nature et l'humanité, — à les découvrir dans la vie.

Il faut aimer le peuple parce que l'art veut que nous l'aimions. Il faut découvrir le peuple au milieu du peuple. Mêlons-nous à la vie du peuple pour découvrir ce qu'elle renferme de beauté.

Quand nous aimons le peuple, nous continuons d'aimer l'art, parce que nous nous conformons à l'idéal de l'art qui ordonne d'aimer le peuple, et parce que l'art est

l'œuvre du peuple. Serions-nous avec le peuple, si nous n'étions pas avec l'art, si l'art ne nous avait pas obligé à observer le peuple, à fixer ses attitudes, — s'il ne nous avait pas révélé sa grandeur ?

On découvre la vie dans les actes les plus humbles, dans les gestes les plus insignifiants, *où* l'humanité ne la voit pas, ne veut pas la voir. On la découvre près des êtres que l'on aime, comme partout où l'on passe, partout où le besoin de connaître nous dirige. On la découvre dans les héros obscurs, dans les menus événements de la vie quotidienne. et l'on se découvre soi-même en découvrant l'amour que l'on éprouve pour toutes les formes belles de la vie.

L'art découvre la vie chaque fois qu'il découvre une attitude que nous ne connaissions pas, chaque fois qu'il décrit une expression nouvelle, et chaque fois que par la forme qu'il adopte pour se réaliser dans notre conscience, — par le sentiment qu'il nous inspire, par la critique, — il nous fait comprendre la vérité, l'originalité de sa description. Il nous découvre la vie en se découvrant lui-même.

L'art restitue à chaque sentiment son caractère de beauté, que les médiocres contrefont hypocritement. La gloire, la bonté, l'amour cessent d'être médiocres. Ils se découvrent tels qu'ils sont, c'est-à-dire le contraire de ce que les médiocres les ont fait. L'art substitue à l'expression inférieure de chaque sentiment son expression réelle, en accord avec la vie.

L'amour, nous espérons bien que ce sentiment sera transformé par l'art, qu'il deviendra un jour esthétique. L'amour vrai n'a pas existé en dehors de l'art. Seuls, les grands artistes ont aimé. C'est pourquoi seuls les grands artistes ont été capables de créer la vie. L'art est l'amour dans sa réalité, dégagé de tous les mensonges que les hommes ont essayé d'y mêler. Il condamne ce qui n'est pas l'amour, et ce qui passe pourtant pour l'amour. Il veut que l'amour soit libre et vivant. Il veut que la passion cesse d'être inférieure, que l'intelligence et la volonté la fécondent pour que les hommes n'agissent plus à rebours de la vie.

La femme, comment l'aimer et la comprendre, si nous ne demandons pas à l'art de nous aider? L'art nous éclaire sur le rôle véritable de la femme : celui d'aimer. La femme n'a pas d'autre rôle ni d'autre mission. Elle aime. Sa beauté est d'aimer. L'amour, l'art le transforme, il le dépouille de sa médiocrité et de son égoïsme. L'amour est ce qu'il y a de plus méconnu dans l'humanité. Nous ne connaissons de l'amour que sa contrefaçon. L'amour n'existe pas. Seuls, les grands artistes l'ont réalisé par leurs œuvres. L'homme doit aimer en artiste, et c'est ainsi qu'il aimera vraiment, grandement, humainement. L'art, en obligeant l'humanité à se libérer de ses préjugés et de ses illusions, l'oblige à se libérer des préjugés qu'elle a mêlés au sentiment de l'amour, et qui l'ont enlaidi. L'art découvre l'amour à l'humanité, il enseigne ce que l'amour comporte de beauté vraie, il dirige l'humanité vers l'amour intégral, le seul qui ne soit pas une douleur, une laideur, parce qu'il est absolument libre.

Les livres, les tableaux, les musiques, n'est-ce pas vivre que vivre parmi eux ? Il ne s'agit pas de s'entourer de tout ce faux-art qui exprime l'impuissance des médiocres à comprendre la vie. Ils ne vivent pas parce que leur art ne vit pas, parce qu'il exprime leur indifférence et leur vanité. C'est un art d'égoïstes. Vivre, c'est le contraire de l'égoïsme. On aime l'art d'y retrouver toute la vie. Aimons les livres, parce qu'ils exaltent la beauté de la vie, parce qu'ils sont sincères et vivants, parce qu'ils condamnent le médiocre. Aimons toutes les manifestations de l'art. *Entourons-nous d'art sincère.* Notre rôle, c'est de découvrir l'art pour découvrir la vie qu'il exprime, pour le faire connaître à l'humanité, pour l'amener à vivre d'une vie esthétique, dans laquelle nous avons découvert nous-mêmes un refuge contre la contrefaçon de la vie.

L'art découvre la vie en découvrant ce que les lois humaines contiennent d'imperfection, ce qu'elles contiennent de laideur. Il leur substitue sa loi puisée dans la nature. Refusons tout ce qui n'est pas juste, — c'est-à-dire tout ce que la société actuelle commande de faire.

L'art découvre la justice. Il n'y a pas de justice en dehors de l'art. L'art donne aux hommes le sentiment de la justice. Il le fait naître dans leurs actes, leurs paroles, leurs pensées. Chaque fois que l'homme est juste, c'est qu'il conforme sa vie à l'idéal de l'art, c'est qu'il est artiste. La justice ! C'est elle que l'art fait naître de la vie,

pour qu'elle lui retourne, pour qu'elle devienne la vie même. L'art puise dans la vie la justice qu'il propose aux hommes d'aimer en la réalisant. C'est la vie tout entière qui leur apparaît, le jour où ils deviennent justes. Ils prouvent, par la justice qu'ils réalisent, qu'ils comprennent la vie, et qu'ils vivent vraiment.

Justice, amour, beauté, — qui ne comprend pas que ce sont là des expressions identiques, des formes d'une même pensée ? qui ne comprend pas qu'ils désignent tout l'art, et que le fait de prononcer un seul de ces vocables implique qu'il renferme la pensée des deux autres ?

L'art condamne le « nationalisme », ou conception étroite des patries. Il dégage la véritable signification d'une race, l'humanité, la vie qu'elle renferme. Son rôle, c'est de découvrir la vie à la nation qu'il exprime, c'est de la faire vivre de la vie de l'humanité, c'est de la révéler à elle-même. Il agit pour les nations comme pour les individus : il les libère de leur inhumanité. Il les arrache à l'égoïsme. il leur donne une conscience esthétique. L'art est la preuve de l'individualisme d'une race : chaque race n'affirme aucun individualisme en dehors de son art, parce que seul l'art peut découvrir son énergie et sa volonté. L'individualisme est la vie succédant à sa contrefaçon, la vie libérant la race, comme l'individu, de ses préjugés. L'art condamne le nationalisme, qui est l'ensemble des préjugés d'un peuple. Il y a, pour les patries, comme pour les individus, un faux individualisme. Les races

s'influencent par leur arts afin de se libérer de leur faux individualisme, — de leur nationalisme. Les races ne s'influencent que par l'humanité de leur génie. Elles ne libèrent, avec elles, l'humanité, qu'en libérant les individus qui les composent, qu'en les faisant participer à la vie universelle. Chaque race découvre la vie par la réalisation de l'art qui est la véritable expression des patries. Cette découverte de la vie par l'influence des races les unes sur les autres s'est réalisée à notre époque comme à toutes les époques. C'est une solidarité, — la volonté commune de découvrir la vie, d'opposer à sa contrefaçon l'idéal de l'art. Les peuples, les époques s'influencent ainsi, pour que surgisse l'individualisme vrai, la liberté intégrale de chacun réalisé par l'art. A notre époque est-ce que la vie ne nous a pas été découverte par des races différentes, en même temps que nous la leur découvrions aussi, est-ce qu'il n'y a pas eu une volonté commune, au-dessus des patries, pour leur substituer la patrie idéale : la Vie ? La vie réalisée par l'art, — chaque peuple aura eu sa part dans ce triomphe de l'individualisme. Chaque peuple s'est efforcé de la réaliser, cette découverte, de condamner, par ses artistes, ses préjugés, de racheter son nationalisme par l'humanisme de son art. Est-ce que la pensée de Carlyle, d'Emerson, de Ruskin ; la pensée de Hégel, de Novalis, de Wagner, de Nietzsche ; la pensée de Dostoïewski, de Tolstoï, de Gorki ; la pensée d'Ibsen, de Björnson, pour ne parler que d'écrivains, que de quelques écrivains, n'a pas réalisé cette découverte — chaque fois que leur œuvre, étant conforme à l'idéal de la vie, a été conforme à l'idéal de l'art ? Nous découvrons la vie dans celles de leurs œuvres qui l'ont découverte. Nous nous y découvrons nous-mêmes parce que nous y découvrons notre conscience, — la conscience

de la vie qui est autour de nous, qui est en nous —, notre individualisme, qui est le triomphe de la vie en nous-mêmes, qui est notre liberté. La vie nous rend libres dès qu'elle se révèle à nous, et elle ne se révèle que par l'art, que lorsque nous devenons artistes, — nous devenons artistes par la compréhension de la vie — ; nous prouvons que nous comprenons la vie dès que nous réalisons l'art par nos actes, nos gestes, nos paroles, dès que nous créons une œuvre d'art, soit par nous-mêmes, soit par l'admiration que nous éprouvons pour une œuvre qui n'est pas notre œuvre. L'admiration devient alors notre œuvre personnelle, elle devient une collaboration, elle découvre la vie dans l'œuvre qui l'exprime. Chaque fois que nous admirons un artiste, à quelque nation qu'il appartienne, nous découvrons la vie en même temps que lui, et certes, l'effort que nous avons fait pour connaître les littératures et les arts étrangers n'a pas eu d'autre raison, n'a pas d'autre beauté que cette recherche anxieuse de la vie, c'est-à-dire des œuvres d'art qui la découvrent, dans le langage le plus universel, le langage même de la vie, qui sera le langage de l'humanité future. La vie nous parle par l'œuvre d'art, elle nous interroge. elle veut que nous lui répondions, et la réponse de tous les hommes à l'interrogation qui leur est posée par la vie ne peut qu'être la même dès qu'elle est conforme à la vie, dès que l'homme découvre, dans la vie même, la réponse qu'il lui doit. Cette réponse, son œuvre d'art, est toujours conforme à la vie. Si elle n'est pas conforme à l'idéal de la vie cette réponse sera tout ce que l'on voudra, excepté l'art, excepté la beauté. C'est ainsi que tous les peuples découvrent la vie par l'art qui les représente, et que chaque peuple doit reconnaître celles des œuvres de chaque peuple qui

ont découvert la vie pour former, avec les œuvres qu'il a choisies en lui-même parce qu'elles découvrent la vie, un hymne glorieux à la louange éternelle de la vie.

———

L'art est le contraire de l'indifférence. Est indifférent celui qui passe en étranger dans la vie. L'art apprend à s'émouvoir, à ne pas rester insensible devant la vie. Il transforme notre émotion en pensée. Il fixe ce qui passe, fait apparaître ce que nous n'apercevons pas. Le plus humble spectacle, celui qui semble le plus dénué de beauté, il en découvre la beauté, il le réhabilite, il l'appelle à survivre. La beauté de l'art consiste à révéler la beauté de la vie. L'art est l'expression de la solidarité qui unit tous les êtres, qui rapproche tous les spectacles. Il découvre le lien logique des faits, des gestes, leur place dans l'ensemble, — l'harmonie —, qu'il propose à l'humanité de réaliser. Il découvre le sens de la vie. Cela, c'est la beauté de l'art. C'est la raison de son existence. Il continue la vie en exprimant la pensée qu'elle renferme par les formes qu'il reproduit. Il découvre, dans la vie, la liberté qu'il oppose au néant. Il la veut dans l'humanité. L'art veut tout absorber, il veut se mêler à tout, il veut tout exprimer, il veut tout révéler, il veut communiquer sa force et son renouveau à ce qui est incomplet, à ce qui est mesquin, en s'y substituant, pour le plus grand bien de l'humanité. Il veut qu'elle s'inspire de la nature dans ses lois, qu'elle ne lutte pas contre la nature, contre la vie. Les lois de l'art sont les lois de la vie, dont les lois humaines sont la négation ; celles-ci s'humanisent à leur contact, au contact des lois de la vie découvertes par l'œuvre d'art. Le mot « loi », appliqué à l'art, désigne exactement le con-

traire des lois sociales. Il désigne les lois de la vie, contredites par les lois humaines. L'art est la loi dans sa beauté souveraine, faisant surgir tout ce que les lois sociales contiennent de néant, d'impuissance et de laideur.

Par l'art, nous apprenons ce que nous sommes, ce que nous avons été, ce que nous serons. Nous ne cherchons pas d'explication de notre destinée en dehors de l'art. Nous comprenons ce que la métaphysique ne peut pas nous faire comprendre. Nous comprenons que nous sommes immortels, que notre pensée est immortelle, que nous ne mourrons pas tout entiers. Nous nous expliquons la solidarité, la survie, la passion. L'art, en même temps qu'il oblige l'homme à penser, à se demander d'où il vient, ce qu'il fait, ce que signifie son existence, en l'obligeant à s'interroger, lui répond en même temps, calme l'angoisse, le doute qu'il a provoqués. Il veut que l'homme se demande ce que signifient ses actes, il veut qu il soit tourmenté du désir de connaître, et en même temps qu'il suscite ce désir, en même temps que l'artiste essaie de déchiffrer l'énigme, il la lui révèle, cette énigme, elle est tout entière dans la création de l'œuvre. Tout est clair, comprépensible, par l'admiration. Lorsque les poètes, guidés par le désir de connaître et de savoir, demandent une réponse à la vie tout entière, lorsqu'ils se révèlent artistes par ce sentiment, ce pressentiment de ce qui doit être, — voilà la preuve du génie, l'angoisse de connaître, et c'est ainsi qu'il se manifeste, qu'un homme se révèle artiste dès qu'il pense, dès qu'il veut connaître la raison de tout ce qui l'entoure, et de lui-même —, cette réponse ils la trouvent dans leur œuvre, — c'est leur œuvre qui leur répond. Ils

comprennent qu'ils sont *là* pour cette œuvre, qu'ils n'ont pas d autre mission que de la créer, et ils répondent à tous ceux qui les interrogent, qui veulent connaître également le mot de l'énigme. Cette réponse qu'ils doivent à l'humanité, c'est leur œuvre. Ils ne s'interrogent, ils ne se posent de si redoutables questions que parce que c'est à leur œuvre à les exprimer, et parce que, les exprimer seulement, ces douleurs, ces martyres, c'est y répondre. C'est la réponse joyeuse, la réponse de l'énigme vaincue par le génie, qui a su faire naître de la beauté de sa douleur même, qui a créé de la beauté avec sa douleur. La réponse, c'est la beauté provoquée par la question, c'est la question elle-même. Une œuvre, par sa seule beauté, nous donne une réponse à tout ce que nous cherchons. Quand nous admirons et quand nous aimons, il n y a plus d'énigme pour nous.

L'art, en reproduisant la lutte que représentent dans la vie les passions et les intérêts, aplanit cette lutte, la supprime dans l'humanité.

Ce que l'art supprime ce sont les iniquités sociales, ce sont les préjugés de la société, ce sont toutes les douleurs qui ont pour cause l'état social. Ce que l'homme est incapable de supprimer, la mort, l'art la supprime en supprimant la fausse conception que nous nous faisons de la mort, en nous la rendant acceptable, en nous révélant la signification de la mort, en nous prouvant que la mort n'est pas une fin, mais un recommencement. Par l'art, l'homme

peut supprimer la mort. Il utilise sa beauté pour vaincre sa faiblesse. L'art supprime la mort par l'idée consolante qu'il substitue à tout ce que les hommes y ont mêlé de sinistre, de grotesque ou d'odieux. Il supprime ainsi la seule douleur que la nature n'a pas consenti à supprimer, la seule douleur qui subsiste après que la douleur d'origine sociale a disparu, il la supprime en substituant à l'idée médiocre de la mort, à l'idée qui est la cause de notre douleur, une idée supérieure. Il modifie notre conscience en modifiant notre idée de la mort, comme il a modifié notre idée de la vie, et de tous les actes qu'elle associe. Il supprime ce que cette pensée a de douloureux, soit que nous considérions la mort en dehors de nous, ou que nous la sentions au fond de nous-mêmes, — et dans les deux cas nous mourons tout entier, nous mourons avec tout l'univers chaque fois qu'une parcelle meurt de cette univers, et c'est l'univers tout entier qui meurt en nous, avec nous, dès que nous mourons ; en même temps nous sentons et nous comprenons que rien ne peut mourir, que la vie ne peut pas se contredire, et que ce que nous appelons la mort n'est qu'une apparence, — que tout ce qui meurt, sentiments, actes, pensées, revit en plus de beauté ; que cette mort est nécessaire à l'éternité de la vie, que ce qui meurt ne fait que se transformer, devenir meilleur ; que ce qui ne meurt pas c'est la beauté de nos actes, que cette beauté leur survit, qu'elle engendre d'autres actes également beaux. Ce qui meurt, c'est le faux, c'est le laid, c'est le médiocre. Cela, c'est la mort vraie. La beauté ne meurt pas. Notre âme, c'est notre pensée. Notre pensée demeure. — Cette idée de la mort, l'art l'embellit encore, parce qu'il conserve le souvenir de notre passage, — plus que le souvenir, la réalité, — non seulement de l'artiste, mais de toute l'humanité pour laquelle l'artiste a créé.

Sous cette forme esthétique, aucun fait n'est supprimé. Le médiocre n'est conservé, éternisé, qu'afin de nous permettre de constater combien il représente la mort en face de la vie, combien il est transitoire en face de ce qui est éternel. De même que nous avons laissé, dans notre œuvre, ou que nous reconnaissons, dans l'œuvre des artistes que nous aimons, notre vie totale, désormais éternelle, de même nous avons retrouvé, dans leur œuvre, ou confié à notre œuvre, l'image de ceux que nous avons aimés, et qui restent vivants, malgré la mort, à nos côtés. Nous leur parlons, et nous les écoutons. Nous avons laissé dans notre œuvre les idées que nous aimons, et pour lesquelles nous avons lutté ; nous avons découvert dans les œuvres de l'art l'idéal que voulurent y fixer leurs créateurs. En exprimant cette pensée que l'art transforme l'idée de la mort, en la délivrant de ce que l'homme y a mêlé de douloureux, on ne veut pas dire que nous acceptons joyeusement le départ de ceux que nous chérissons, et que nous acceptons de les quitter quand c'est nous que la mort a choisis. L'art nous fait sentir ce que ce départ a de triste, et combien il répugne à ceux qui aiment la vie, et qui l'aiment sans restriction. A ce moment, l'art intervient, il est notre douleur même, notre douleur qui éclate, et qui s'exprime en beauté, ou la douleur d'autrui, que nous reproduisons en beauté. Notre douleur, c'est notre œuvre qui s'en empare ; notre œuvre a pour cause la douleur. elle la recueille pour l'éterniser. En même temps que l'art se confond avec notre douleur, en même temps que la sensibilité et l'émotion que l'art a éveillées en nous, — l'homme sans art n'aime pas, donc ne pleure pas —, nous courbant dans la douleur, nous fait sentir l'immensité de la perte que nous avons éprouvée, — l'art nous transforme de telle sorte que nous ne pouvons être indifférent devant quelque

spectacle que ce soit —, l'art n'est pas indifférent devant la mort —, que toute infortune nous accable, que la douleur d'autrui nous accable autant que notre propre douleur : en même temps que l'art provoque notre douleur par la sympathie qu'il a fait naître en nous pour la vie, qui souffre de toute atteinte portée à l'éternité de la vie, — par le sentiment de l'amour qu'il a réalisé dans notre conscience, et qui est le contraire de l'égoïsme (qui est l'absence de toute sorte de souffrance, qui ne supprime pas la douleur de la même façon que l'art), en même temps que l'art provoque notre douleur parce qu il nous a fait aimer les êtres dont la mort nous a séparés, — il apporte sa consolation suprême, il reste l'ami, qui se substitue à l'ami perdu, qui le fait revivre à nos côtés, ou qui nous remplace auprès de l'ami que nous avons quitté, et qui prend la parole pour nous. L'art accompagne toutes nos grandes douleurs — et quelle douleur n'est pas vaste ? — il les accompagne pour les envelopper dans son génie, pour les éterniser, éterniser en même temps la cause de notre douleur, l'amour. L'art confond la mort et l'amour, et c'est ce qui fait sa beauté. L'art qui a provoqué notre douleur en supprimant l'égoïsme qu'aucun spectacle ne touche — l'égoïsme il est vrai ne connaît pas la joie —, la supprime en communiquant une vie éternelle à ce que nous avons aimé (il la supprime comme il l a causée : en supprimant l'égoïsme) ; nous éternisons dans nos œuvres ceux que nous avons aimés ; leurs gestes survivront éternellement dans toutes les œuvres d'art. C'est la beauté de l art qui a vaincu la mort, qui a substitué la vie à la mort. Souvent nous avons eu peur de la mort ; souvent nous l'avons désirée. L art nous arracha à la mort en nous révélant la beauté de la vie, en nous faisant comprendre que la mort n'existait pas, que nous ne pouvions pas

mourir parce que l'art ne nous oublierait pas dans la résurrection de toutes les âmes qui ont souffert, et ainsi nous comprîmes l'impuissance de mourir, qu'il était inutile de rechercher la mort. Ceux qui ne comprennent pas cette puissance de l'art à éterniser ce qui passe, ne comprennent ni la vie ni la mort, et c'est le rôle de la critique de leur expliquer ce que c'est que l'art, ce que c'est que la beauté, pour qu'ils comprennent ce que c'est que la vie, et pour que leur présence dans la vie ne soit plus inutile, bien que l'art ait pu l'utiliser en la décrivant, l'ait utilisée contre elle-même, et les ait rendus intéressants en interprétant leurs gestes nuls de médiocres.

Puisque rien ne finit avec la mort — sauf le médiocre — il faut agir, créer, vivre. Il faut triompher de la mort. Le progrès est possible. L'effort est utile. La vie est belle.

L'art attire l'humanité, lui imprime un mouvement d'ascension, de progrès. En s'efforçant de réaliser la vérité que réalise l'art, — en lui est toute la vérité, il est la vérité qu'il ne faut pas essayer de découvrir ailleurs, il est tout le progrès. toute la science, — l humanité s élève, s'ennoblit, s'embellit. Le jour où l'idéal de l'art sera parfaitement compris, la vérité n'existera plus en dehors de l'humanité, elle existera dans l'humanité ; l'humanité aura compris la vérité, et réalisé ainsi le progrès pour lequel elle a lutté sans cesse. C est parce qu elle aspire à réaliser l'idéal de l'art, si lointain et si proche, que nous assistons à tant d'efforts pour combattre ses préjugés,

efforts qui la rapprochent chaque jour de l'art, — de l'idéal que ses artistes offrent infatigablement à l'humanité douloureuse.

Devons-nous ne pas mépriser ce qui est laid dans la vie, — sa contrefaçon —, devons-nous excuser la laideur et ne pas la combattre, nous désintéresser de l'injustice et de la mort, — sous prétexte que l'art nous tient lieu de justice, qu'il réalise la justice ? Pourquoi rechercher l'idéal de l'art dans la vie, puisqu'il nous suffit de nous réfugier dans l'art, puisque nous trouvons nos rêves réalisés dans l'art ? puisque l'art est le rêve de justice réalisé ? — L'art ne veut pas nous détourner de l'action ; il ne veut pas que son idéal, mal interprété, soit nuisible à l'humanité ; il ne veut pas que nous le contredisions en croyant le comprendre. Il ne veut pas que nous découvrions dans sa beauté une excuse à la laideur, et que, du moment que la justice existe dans l'art, il importe peu qu'elle existe dans la vie. L'art proteste contre cette barrière que nous voulons placer entre lui et la vie. Pourquoi la transforme-t-il en la décrivant, la reproduit-il en beauté, la découvre-t-il, si ce n'est pas pour que nous devenions artistes en admirant l'art, et pour que notre admiration devienne imitation. L'art appelle l'art. L'art veut que nous le réalisions dans la vie, que nous transformions la laideur en beauté. Ce que réalisent les artistes, dans leurs œuvres, chaque homme doit le réaliser dans ses travaux, ses sentiments, ses passions. Chaque homme doit devenir un artiste ; chacun de ses actes doit être un art. Pourquoi l'art ne serait-il pas en chacun de nos actes ? pourquoi toutes nos actions ne parviendraient elles pas à démontrer notre énergie et notre volonté ?

L'art transforme la laideur en beauté. Il est certain que l'unique beauté de la vie, c'est l'art L'art devient la vie supérieure, belle en tous ses aspects. Si l'art transforme la laideur en beauté, ce n'est pas pour nous faire oublier la laideur, c'est afin de constituer lui-même la beauté de la vie. L'art, parce qu'il réalise la beauté, veut que nous recherchions cette beauté dans la vie, et qu'en la cherchant nous ne la découvrions qu'en lui, et que nous nous efforçions de le réaliser dans tous nos actes. Il faut être artiste, au sens absolu du mot. Ainsi nous apparaît la nature de l'art, son existence, — son attitude en présence de la vie. L'art n'existerait pas s'il était autre chose que la vie, s'il était en dehors, au-dessus d'elle : il est la vie même, dans sa forme la plus haute, il est la vie réelle, inaperçue par le médiocre. L'art est une transformation, une interprétation, une continuation de la vie —, et, pour résumer ces différents vocables : une découverte. En dehors de la vie l'art est inexplicable. On ne sait pas ce que c'est L'art n'est susceptible de réaliser la beauté de la vie qu'à la condition de démontrer, par sa beauté, que cette beauté constitue la vie, qu'elle découvre la vie, et la découvrir c'est pour l'art transformer, interpréter et suggérer la vie. Pour affirmer cette vérité, il a suffi d'envisager les œuvres. Il a suffi d'envisager celles qui étaient vivantes. Elles contiennent le problème de l art, et elles contiennent la critique, dont c'est le rôle de résoudre ce problème ne les comparant à la vie après que l'œuvre d'art lui a fait connaître où est la vie.

C'est aussi une vérité que tous les êtres de la nature, l'art a le droit de les décrire, et qu'il leur confère, en prenant ce droit, le droit de lui demander de reproduire leurs

gestes. Par exemple, on ne niera pas que l'œuvre de Flaubert ne découvre, dans les éléments médiocres de la vie, dans sa contrefaçon, dans l'absence d'art, des éléments de beauté, qu'elle ne découvre, dans la mort, la vie. Ce qui est beau, dans la vie, c'est ce que l'art précise, c'est l'enseignement qu'il découvre, et ce que les hommes réalisent sur sa demande : la justice et la bonté. L'une et l'autre expriment l'idéal de l'art. Dans l'art, la douleur se transforme en joie, l'injustice en justice ; la laideur en beauté. Il est donc exact d'affirmer que la nature de l'art est dans la création d'une vie nouvelle, formée avec les éléments de la vie ou de ce qui en tient lieu, d'une vie nouvelle qui n'est que le sens de la vie éternelle découvert. Et du même coup l'art révèle sa nature sociale, sa nature morale et humaine, sa mission et son rôle. — L'art est une transformation. Par quels caractères l'art, pour être l'art, doit-il se distinguer de la vie, avec laquelle, pourtant, il se confond? Comment la vie devient-elle esthétique, se découvre-t-elle sous les apparences de la mort ? à quels signes la reconnaît-on, reconnaît-on qu'elle se révèle vraiment en devenant esthétique ? Par quoi cette vie artistique diffère-t-elle de l'autre, de sa contrefaçon ,de la mort ? L'art est la vie même, puisqu'il en est la découverte. Comment la vie se découvre-t-elle ? Comment l'art la découvre-t-il ? arrive-t-il à la transformer ? Cette transformation, — véritable substitution de la vie à la mort —, c'est le cerveau de l'homme qui l'accomplit. L'art se découvre dans la vie en découvrant la vie. Cette découverte est l'œuvre de l'individu qui regarde et qui pense. Elle est tout entière dans la liberté de l'individu, — l'individualisme. Ce qui fait que la nature et la vie deviennent art, — découvrent leur beauté,— il ne s'agit pas seulement de ce que nous entendons habituellement par œuvre d'art, il s'agit de tous

les actes qui sont artistiques dès qu'ils s'accomplissent en beauté, — c'est l'intelligence et la volonté de l'homme. Voilà le secret de cette grande transformation. C'est une apparition, c'est, pour utiliser toujours la même expression : une découverte. Pour continuer la vie, et la faire apparaître, la découvrir, l'art se confond avec le génie. Le génie est la découverte de l'art dans la vie. C'est donc la découverte de la vie. L'art existe lorsque l'homme qui regarde est artiste, lorsque la vie a fait naître son intelligence et son émotion. Il est d'autant plus artiste qu'il est humain. Ceux qui sentent en hommes sont seuls capables d'être artistes. L'art est l'homme tout entier. Cette transformation s'accomplit par l'intelligence, par le sentiment et par l'émotion. Elle s'accomplit par les moyens qu'emploie l'artiste, les ressources dont il dispose, les règles puisées dans la nature,—le génie. Il y a des individus qui ne sentant pas en hommes sont incapables de sentir en artistes, — qui ne vibrent pas, qui n'éprouvent pas le même trouble et n'ont pas la même confiance devant la la vie. Ils ne sont pas artistes. Ils sont médiocres. Ce qu'ils font est médiocre. S'ils étaient artistes, ils le seraient dans leurs actes, ils substitueraient dans leurs travaux la beauté à la laideur. Ils en sont incapables, n'ayant pas l'intelligence et la volonté nécessaires. L'artiste transforme, — découvre —, la vie par la passion, par l'intelligence, par la volonté et l'énergie ; il corrige, — il ne faut pas attribuer à ce vocable un sens désavantageux, — il corrige la nature, sans la corriger, il choisit, sans choisir : il découvre ce qu'il y a d'énorme dans les formes les plus rudimentaires, dans les plus minces détails, et il exagère les proportions de ce qui semble restreint. Il amplifie, et ce n'est pas parce que la vie a besoin d'être amplifiée, mais parce qu'il faut avoir l'air de l'amplifier, pour qu'elle

soit comprise et sentie. Pour qu'elle soit comprise et sentie, il ne faut pas reproduire la vie telle qu'elle est. Il ne faut pas la déformer (il faut la découvrir). On ne la découvre pas en la copiant, en la déformant. On la découvre par la synthèse. L'artiste est celui qui reproduit toutes les formes de la vie, en les découvrant dans la vie, qui les reproduit dans leur réalité et leur pensée. Il a l'air d'ajouter sa pensée à la vie, de la transformer, alors qu'il n'y ajoute que ce qu'il y découvre. Il a le choix entre les formes différentes de l'art qui lui permettent de découvrir la vie : la littérature, la poésie, la sculpture, la musique, l'architecture. On les retrouve en chaque geste, synthèse de tous les arts. Il nous suffit de regarder les œuvres pour, si elles le méritent, les aimer. Pourquoi sont-elles l'unique preuve de la beauté de la vie ? Parce qu'elles nous émeuvent. Quand l'homme reconnaît sa grandeur, ses passions, ses idées, — et ses vices, dans l'œuvre d'art, — c'est que l'art existe. C'est la sympathie que nous lui vouons qui démontre son existence, c'est la sympathie profonde, vivante, qui n'est pas une faiblesse, qui n'est pas l'excuse du médiocre envers le médiocre. La sympathie découvre l'art. Ainsi les artistes créent : ils découvrent leurs œuvres dans la nature et la vie, ils découvrent, par elles, la nature et la vie dans lesquelles elles sont nées, — par la force de leur génie ; le génie, c'est cette découverte ; le génie, c'est la vie pressentie, observée, reproduite, pensée et recréée. En écrivant sur ce miracle, l'Art, en parlant de cette beauté que l'homme a le pouvoir, — parce qu'il en a le génie, — de créer, — qu'il découvre dans la nature, je me sens envahi d'une émotion immense ; je sens que la vie entière de l'humanité est contenue dans cette pensée ; — et je m'incline devant le génie, honneur et gloire de l'humanité.

L'art est l'action dans sa plénitude. L'action, dépouillée de ce qu'elle a de médiocre, devient esthétique. On ne conçoit l'activité que sous forme de beauté. On ne doit pas donner le nom d'action à ce qui n'est pas beau. L'action suppose le triomphe de la vie. Il y ades actions basses, des actions fausses, qui contredisent la vie. L'art désigne ce que l'action a de beau. L'art, c'est la beauté de l'action. C'est l'action supérieure servant de lien entre toutes les actions, condamnant les unes, approuvant les autres, selon qu'elles contredisent ou non son idéal. L'art est l'action sous sa forme durable, dépouillée de ce qu'elle a de passager. L'art est l'action vivante. L'art agit par les idées qui le constituent, c'est par ces idées qu'il exerce une influence sur l'humanité. Ces idées deviennent des actes. L'art est la vie telle qu'elle est, non telle que les hommes l ont faite. C'est la vie dans sa beauté, reconstituée, telle que l'art veut qu'elle devienne. La vie, telle qu'elle paraît être, est le contraire de la vie. L'art lui oppose sa beauté, sa vie supérieure. L'art découvre la vie sous les apparences qui la cachent ; il la découvre sous les mensonges. Il la recrée en la découvrant telle qu'elle est, tout en recréant sa contrefaçon, qui n'est qu'une fausse réalité, tandis que la réalité de la vie est profonde et harmonieuse. En découvrant la vie profonde, il la substitue à sa contrefaçon, il la recrée belle comme elle est vraiment, mais elle paraît plus belle qu'en réalité, parce que le mensonge prend ses aspects et lui ressemble pour se substituer à elle. Chaque fois que l'art découvre la beauté de la vie, il paraît la faire plus belle, parce qu'on s'habitue à prendre pour la vie sa contrefaçon. Il ne fait qu'en découvrir le sens profond chaque fois qu'il oppose la beauté à la laideur. L'art veut que la vie triomphe de sa contrefaçon. Il est la vie triomphant de sa contrefaçon. Il est la vie

découverte, la vie esthétique, manifestant sa beauté. L'art ne fait qu'exprimer la pensée de la vie. L'art, en contenant la vérité, la justice, l'amour, l'harmonie —, toutes ces expressions sont synonymes, — ne fait que contenir la vie. Il réclame la justice dans la vie, puisqu'il est la justice. Il réclame par conséquent la vie. L'art proteste, par sa seule présence, contre l'iniquité. Par sa seule présence, il affirme le droit des faibles à la vie totale, et il est lui-même l'unique révolution qui affranchit l'homme. En réclamant la liberté et la justice, les hommes ne font que se conformer à l'idéal de l'art. L'art transforme ainsi la vie en faisant triompher, dans la vie, la vie même qui est la vérité, l'amour, la justice, et l'harmonie. Cette vie est esthétique, et l'art, en la révélant, ne fait que révéler sa propre beauté. L'art n'est pas indifférent, il est une régénération, la régénération de tous les sentiments humains, par le passage qu'il leur fait accomplir de la laideur à la beauté, — une expression demeure laide, même si elle est belle, tant que sa beauté est inconnue. Elle est laide par rapport à ceux qui l'ignorent. Il faut que ceux qui l'ignorent s'embellissent, échappent à leur laideur en comprenant la beauté de la vie, qu'ils ne voient pas. Il est certain que ceux qui ignorent cette beauté, qui la ramènent ainsi à leur laideur, consistant dans cette ignorance, ne sauraient dire si elle est laide, — le signe évident de la médiocrité, c'est qu'elle est incapable de discerner la beauté de la laideur, — mais ils prouvent qu'ils ne la comprennent pas en ne l'aimant pas, en ne découvrant pas le *vrai* sens de la vie, et c'est en quelque sorte, pour eux, cette ignorance, le moyen de nous faire connaître ce qu'ils entendraient par laideur. Pour eux, la beauté serait la laideur. La laideur est actuellement leur beauté. En régénérant tous les sentiments,

en transformant la conception de l'homme sur la vie par sa description même — cette transformation est une révélation, la découverte du vrai sens de la vie —, l'art contient de toute éternité l'effort de l'humanité vers la joie, la liberté et la justice. L'art est pour l'humanité la joie qu'elle pressent, la justice qu'elle rêve. Il est ce que l'humanité attend, ce qu'elle réclame. L'art est la somme des aspirations humaines, c'est la joie pressentie, c'est la justice rêvée. C'est le culte de l'espérance. Le rêve de l'humanité est la réalité de l'art : c'est le bien, c'est la liberté, c'est l'harmonie, c'est la justice. Elle aura réalisé ce rêve, dès qu'elle aura réalisé l'art dans toute sa vie. L'art pourra contempler la justice et l'harmonie qu'il aura fait naître dans la vie, il se reconnaîtra en chaque action. Le devoir de l'artiste est de guider l'humanité vers la beauté en réalisant dans son œuvre la justice et la pitié. Six lignes d'un poème, quelques notes de musique, doivent exprimer le caractère éternel de l'art. L'art est l'unité de la vie humaine, et cette unité qu'il réalise, la vie la réalisera en lui ressemblant. La science, la morale, le droit demandent à l'art de les fonder, de se substituer à leur imperfection. L'art réalise ce que la politique ne réalisera jamais : l'entente entre les hommes. L'art tout entier permet à l'humanité de se transformer en l'imitant, en reproduisant son idéal. L'art n'est pas le désir de l'harmonie, puisqu'il est l'harmonie réalisée, mais il exprime le désir de l'humanité de réaliser l'art, en le lui inspirant. L'humanité a le désir de la vérité, le désir de la liberté, le désir de la justice, ce désir que l'art réalise, et qu'elle réalisera dès qu'elle s'élèvera à l'art. L'humanité sent le besoin d'être esthétique. Ce désir de s'égaler à l'art, elle le réalise chaque fois qu'elle donne naissance à un grand artiste. Celui-ci, dans son

œuvre, découvre à l'humanité l'idéal dont elle a besoin. Cette parfaite communion de l'art et de l'humanité, que nous plaçons dans une société future, qui sera esthétique, — nous sommes loin de la constater aujourd'hui —, ce désir de réaliser l'art se manifeste aujourd'hui dans la société la moins artiste qui soit. C'est pourquoi la société ne peut parvenir à réaliser l'harmonie de l'art sans être en lutte avec elle-même, sans présenter le spectacle du médiocre et du génie se combattant, ne se tolérant pas, sans se contredire par le spectacle qu'elle s'offre à elle-même de sa beauté et de sa laideur. La beauté de la société présente condamne sa laideur, c'est pourquoi la laideur est vaincue dès aujourd'hui. L'harmonie triomphe en face de la laideur. C'est ce qui assure son triomphe définitif sur la laideur, qu'elle supprimera totalement. Dans la société future, l'harmonie seule régnera, parce que l'on ne verra plus, comme aujourd'hui, le non-art en face de l'art. Aujourd'hui, l'harmonie de la vie est représentée par l'art ; l'absence d'harmonie par le faux-art. L'harmonie future sera la victoire de l'art sur le faux-art, victoire dès maintenant gagnée par la condamnation, dans la société même, de la laideur par l'art ; victoire qu'il reste à l'humanité à remporter, en s'élevant, en se haussant tout entière à la hauteur de l'art qu'elle a créé pour combattre et supprimer sa laideur. La lutte aura cessé entre l'art et le médiocre. Aujourd'hui, cette lutte est ardente. On constate le désir de l'humanité de devenir esthétique en même temps que son effort à vouloir rester laide. C'est pourquoi l'art n'exprime cette harmonie qu'en combattant l'absence d'harmonie de la société présente. L'art est une protestation vivante contre l'absence d'harmonie. Il proteste, à notre époque, comme à toutes les époques, contre l'absence d'harmonie. Parce

que l'art réalise l'harmonie qu'il rêve pour l'humanité, l'art est an-archiste. L'art condamne notre époque chaque fois que ses attitudes, ses actes, ses gestes ne lui correspondent pas. Notre époque se condamne par son art. Il est certain que l'unique ennemi de la société bourgeoise, c'est l'art, qui livre à son égoïsme, à son naturalisme, à sa petitesse, un assaut redoutable. Les œuvres protestent par leur harmonie contre l'absence d'harmonie qu'elles décrivent. A cause de la société, l'art est en révolte contre la société. C'est elle qui est en révolte contre l'art, et qui ne peut pas échapper à son jugement, puisqu'elle fait surgir l'art à cause même de son non-art. Moins la société est esthétique, plus l'idéal de l'art proteste, s'impose. C'est pourquoi l'art tout entier de notre temps est si redoutable ; c'est pourquoi il est si impitoyable, si dangereux pour cette société. L'art contemporain n'est qu'un cri de révolte, un cri de protestation indignée. C'est dans ces œuvres si cruelles, si sévères, que réside l'harmonie de la société actuelle condamnant son manque d'harmonie, et l'harmonie de la société future, en germe dans la société d'aujourd'hui et tout entière contenue dans son art.

L'humanité de demain sera supérieure à l'humanité d'aujourd'hui par la compréhension *totale* de l'art. Elle ne connaîtra rien de plus, ne désirera rien de plus, ne découvrira rien de plus que les hommes d'aujourd'hui et d'hier, qui représentent sa conscience future, — les artistes. Elle ne sera pas supérieure à ceux des artistes d'aujourd'hui dont les œuvres réalisent l'idéal de l'art. Leur œuvre est la vérité que cherche l'humanité, elle est la réponse à

toutes les inquiétudes, — parce qu'elle est conforme à l'art. Les artistes d'aujourd'hui sont les précurseurs de l'humanité de demain. Celle-ci ne sera supérieure à l'humanité présente que parce qu'elle comprendra tout entière l'idéal que quelques-uns seulement, — ses précurseurs —, comprennent aujourd'hui. Elle se sera élevée tout entière à la compréhension de leurs œuvres, alors qu'ils sont les seuls capables de comprendre la signification de leurs œuvres, qu'une partie de l'humanité ignore. Dans l'humanité future le sens de l'art n'échappera à personne, chaque individu réalisera l'art dans ses actes et ses pensées, — autant d'hommes, autant d'artistes. Ce qui a toujours existé, — ce qui existe encore, — la division de l'humanité en deux groupes : les artistes et les médiocres, n'existera plus. Voilà pourquoi l'humanité de demain sera supérieure à l'humanité d'aujourd'hui. Les artistes ne seront plus seuls à comprendre leurs œuvres, puisque l'humanité sera uniquement composée d'artistes. Par la compréhension de l'art, par la réalisation intégrale de la conscience esthétique, — par la critique —, chaque individu représentera une unité artistique, une conscience en harmonie avec la conscience universelle de la vie.

A mesure que l'humanité comprend les chefs-d'œuvre du passé, — par conséquent tout l'art, — elle se révèle, se découvre à elle-même. A mesure que l'humanité laisse sur sa route des œuvres d'art, des œuvres d'harmonie et de beauté, elle doit s'appliquer à les comprendre. Chaque époque exprime l'idéal de l'art par des œuvres qui l'éternise. L'effort des générations suivantes

est de les comprendre, de les aimer, de les réaliser à leur tour par l'admiration. Il n'y a pas d'autre moyen, pour l'humanité, de se transformer, d'évoluer, de réaliser le progrès. A mesure que l'humanité grandit, les œuvres d'art se multiplient dans les consciences devenues artistes, — celui qui comprend égale celui qui crée, il crée, une seconde fois, l'œuvre, — on est artiste quand on admire et quand on aime, — est artiste celui qui crée une œuvre, est pareillement artiste celui qui la comprend, — voilà les artistes, — à mesure qu'elle grandit, les œuvres d'art se multiplient dans les consciences, les artistes deviennent plus nombreux, en même temps que les œuvres. En même temps aussi, s'il y a davantage d'œuvres à comprendre, elles sont comprises plus facile ment, naturellement, jusqu'au jour où l'humanité tout entière se comprenant elle-même en comprenant l'art qu'elle a réalisé, — l'idéal humain, purement humain, qui est son œuvre —, elle ne vivra plus que selon le sens de l'art, c'est à-dire selon le sens de la vie éternelle.

L'art de demain sera exactement ce qu'a été l'art du passé. On ne doit pas donner à l'expression « art de demain » un sens défavorable, permettant de supposer que cet art sera supérieur à celui qui l'a précédé. On veut dire que l'art de demain, par opposition au faux-art d'aujourd'hui, sera, comme l'art du passé, la compréhension de la vie entière. On veut dire qu'il continuera d'exprimer la pensée de l'humanité sur elle-même, et qu'il réalisera une vie supérieure à la vie médiocre de l'humanité.

La beauté n'est pas plus ancienne que moderne. Elle est. La beauté qui s'est manifestée par l'art dans l'antiquité est toujours nouvelle par ce qu'elle nous apprend, ce qu'elle nous enseigne. La nouveauté de l'art est dans la compréhension des principes éternels qu'il affirme. Ce qui nous paraît nouveau, c'est l'affirmation d'une vérité éternelle que nous ignorerions sans l'art. Ce qui est nouveau, c'est la découverte que nous faisons dans l'art de la vie et de nous-mêmes. Une œuvre d'art est nouvelle chaque fois qu'elle nous apprend quelque chose, chaque fois que nous la comprenons mieux. Elle est nouvelle à cause de l'ignorance où nous étions des principes qu'elle affirme, et qui nous sont révélés tout à coup, dans leur éternité. Dès que nous comprenons une œuvre d'art antique, cette œuvre est nouvelle pour nous. Toute œuvre est nouvelle dès qu'elle est connue de ceux qui l'ignoraient. L'humanité ignore en grande partie l'art. Un jour, tout l'art lui sera révélé ; et cet art éternel sera nouveau pour elle, et sa nouveauté créera une humanité nouvelle.

L'art, dans ce qu'il exprime d'éternel, et de toujours pareil, — sa beauté est dans cette persistance à affirmer la vie, sa beauté ne change pas, c'est la beauté immuable, la beauté suprême, — exprime toujours de l'inattendu et du nouveau. La beauté de l'art c'est d'affirmer toujours les mêmes principes, la même harmonie, la même beauté, tout en les renouvelant, tout en en faisant une vérité chaque fois nouvelle pour ceux qui l'écoutent, qui la connaissent, et chaque fois nouvelle pour ceux qui ne la connaissent pas, qui ne la connaissent que pour la première fois. Cette nouveauté résulte moins de la variété avec laquelle il manifeste son harmonie, des moyens qu'il

emploie pour se manifester, et qui constituent ce que l'âme de chaque artiste a de plus remarquable, que de la nouveauté qu'il introduit dans les mœurs et les idées en les obligeant à se conformer à son idéal, à ce qu'il a d'immuable. L'art apporte sans cesse une modification, — c'est nous qui apportons sans cesse cette modification chaque fois que nous nous conformons à l'ait, — une modification à nos habitudes, un changement dans nos pensées. Il transforme la vie morale de chaque individu, la vie sociale de l'humanité. Il ajoute un élément de plus à notre vie morale chaque fois que nous le comprenons mieux, jusqu'au moment où il aura constitué toute notre vie morale dès que nous l'aurons parfaitement compris. L'art ajoute, à ce que nous connaissons ou croyons connaître, ce que nous ne connaissons pas; il nous révèle peu à peu à nous-mêmes par l'effort que nous faisons, et que fait avec nous toute l'humanité pour s'élever à lui. L'art modifie et transforme — par la compréhension que nous en avons — ce que nous croyons connaître de la vie. Toute œuvre d'art, parce qu'elle est sympathique, parce qu'elle attire l'attention et veut rallier l'homme à son idéal, engendre une sorte d'angoisse, d'hésitation, de terreur parfois, de malaise, pour ce qui n'est pas habituel, pour tout ce qui est nouveau, pour l'inconnu. Cette sympathie, que l'œuvre fait naître pour elle au cœur de l'humanité, c'est la cause même de la terreur que l'humanité éprouve, puisque cette sympathie l'oblige à la connaître. Dès qu'elle ne se contente pas de la surface, dès qu'elle l'examine profondément, s'égale à l'œuvre, l'humanité l'admet, la peur de l'inconnu disparaît. La peur de l'inconnu, c'est à la critique à montrer combien elle est peu fondée, — combien cet inconnu est un charme, mérite d'être connu.

Les formes d'art du passé que les médiocres opposent à l'art contemporain ont été aussi révolutionnaires que lui : on ne peut donc pas reprocher à l'art moderne ce qui fait la beauté de l'art d'autrefois.

Pourquoi ne pas admirer ce qui, dans le passé, demeure digne d'être admiré ? L'art, qui est le passé dans sa splendeur, est une réalité qui fait partie du présent, et nous n'aimons en lui que le présent. Quand on aime l'art, on l'aime à toutes les époques, parce qu'il est toujours le même, parce qu'il ne cesse pas de conserver son unité. L'art est toujours présent, et c'est le présent qu'on méconnaît quand on ne veut pas reconnaître la vraie beauté du passé.

On découvre la vie dans le passé, — par l'exacte compréhension du passé, c'est-à-dire de l'art du passé, l'exprimant tout entier, et demeurant présent. Ce qui est présent du passé, c'est la vie qui a triomphé de la mort, qui est aujourd'hui ce qu'elle était hier et ce qu'elle sera demain, parfaitement découverte par l'art, qui partage son éternité.

On découvre la vie en combattant la tradition, la fausse tradition des médiocres, en ne découvrant, dans la vie, que la tradition et la convention qui sont la vie même.

L'art défend de copier l'art, de l'imiter, de corriger ou de retoucher les œuvres. Il interdit à un artiste de continuer l'œuvre inachevée d'un autre artiste. Lorsque c'est l'humanité qui travaille à la même œuvre, l'art réclame la continuation de l'œuvre, parce que cette continuation est la tâche réservée à chaque individu, accomplie par chaque individu se soumettant à un idéal commun. Les œuvres d'art se continuent ainsi les unes les autres, sans cesser d'être indépendantes et sans perdre leur individualité, ne peuvent se continuer qu'à la condition d'être libres, de former un tout complet, un ensemble correspondant à l'ensemble de toutes les œuvres.

Nous aimons l'art de tous les temps parce que nous y trouvons réalisés tous nos rêves, toutes nos espérances. Nous aimons l'art de notre époque pour la même raison profonde. L'art, qui est l'harmonie réalisée, qui est la vérité, n'en exprime pas moins, lui qui n'est pas inquiet, qui ne peut pas être inquiet, l'inquiétude de l'humanité. Lui qui réalise son bonheur, il exprime l'effort de l'humanité pour l'atteindre, pour réaliser le bonheur. C'est ainsi que nous découvrons dans toutes les œuvres d'art de ce temps, — qui renferment la vérité, qui ont le calme de la certitude, — la fièvre de notre inquiétude, la recherche de la vérité, par conséquent le seul geste admirable de notre époque. Ils sont bien de notre temps, bien qu'ils soient de tous les temps, les groupes dans lesquels Auguste Rodin a synthétisé les inquiétudes de l'humanité présente, tout en leur opposant la vérité de l'art, — l'art qui les reproduit, — qui calme ses inquiétudes. En même temps que l'art exprime la douleur, l'inquiétude

de l'homme, il s'offre pour supprimer cette douleur et cette inquiétude. Il est la réponse à cette inquiétude. Il est lui-même, en décrivant cette douleur, le remède offert à cette douleur. Il exprime l'inquiétude, l'effort pour découvrir l'harmonie, et il est l'harmonie réalisée. Il répond à l'inquiétude qu'il symbolise. Il est la vérité qui s'offre à ceux qui cherchent la vérité. Cette vérité que vous cherchez, ce calme que vous désirez, c'est l'art qui les apporte ; il contraste, par son harmonie, avec l'inquiétude qu'il décrit. Il s'oppose à vos doutes. Les œuvres de Rodin ne réalisent pas seulement la vérité pour notre temps, mais, avec d'autres œuvres également puissantes, la vérité pour tous les temps.

La synthèse est le triomphe de l'art sur le faux-art. Toutes les œuvres d'art que notre époque a produites sont des synthèses. En dehors de la synthèse, nous ne trouvons que le faux-art. Le faux-art n'est pas la synthèse de la vie. L'art synthétique de notre époque est admirable, et c'est pourquoi la critique ne peut le découvrir, le comprendre et l'aimer, qu'en étant synthétique. La critique d'analyse est impuissante en face de l'art, qui est la synthèse de la vie. Elle ne découvre pas la vie dans l'œuvre ; elle ne découvre pas l'œuvre dans la vie. Elle est incapable de découvrir l'art et la vie. Elle ne reconstitue que le néant. A la synthèse esthétique, à l'œuvre d'art reproduisant la vie intégralement, non par fragments, comme le faux-art, correspond la synthèse critique, envisageant l'œuvre en tous ses aspects. Son premier devoir est de proclamer le caractère synthétique de l'art, par lequel l'art est capable de découvrir la vie, de se découvrir dans la vie, et

d'engendrer une émotion supérieure. Puisqu'il est utile de proclamer que l'art est synthétique, que ses formes sont synthétiques, — que le faux-art n'est pas synthétique, est incapable de recréer, et de créer la vie, — puisque le roman, le théâtre, la poésie de notre époque sont une synthèse, qu'ils ont été réalisés, à chaque époque, par la synthèse, la critique a le devoir, tout en proclamant que l'art est une synthèse, de se proclamer également synthétique, et de proclamer par là même qu'elle appartient à l'art, qu'elle est une de ses formes. Des écrivains, des romanciers, des auteurs dramatiques se sont vus dans l'obligation d'expliquer eux-mêmes leur pensée, qu'aucune critique d'analyse n'était capable de découvrir. Ils ont fait la théorie de leurs œuvres, se sont improvisés critiques. Tous ceux en qui étaient une force, ont senti le besoin, pour l'époque, d'une littérature vivante, humaine, synthétique, — correspondant, par sa beauté, à la beauté des littératures de toutes les époques.

L'esprit analytique, dans toutes les formes du faux-art correspondant à l'art, roman, théâtre, poésie, critique, s'est manifesté sous une double forme : naturaliste et psychologique. Pour les uns, il n'y a pas de réalité en dehors du visible, pour les autres le visible n'existe pas. Ils ne voient pas que le visible et l'invisible ne s'expliquent pas si on les sépare. Le faux-art et l'art d'analyse expriment le même néant : l'analyse, qui est l'absence d'idées, sinon de fausses idées, correspond à des genres inférieurs, expressions du médiocre : le roman-feuilleton, le vaudeville, le mélodrame, la peinture anecdodique, — on n'a pas encore découvert un seul chef-d'œuvre dans ces variétés du

faux-art, — tout ce qu'il y a de plus médiocre, de moins esthétique. Le roman naturaliste et le roman psychologique sont l'œuvre de l'analyse, avec le théâtre naturaliste, la pièce à thèse, et la poésie parnassienne. Ces analyses ne révèlent rien, ne découvrent rien. L'analyse n'a aucun pouvoir contre l'art ; elle n'a pas perverti l'art, elle n'a pas enlaidi le roman ni le théâtre, parce qu'ils sont incapables de laideur, comme toutes les formes de l'art vrai ; elle a provoqué, en face de l'art, le faux-art, qui ne pouvait s'exprimer autrement que par l'analyse. La synthèse vivifie jusqu'à l'analyse. Cet instrument d'investigation si imparfait, si incomplet, — l'outil des impuissants, — la synthèse lui donne la force qu'il ne possède pas. La synthèse transforme l'analyse, l'élargit, lui communique l'envergure qui lui manque. Les écrivains supérieurs ont compris que l'art n'existait pas en dehors de la synthèse, ils ont compris la nécessité de la synthèse dans la création de l'œuvre d'art. On n'a pas le droit d'appeler roman, théâtre, poésie, — pour ne parler que des formes littéraires de l'art, — ce qui n'est pas synthétique. Il ne faut pas désigner par ces expressions des œuvres qui n'ont aucun rapport avec la synthèse. Il y a un faux roman qui n'est pas le roman, un faux poème qui n'est pas le poème. Le roman, le poème, l'art tout entier n'existent que synthétiques. C'est ce que comprennent parfaitement les seuls écrivains remarquables de notre époque dont les œuvres recréent *toute* la vie. Du début à la fin du XIXe siècle nous constatons le combat que se livrent l'idéal et le réel, — le combat de deux fantômes, — au lieu de constater leur union qui engendre la vie. Cette union n'a existé que pour les œuvres supérieures, qui resteront. La synthèse ne se marque pas uniquement dans l'association de l'idéal et du réel pour recréer la vie, mais dans l'association, dans

l'œuvre, de l'idée et de sa forme. La synthèse est la condition même de l'art, et il n'est plus permis, aujourd'hui, de confondre l'art et l'analyse. Le faux-art disparaîtra parce que l'homme s'y découvrira de moins en moins, parce qu'il s'y verra défiguré, déformé, mutilé. L'art synthétique, pas plus qu'il n'est exclusivement l'idéal ou le réel, la forme seule ou la pensée seule, mais leur association, — n'est ni optimiste ni pessimiste. Son attitude en face de la vie, la vie réelle, qu'il découvre, ne peut être que joyeuse; son attitude en face de la contrefaçon de la vie est une attitude de protestation. La contrefaçon de la vie lui est insupportable, mais il n'en rend pas la vie responsable, et il les sépare. Il sait que cette contrefaçon n'est pas éternelle, puisqu'il la combat. L'art synthétique est impartial, parce qu'il s'incline devant la vie, parce que, s'inclinant devant elle, il condamne sa contrefaçon. Il n'est que l'espoir d'une vie meilleure opposée à la vie sans art, et en même temps il est cet espoir réalisé, il est la vie esthétique destinée à devenir la vie de l'humanité. Il n'est pas indifférent dans son impartialité, et c'est ce qui fait sa beauté. C'est ce qui fait sa justice. C'est ce qui fait que les formes, les idées, les expressions sont belles, qu'il est social par la beauté qu'il reproduit, comme par la beauté qu'il engendre. L'art synthétique est social, humain, vivant. Il est l'art remplissant toutes les conditions de l'art, ne se contredisant pas, affirmant son harmonie dans ses transformations multiples, imprimant à toutes les formes de la vie un caractère de beauté, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Il est aussi durable que la vie dont il décrit les spectacles éternels, aussi durable que l'humanité, plus durable que l'individu qui ne survit qu'en lui et que par lui dans l'humanité, qui dans le cours instant de son

passage à travers la vie a laissé le souvenir de son génie, pour que l'humanité s'élève à sa compréhension. Il ne restera de notre époque si intéressante, — intéressante jusque dans ses erreurs, — que les œuvres qui auront satisfait aux exigences de l'art synthétique. Elles demeureront aussi longtemps que les œuvres du passé imprégnées du même caractère éternel, parce que leurs auteurs se sont élevés à la compréhension universelle de la vie

---

Comment se manifeste la vie d'une œuvre ? Par la synthèse. L'analyse est impuissante devant la vie : impuissante à la supprimer, impuissante à la recréer. Elle est la mort, éternellement condamnée par la vie.

Il n'est pas nécessaire d'appliquer à l'art une épithète. Aucune épithète ne correspond exactement à l'art, aucune formule ne peut le contenir. Les épithètes que nous lui donnons n'ajoutent ni ne diminuent rien à sa nature, elles sont nécessaires parfois pour rappeler à ceux qui méconnaissent cette nature sa réalité. Pour nous, l'art tout court suffit. L'art tout simplement, voilà ce que nous avons désigné souvent par les termes d'art social, d'art vivant, et ce que nous désignons sous le nom d'art synthétique. Le faux-art a besoin d'épithètes. L'art se passe d'épithètes. Il n'y a pas d'épithètes à lui appliquer à propos de sa nature, à propos de son rôle, à propos de son histoire. L'art est tout simplement l'art. L'art pour l'art ne signifie rien. L'art social n'en dit pas plus long. Tout art est social. L'art n'est pas plus ancien que

moderne, il n'y a pas de grand art ni de petit art, il n'y a pas d'art classique, d'art romantique, d'art symbolique. Toute épithète enlève à l'art son caractère d'éternité et d'universalité. La critique a la même éternité et la même universalité. Du moment que l'art est éternel, la critique, contenue dans l'art, issue de lui, est éternelle. Elle n'est pas plus ancienne que moderne. Elle n'est ni grande ni petite. Elle n'est pas classique, elle n'est pas romantique, elle n'est pas symboliste. Elle est. La vraie critique ne correspond à aucune école, puisqu'une école, qui exclut la vie, exclut l'art qui la prolonge, puisqu'une école n'est pas tout l'art, n'étant pas toute la vie. Elle correspond à l'art, dont elle réalise la compréhension, n'ayant pas d'autre but. Elle exprime l'art tout entier en participant à sa beauté ; elle exprime le faux-art en le combattant. L'analyse est l'œuvre de l'école ; la synthèse est l'œuvre de l'individu. La critique est l'affirmation de l'individualisme et la négation des écoles.

La vérité n'est pas plus dans le romantisme que dans le réalisme. L'art est dans l'harmonie des contraires. Le grand artiste est celui qui utilise les contradictions en faisant jaillir, des contradictions, la lumière. L'art n'a pas d'autre but, en effet, que de faire éclater la lumière, en tout et partout. Ce qui est inharmonieux dans la vie s'équilibre, s'harmonise dans l'art. S'il ne représentait que les beautés de la vie, sans en décrire la contrefaçon, l'art manquerait d'harmonie, n'existerait pas. En y ajoutant les laideurs de la vie, — de la contrefaçon de la vie, — ces laideurs qu'il supprime par le fait même qu'il s'en empare — il réalise un équilibre des forces les plus opposées.

Aussi éloignées que possible dans la vie, ces forces s'égalent dans l'art, parce qu'elles concourent à le former par leur contradiction. L'artiste, en complétant les unes par les autres les écoles qui ont la prétention de reproduire la vie, réalise la synthèse, et démontre l'impuissance de toutes les écoles.

Chaque formule contient une part de vérité : aucune ne la contient tout entière. Une part de la vérité n'est pas la vérité. Nous avons à retenir, dans chaque formule, ce qui échappe à cette formule. Le naturalisme, le symbolisme, — et toutes les écoles qui en dérivent, — nous apprennent quelque chose. C'est ce qui survit à chaque formule que nous devons découvrir, — retenir, — utiliser, pour réaliser l'art, — et nous ne ferons ainsi que réaliser ce que chaque œuvre d'art a réalisé : la synthèse, — œuvre de l'individualisme ; — cette conception synthétique de l'œuvre d'art, aussi réelle que la vie, nous met d'accord avec l'histoire de l'art tout entière, — qui n'est qu'une même synthèse déroulant à travers le temps sa majesté éternelle et toujours renouvelée.

On ne peut pas saisir la vérité par fragments : il faut la saisir tout entière. La vérité n'est pas partielle. Donc, chaque école est impuissante, par ses moyens, à découvrir le vrai. Elle ne saisit même pas des lambeaux de vérité. Elle ne saisit que le néant, le rien.

Les écoles ont l'utilité de démontrer leur inutilité.

Les écoles subsisteront tant qu'il y aura des médiocres, des écrivains sans talent, et sans initiative, incapables de se diriger eux-mêmes, et se reconnaissant dans un chef aussi médiocre qu'ils le sont. Elles subsisteront chaque fois qu'à la suite des écrivains de génie, les impuissants voudront s'embrigader, pour faire croire à leur propre génie. Pour notre temps, comme pour tous les temps, ce qui s'oppose aux écoles, c'est la synthèse. Les écoles et l'art de synthèse se développent parallèlement. En face de la synthèse, en face de l'art, le faux-art d'école exprime sa laideur. L'art, en éliminant progressivement le faux-art, en éloignant les esprits du faux-art, en les ramenant à lui, fera disparaître les écoles. Elles ne sont pas encore disparues. Et si le médiocre n'ose pas prononcer, aujourd'hui, ce mot d'« école » aussi souvent qu'autrefois, — car s'il ignore que l'école est le contraire de l'art il n'ignore pas que l'école est combattue, — il n'en est pas moins vrai que les écoles subsistent toujours, même sans étiquette. L'art condamne l'école. L'art synthétique de ce temps est la condamnation de toutes les étiquettes transitoires, de tous les programmes sans envergure, des écoles qui affirment ou dissimulent leurs prétentions. L'art de synthèse d'aujourd'hui proclame, en face du faux-art, que l'individualisme seul est capable de créer des œuvres qui méritent de faire partie de l'histoire de l'art. Il est la preuve de ce que peut l'individualisme, de sa force et de son indépendance. La synthèse proteste contre le néant des écoles. L'individualisme, cause de l'originalité esthétique, est l'affirmation de l'indépendance de l'artiste en face de la société, du public, de lui-même. Son œuvre lui appartient parce qu'elle est l'expression de ses idées personnelles, de sa pensée, de son art, de son talent, — une œuvre d'art est toujours personnelle en exprimant ce qui lui

est extérieur (la personnalité de l'artiste, son individualisme consiste à imprimer à tout ce qui n'est pas lui le cachet de sa vision, à transformer le monde par sa pensée, à tout ramener à lui pour avoir voulu tout ramener à la vie), — qui sont personnels dans ce qu'ils ont de général, dans ce qu'ils ont de durable, dans ce qu'ils ont d'impersonnel, — une œuvre est personnelle, appartient à son auteur dans la mesure où elle transforme ce qui est impersonnel, ce qui ne lui appartient pas, dans la mesure où elle s'en empare, où elle fait siens des éléments étrangers, dans la mesure où, en les transformant et leur communiquant sa personnalité, elle les rend de nouveau impersonnels, n'étant que l'expression individuelle de celui qui transmet à tous, dans le langage de tous, mais avec son accent particulier, la parole de tous. —L'art de synthèse et d'individualisme, — c'est l'art tout court, l'art de tous les temps — est social et humain, puisqu'il exprime la vie, la société, les hommes. L'art d'analyse qui se pare des mêmes épithètes ne fait que les usurper. Il démontre sa fausseté. Cet art n'est ni individualiste ni libre. Il n'est ni personnel ni impersonnel ; il n'est pas général. Il n'existe pas comme art. Pendant que l'art de synthèse, le seul vivant de notre époque, réalise l'art dans sa totalité, en réalisant la vie totale, l'art d'analyse patauge et s'englue dans son impuissance. Pendant que l'art de ce siècle planait au-dessus des écoles, les écoles ne laissaient après elles que le souvenir de leur imperfection. Les œuvres d'art réalisaient l'équilibre que les écoles étaient impuissantes à réaliser. Actuellement, tandis que le naturalisme et l'idéalisme, qui ne sont que l'expression du même néant, inspirent tout le faux-art, tandis que l'on connaît l'exacte valeur de l'un et de l'autre envisagés au sens étroit, qu'il n'y a plus à revenir sur d'anciennes que-

relles, — à moins que les médiocres ne nous y obligent, et ils nous obligent à leur rappeler souvent les mêmes vérités, — que la question de l'art pour l'art et de sa transformation en faux-art social sont des questions définitivement réglées, bien que nous ayons le devoir de remettre la question au point chaque fois que ce sera nécessaire, — de rappeler au souci de la vérité, — un équilibre s'établit dans les idées, les actes, les pensées, et c'est cet équilibre qui constitue l'art et la littérature de synthèse. — Les uns réclament pour l'œuvre d'art le privilège de l'émotion et de la sensibilité, le droit d'être lyrique ; les autres substituent au sentiment la pensée, l'émotion de pensée et l'intelligence, condamnant ainsi, non le sentiment, mais le faux sentiment et la fausse émotion ; et dans les œuvres dans lesquelles l'émotion et la pensée, le cœur et l'esprit ont une égale importance, — l'importance qu'ils ont dans la vie, — l'équilibre est réalisé. Seuls sont dans le vrai, seuls comprennent la nature de l'art ceux qui réclament que l'on accorde autant à la pensée qu'au sentiment, à la raison qu'à l'émotion, ceux qui veulent faire surgir, de leur synthèse, la raison et l'émotion vraies, ceux qui veulent que l'émotion soit intelligente, et l'intelligence capable de s'émouvoir. Les écrivains médiocres ont dénaturé à la fois le sentiment, la passion, la raison. C'est aux écrivains de synthèse qu'il appartient de restituer, en les associant, à chacun des éléments dont l'ensemple constitue la vie, sa beauté. Ce qui domine, dans une œuvre, l'œuvre générale ou particulière, d'un auteur, c'est le tempérament de cet auteur, ramenant tous les sentiments à un seul sentiment, les contenant tous, n'en excluant aucun. Les œuvres de Paul Adam, de Camille Lemonnier, expriment tous les sentiments de l'humanité, en exprimant la pensée supé-

rieure de l'écrivain. L'intelligence de l'un renferme toute sa sensibilité. La sensibilité de l'autre renferme toute son intelligence. Ainsi se trouve réalisé l'équilibre d'une œuvre, expression de la personnalité de l'écrivain ne se dérobant plus au devoir de penser autant que d'être ému. On ne doit proclamer la supériorité de l'intelligence sur l'émotion que si l'émotion est médiocre, in-esthétique. Or l'émotion des médiocres est médiocre. C'est à l'intelligence, en élevant à elle l'émotion, à la rendre esthétique. Il n'y a d'émotions vraies que les émotions esthétiques. Elles seules sont empreintes du caractère sacré de l'émotion. Ce sont des émotions qui supposent l'intelligence et la compréhension de la vie. S'émouvoir, c'est penser. L'unité esthétique est réalisée par les écrivains dont l'intelligence s'émeut, dont l'émotion s'intellectualise. L'émotion, telle que la conçoivent les médiocres, est inférieure. Il faut qu'elle s'élève à l'art, au lieu de se dégrader, de s'avilir en s'exprimant par le faux-art ; — il faut qu'elle se transforme en admiration pour l'œuvre qui mérite l'admiration. Il faut que l'art provoque une émotion supérieure, et le faux-art cesse d'émouvoir. Des œuvres comme celles de Paul Adam et de Camille Lemonnier concourent au même but, l'une par l'émotion, l'autre par la pensée, parce que dans chacune d'elles on retrouve ce qui fait la force de l'autre. L'un a mis suffisamment de pensée dans son émotion, l'autre suffisamment d'émotion dans sa pensée pour que nous découvrions là un art de synthèse. Le sentiment, l'émotion, la pensée ont été ainsi dégagés par les écrivains supérieurs de ce que la médiocrité y avait mêlé de néant. Il les ont découverts. Le sentiment, l'émotion, la pensée ont existé vraiment, tandis qu'ils n'ont jamais signifié, pour le médiocre, que leur contraire. Une fausse conception a disparu pour faire place à une conception vivante. Chaque

expression a collaboré à l'œuvre, comme chaque expression collabore à la vie. Il s'agissait de dégager la raison, le sentiment, la passion, de toutes les déformations grotesques que leur faisaient subir les écrivains sans art. Il s'agissait de les représenter vivants, de les recréer, sans négliger ce que, dans la vie, ils pouvaient avoir d'odieux ou d'inférieur. Il s'agissait d'en faire une création esthétique, en découvrant ce qu'était chaque expression de la vie. En restituant à chaque forme de l'activité humaine sa place dans l'ensemble, en la montrant telle qu'elle existait, non seulement on en modifiait la vision esthétique, inconnue des impuissants, on la transformait dans la vie, on faisait éclore les vrais sentiments et les vraies passions de l'humanité de demain. C'est ce que seuls étaient capables de réaliser les écrivains de synthèse, les écrivains d'art qui, en découvrant toute la vie, découvraient chaque sentiment, le recréaient, en modifiaient la vision absurde des médiocres, en même temps que leur signification dans la vie et sa contrefaçon. On aboutit de la sorte, par toutes les œuvres, à une littérature synthétique, générale, vraiment humaine, à côté de laquelle les analyses des naturalistes et des idéalistes sont insignifiantes.

Parce qu'elle exprime toute la vie, l'œuvre d'art exprime la solidarité qui l'unit à la vie, ses rapports avec tout ce qui existe, même lorsqu'elle est en désaccord avec les actes ou les passions sans art. Elle est solidaire même avec ce qui est in-esthétique. Ce qu'elle exprime est souvent sans art. Ce sont de petites passions, de petits sentiments. Tout s'équilibre dans l'art, l'harmonie surgit des contraires pour engendrer uniquement le contraire du

néant, -- l'art. La solidarité, ce sont les rapports de l'art même avec le faux-art. Ce rapport avec le faux-art, c'est l'obligation de le supprimer en le décrivant, en le renfermant. On n'explique pas l'art par la société, par la philosophie, la morale ou la religion ; ils sont incapables de dominer la plus grande des forces. On découvre la valeur d'une idée, d'une morale, d'une philosophie, dans ce qu'elles ont d'esthétique, on les juge par rapport à l'art. C'est le critérium unique. C'est l'unique vérité. L'art fait comprendre ce qu'elles ont de faux-art, l'abîme qui les sépare. Quand ils se confondent, c'est l'art qui réalise la philosophie et la morale, qui tient lieu de philosophie, de morale, de religion. Il faut donc reconnaître l'influence de l'art. Il n'a pas à subir d'influences. Il n'a qu'à exprimer ce qui est, et cette puissance de tout exprimer, en transformant tout, c'est elle qui lui donne son influence, qui lui permet de jouer son rôle supérieur. Ce qu'il y a de durable, d'éternel, de vivant, dans tout ce qui est, dans les idées, les formes, les morales, c'est l'art ; cela n'existe comme forme, idée, morale, que parce que cela existe esthétiquement : c'est l'art qui crée la morale, en se substituant à la morale, en supprimant la morale. Ce qu'il y a de transitoire, de passager, de mortel dans tout ce qui est, est en dehors de l'art. L'art le ramène à lui, le transforme par sa beauté, en faisant comprendre que cette laideur doit disparaître de l'humanité, que ce qu'il découvre de laideur doit disparaître des actes et des pensées, — de l'humanité. L'art supprime la laideur en s'emparant de la laideur, en la décrivant, en en faisant l'occasion de sa beauté ; l'influence de l'art supprime la laideur en lui substituant, dans les âmes, la beauté. Si l'art reproduit la pensée de tout ce qui est, — pensée féconde ou pensée stérile, — s'il paraît ne tenir son

influence que de ce qu'il reçoit de la vie, de ce qu'il recueille du spectacle de la vie, il n'en est que plus libre, puisque c'est lui qui se donne cette influence en s'emparant de tout ce qu'il décrit, puisqu'il continue la vie en la transformant. Aucune influence n'agit sur l'art. C'est lui qui exerce une influence sur tout ce qui existe, c'est lui qui absorbe tout, c'est lui qui découvre la beauté et la crée, c'est lui le génie. Rien de ce qu'il exprime ne lui communique la vie, c'est lui qui découvre la vie, qui vit parce qu'il la découvre, partout où elle est, et la crée de la sorte, et se crée lui-même, et ne subit que sa propre influence, que l'influence qu'il veut bien donner à la vie sur lui. L'art existe. Nous retrouvons dans l'art contemporain, mieux que dans le faux-art qui résume pourtant la médiocrité de l'époque, cette médiocrité ; — nous y retrouvons ce que le faux-art est incapable d'exprimer, son contraire, — dans toutes les idées, dans tous les sentiments, dans tout ce qu'il est en notre pouvoir d'observer ; nous y retrouvons, — nous y découvrons, — la science, la pensée, avec leur contraire ; tout ce que notre époque a réalisé, ou n'a pas réalisé. Ce que notre temps a produit de meilleur est dans l'art ; l'art est une adhésion à ce meilleur, une adhésion à sa propre beauté ; ce qui est parfait, dans une époque, c'est l'art, et tout ce que l'art appprouve est parfait, réalise l'idéal de l'art, c'est l'art lui-même. C'est l'art reconnaissant l'art. L'art a adhéré ainsi à ce qu'il y a de vivant dans la vie moderne, s'est reconnu dans la science, dans tout ce qui a contribué à augmenter le bonheur de l'humanité ; il a reconnu son influence, sa réalisation dans la vie. On ne peut pas dire que l'art contemporain s'est désintéressé de quoi que ce soit, parce que s'il s'était désintéressé, même de la laideur, surtout de la laideur, parce que s'il avait été indif-

férent à la laideur autant qu'à lui-même, autant qu'à sa propre influence, l'art eût été le faux-art, il eût manqué de ce caractère supérieur de l'art qui est de s'intéresser à tout ce qui est, et de rendre intéressant, sans le rendre sympathique, ce qui n'est pas intéressant. L'art ne peut pas se contredire. Il faut écrire qu'il ne se contredit pas en exprimant son contraire, que c'est la preuve de son admirable logique. A cause de cette perfection que rien ne peut parvenir à détruire, toute œuvre d'art que la laideur qu'elle reproduit ne dénature pas, réalise, pour l'humanité, le progrès. Il n'y a pas une œuvre d'art qui ne renferme pas toute la vérité. Tout ce que nous entrevoyons de justice possible, tout ce que nous pressentons d'harmonie future, est dans cette justice et cette harmonie présentes : l'art. L'art, dans tous les temps, a exprimé la même vérité, le même besoin de justice ; que ce besoin se fasse sentir avec intensité, ou qu'il diminue et s'efface même, l'art ne fait que l'affirmer, le préciser, et il le précise d'autant plus que, paraissant annihilé, ce besoin s'impose, d'autant plus qu'aucun de nos actes ne paraît le manifester. C'est ce besoin latent, besoin qui demande à être satisfait d'autant plus que nous paraissons ne pas l'éprouver, qui est d'autant plus utile au développement de notre personnalité que nous ne le soupçonnons pas, que l'art affirme constamment en le réalisant. Pas une œuvre d'art qui ne soit pas totale par les idées de beauté et de justice qu'elle signifie, qu'elle demande à l'humanité de réaliser, en lui ressemblant, en devenant une œuvre d'art, — l'œuvre de l'art, la volonté de l'art, — et qui ne soit pas en même temps spéciale parce que nous avons besoin individuellement de la connaître, pour nous connaître nous-mêmes, et connaître la vie. Pas une œuvre d'art

qui ne renferme pas à la fois les plus humbles actions et les plus élevées, les gestes les plus généraux et les gestes exceptionnels ; qui ne démontre pas que toutes les actions s'égalent en beauté, qu'il n'y en a pas de supérieures ni d'inférieures, mais seulement de laides ou de belles, et que leur supériorité ou leur infériorité réside uniquement dans leur laideur ou leur beauté, seule distinction sur laquelle les médiocres ne s'appuient pas pour les apprécier ou les juger. L'art exprime à la fois l'individuel et le général. Ce que le faux-art dédaigne comme trop vulgaire, — il ne sait pas qu'il est l'unique vulgarité — l'art en démontre l'originalité. Il découvre l'originalité des actions les plus humbles qu'il réhabilite. Il restitue à chaque phénomène son caractère de vérité, le contraire de celui que lui prêtent le faux-art et la société qui s'y complaît, y retrouve ses préjugés. Le faux-art est incapable de reconnaître ce qui est supérieur, mais il croit que tout ce qui le contredit lui est inférieur. C'est pourquoi il ne comprend pas des actes qu'il croit vulgaires, sans pouvoir dire ce que c'est que la vulgarité, — le faux-art ne discerne pas le vrai, ne sait pas où est la vérité, la vérité, pour lui, c'est l'erreur, — il ignore où est l'erreur (or elle n'est qu'en lui), — s'il découvrait la vérité, s'il découvrait son erreur, le faux-art cesserait d'exister, — et il condamne instinctivement, sans savoir que c'est de la beauté, ce qui est en dehors de lui, ce qui représente la vérité de l'art. Le faux-art ignore l'erreur, qu'il représente. Il ignore la vérité, qui est l'art. C'est pourquoi, ignorant l'une et l'autre, il n'exprime que le néant. Il croit à la supériorité du faux, sans connaître le faux, il croit qu'il y a des actes vulgaires, sans connaître la vulgarité. L'impuissance du faux-art, c'est d'être incapable de se définir. L'art, au contraire, se définit, se juge par la

critique. Le faux-art est l'absence de critique. Le faux-art ne peut être défini que par l'art, que par la critique qui est le discernement du vrai et du faux. Il n'y a pas d'actions vulgaires pour l'art. Seul, pour lui, est vulgaire le faux-art. Il conserve, en le décrivant, — pour le combattre il doit le décrire, — sa grâce et son harmonie. L'art découvre la réalité de chaque forme et de chaque expression, c'est-à-dire sa beauté, cette beauté que le faux-art ignore. Le faux-art, c'est l'ignorance de l'art. C'est l'absence de critique. La critique est la découverte de l'art. Chaque expression, chaque attitude, dont les préjugés bourgeois méconnaissent la beauté, est réhabilitée par l'art. L'art découvre ainsi la beauté (en découvrant la beauté l'art découvre la vie) que les hommes ne voient pas, ne veulent pas voir, il les oblige à la voir, à la découvrir, et en même temps chaque expression se libère, triomphe parce que la beauté qu'elle contient la fait triompher. C'est en découvrant sa beauté (par l'art qu'il a créé), que le peuple devient une force libre, c'est elle qui le délivre des contraintes sociales : la beauté du peuple renferme sa liberté. Les actions les plus humbles sont les plus générales : l'art, qui découvre la beauté des actions les plus simples, découvre leur humanité. Il en arrive à démontrer que ce qui n'est pas utile, que ce qui doit disparaître, c'est le laid. Ne sont laides que les actions opposées à l'art, elles demeurent laides tout en étant, et parce qu'étant exprimées par la beauté de l'art ; n'est laide que l'ignorance du peuple en face de l'art. Il n'y a qu'une laideur : l'ignorance de l'art. La laideur, c'est l'absence de critique. Cette laideur doit disparaître, et elle disparaîtra de la vie de l'humanité par la critique, — par la découverte de l'art, qui découvre la vie.

Chaque artiste contemporain ne doit pas se proposer d'autre but que la découverte de la vie, sans laquelle il n'y a pas d'art, il ne peut pas y avoir d'art. Nous aimons certaines œuvres de nous découvrir intégralement la Vie. Non seulement elles nous émeuvent devant la vie qu'elles découvrent en la renfermant, mais nous la font comprendre et par là elles-mêmes. La vie qu'elles représentent fait naître dans notre esprit la critique, — c'est-à-dire sa compréhension. La critique est la compréhension de la vie. La critique est la compréhension de l'art. L'art égale à sa beauté les individus par sa compréhension.Cette compréhension est une révélation. Chaque artiste contemporain ne doit pas se proposer d'autre but que la découverte de la vie, qui est la découverte de l'art. La critique est la preuve que l'art existe, et qu'il est découvert.

L'art contemporain découvre la vie sous les apparences qui tiennent lieu de la vie, pour les médiocres. Le faux-art ne découvre rien du tout, que son propre néant. L'art, pour découvrir la vie, la décrit telle que les médiocres l'ont faite, en décrit la contrefaçon, à laquelle il oppose la vie réelle. C'est son but de la découvrir sous les mensonges, et, pour y parvenir, d'exprimer ces mensonges. L'art est une antithèse. Il est lui-même cette vie qu'il oppose à la contrefaçon de la vie, — qui est aussi la contrefaçon de l'art, — qu'il exprime. L'art exprime, en même temps que la contrefaçon de la vie, sa propre contrefaçon. Il ne faut pas que l'art dédaigne de reproduire, avec la vie, sa contrefaçon, parce que s'il n'exprimait pas cette contrefaçon, il prouverait qu'il est incapable

de la décrire, qu'il est incapable de reconnaître où n'est pas la vie, par conséquent de la découvrir où elle est. En disant que l'art découvre la vie, on veut dire qu'il en découvre par là même sa contrefaçon, qu'il la reconnaît, et qu'il décrit la vie tout entière, si nous consentons, pour une fois, à désigner ainsi tout ce qui existe, laideur ou beauté, même la mort, la mort qui se mêle à la vie, — tout ce que nous voyons, tout ce qui vit d'une vie quelconque, d'une vie de néant, d'une vie médiocre, — la vie et sa contrefaçon, — la vie et ses apparences. L'art découvre toute la vie, en laquelle il découvre la vie réelle, de laquelle il la fait naître en laquelle il constitue la *vraie* vie. L'art est, dans la vie, la vie. Il ne prend pas la contrefaçon de la vie pour la vie. Sans doute, cette contrefaçon est devenue la vie de l'humanité, elle est devenue la vie de notre époque, elle a pris la place de la vie, elle a substitué à l'art le faux-art, à la beauté la laideur, et vulgairement on désigne par la vie l'ensemble des belles ou des laides passions, le combat des forces les plus opposées, la présence de la laideur et de la beauté mêlées. C'est pourquoi le rôle de l'art à notre époque, à toutes les époques, est de supprimer la laideur, de découvrir la vie réelle, de faire retrouver à l'humanité le sens de la vie, de la ramener au réel, d'obliger les hommes à avoir de la vie la même conception, à ne plus l'interpréter diversement. Dans la vie, l'art découvre la vie réelle, il découvre sa contrefaçon, et son rôle est de nous empêcher de les confondre, de prendre, pour la vie, ce qui n'est pas la vie, ce qui passe pour la vie. Il nous oblige à reconnaître que la vie c'est lui-même, qu'en dehors de lui c'est la mort, qu'aucune de nos actions n'est vivante si elle n'est pas esthétique, et que nous devons réaliser l'art

dans la vie, pour vivre vraiment. Voilà ce que l'art nous enseigne en découvrant la vie, c'est-à-dire en se découvrant. L'art est l'idéal de la vie. C'est l'idéal qui naît du réel, afin de transformer ce réel lorsqu'il n'est pas en harmonie avec la vie, la *vraie* réalité. L'œuvre des *vrais* artistes de notre époque n'est que la preuve de la vie. Ils la découvrent à notre inquiétude, chaque fois qu'ils réalisent l'œuvre d'art dont la critique réalise la compréhension. La critique est le sentiment que l'œuvre nous fait éprouver, sentiment toujours conforme à sa beauté, et s'il n'était pas conforme, où serait la critique ? Elle est également conforme à la beauté de l'art quand elle combat le faux-art. Le sentiment que nous fait éprouver une œuvre médiocre est l'expression de la critique, bien que ne correspondant pas à la beauté de l'œuvre qui est absente; il correspond à la laideur de l'œuvre, puisqu'il la condamne, — à la beauté de l'œuvre idéale à laquelle il compare celle-ci, — de ne pas y découvrir l'art, de ne pas y découvrir la vie.

Quel poète, parmi les poètes contemporains, a *seul* découvert la vie ? Paul Verlaine. Parce que *seul* il nous a révélé la poésie et les poètes. Paul Verlaine, en se faisant aimer, nous a fait aimer la vie ; il nous a fait aimer sa poésie d'être vivante ; il nous fait aimer toute poésie vivante. C'est parce que nous avons aimé Verlaine, c'est parce que nous aimons Verlaine, que nous avons aimé la poésie de Vigny, de Hugo, de Baudelaire, et de ceux qui vécurent à ses côtés, la poésie de Dierx, de Rollinat, de Laforgue, de Mallarmé, de Rodenbach, et de ceux

qui furent ses disciples, — ses vrais disciples, — la poésie des Samain, des Retté, des Henri de Régnier, des Verhaeren et de tous ceux qui ont suivi, après Verlaine, leur libre inspiration, qui n'ont imité, de Verlaine, que son exemple d'indépendance. C'est pourquoi il n'y a pas aujourd'hui, comme il n'y a jamais eu, comme il n'y aura jamais, de poésie réelle en dehors de la vie. C'est pourquoi les poètes ne seront des poètes qu'à la condition de rester dans la vie, et de découvrir dans la vie, et rien que dans la vie, la beauté et le rêve, l'illusion et la chimère, — l'éternelle bonté dans l'éternelle beauté.

Les poètes, oui, nous les vengerons de l'injustice de la société, pendant que les faux poètes, en-dehors de la vie, jonglent avec les mots. Nous les vengerons du discrédit que les faux poètes ont jeté sur la poésie. La revanche de la poésie sera la revanche de la vie contre sa contrefaçon. Ce sera la vie prouvant aux hommes qu'elle n'est pas ce qu'ils l'ont voulue, qu'elle n'est pas médiocre, ni banale, ni impuissante. Ce sera la vie prouvant ce qu'elle contient de poésie vivante, de poésie féconde, d'enthousiasme et de générosité. Parce qu'elle triomphe sans cesse de la mort, avec elle la poésie triomphe du néant. La vie triomphe par la poésie. La poésie n'est pas autre chose que la vie à jamais victorieuse de la mort.

Les poètes, en découvrant la vie, n'ont fait que découvrir la poésie elle-même. Ils ont été poètes le jour où ils

ont compris et exprimé sa beauté. La découverte de la vie, pour les poètes commes pour les autres artistes, ce n'a été que la réalisation de l'art, qu'un retour à l'art de tous les temps. Leur poésie est le retour à la poésie éternelle. Leurs poèmes s'égalent aux plus beaux poèmes. Toutes les œuvres qui célèbrent la vie sont admirables, durables, belles. Elles le sont au même degré. Les poètes ont découvert la vie, et ainsi se se sont découverts eux-mêmes. Les poètes, parce qu'ils ne vivaient pas, ne méritaient pas d'être appelés poètes. Des médiocres avaient usurpé ce titre. Voici que la poésie est retrouvée, voici que nous l'avons découverte, et avec elle la vie qu'elle exprime.

On demande à la poésie ce que l'on demande à toutes les formes d'art : de nous émouvoir, de nous attendrir, de nous contraindre à penser, de nous contraindre à agir, à aimer, — à vivre.

Le poètes n'ont pas d'autre mission que d'exalter la vie. Ils découvrent dans la vie la joie, le rire, les larmes, la douleur, la bonté, la justice, — la pensée et le rythme de leurs vers. C'est par ce qu'ils expriment de vie dans leurs poèmes que leurs poèmes sont vivants et immortels.

La musique d'aujourd'hui est-elle impuissante à découvrir la vie ? Si elle était incapable de la découvrir

serait-ce la musique ? Il faut exclure de l'histoire de l'art musical les œuvres qui excluent la vie. La musique proteste contre la fausse musique. Ah ! comme elle découvre la vie à notre inquiétude ! De quel bienfait ne lui sommes-nous pas redevables ? Elle aussi recrée la vie. Elle est la vie qui chante, qui pleure, qui sourit, qui aime, qui resplendit et qui triomphe. Elle est la vie idéale née de la vie réelle, renfermant la vie réelle, en découvrant la signification profonde. Alfred Bruneau, Gustave Charpentier, Claude Debussy, après Berlioz, après Wagner, après Franck, prolongent dans tout notre être l'écho harmonieux de la vie.

Dans la musique d'aujourd'hui nous n'admirons pas autre chose que la musique d'hier. Gustave Charpentier, Wagner, Berlioz, Gluck, Palestrina, les lieds de France, ne sont que les manifestations différentes de l'unité d'un même art. Il en est de même de la sculpture, qui nous conduit de Rodin à Carpeaux, de Carpeaux à Barye et à Rude, et par eux à Michel-Ange et Donatello. Il en est de même de la peinture qui nous fait découvrir Carrière et Besnard dans Delacroix, Watteau, Boticelli, les primitifs. L'art est un, mais ses manifestations sont diverses. L'unité de chaque forme d'art, que manifestent les artistes et les époques, se manifeste dans l'art tout entier, qui groupe les esprits les plus différents, bien qu'appartenant à la même race, et qui se trouvent parler différemment le même langage.

Pourquoi la musique n'exprimerait-elle pas la vie réelle ? C'est méconnaître sa beauté que de croire qu'elle n'exprime que le rêve, la pensée, l'émotion, et qu'elle est incapable de faire surgir ce rêve, cette émotion, cette pensée, de la vie réelle. La musique, au lieu d'être en-dehors et au-dessus de la vie, est au contraire sa manifestation la plus intense. La musique, c'est la vie.

Quel art découvre encore la vie à notre inquiétude ? La sculpture. Rodin. L'œuvre de Rodin résume la vie. Quels sont les hommes d'aujourd'hui qui comprennent l'œuvre de Rodin, qui s'élèvent ainsi à la compréhension de la vie ? L'art d'Auguste Rodin, fait pour l'humanité, issu de l'humanité à laquelle il offre le spectacle de sa douleur, et, par le merveilleux effet de l'art, la transforme en joie, c'est-à-dire en beauté, est méconnue du plus grand nombre. Rien d'étonnant à cela. Les hommes ne veulent pas voir la vie. Quand elle surgit sous la forme unique de l'œuvre d'art, les médiocres, incapables de découvrir la vie qui est dans l'œuvre, incapables de découvrir l'art, sentent confusément, et malgré tout, qu'il y a là quelque chose qui les condamne. L'œuvre de Rodin a contre elle les médiocres. Les médiocres sont les plus nombreux. C'est pourquoi le public de Rodin est restreint. Pourquoi faut-il que les œuvres qui ne méritent pas d'autre public que l'humanité tout entière, qui s'adressent à tous les hommes, ne recueillent d'abord qu'un suffrage restreint, le suffrage d'une élite ? Le faux-art, qui ne s'adresse à personne, a pour lui le

suffrage de tous les médiocres, qui sont nombreux. Ce qui s'est produit au début cessera par l'unique volonté de l'œuvre d'art, se ralliant un public de plus en plus vaste, pendant que le faux-art attirera de moins en moins. A l'art de Rodin le public de l'humanité viendra chaque jour, pour s'y reconnaître, pour y reconnaître sa douleur, sa joie, — pour y reconnaître sa gloire. Rodin n'a de comparable que les plus grands sculpteurs anciens, et il synthétise, par son œuvre, dans l'humanité présente, l'humanité éternelle, comme ceux dont il continue l'œuvre.

L'architecture ne découvre rien, parce qu'elle n'existe pas. Pour découvrir la vie dans l'architecture, c'est à l'architecture ancienne que j'ai recours, qui est présente, parce qu'elle est éternelle, dont la présence rachète l'absence de l'architecture moderne. C'est au moyen âge des cathédrales, des châteaux, des hôtels de ville que je vais demander la découverte du sens de la vie. Les gothiques ! n'est-ce pas la vie prodigieuse, intense, avec tout ce qui la contrefait, avec toute la douleur, avec tout le rêve, avec toute l'illusion, — n'est-ce pas le contraste de la vie et de la mort, — qui émane de ce prodige qu'on appelle une cathédrale gothique ? C'est bien la vie qui proclame sa souveraineté, qui proclame l'impossibilité où nous sommes d'en sortir, qui, de l'effort même que font les hommes pour se constituer une foi en dehors de la vie, transforme cet effort, prend une revanche éclatante. L'art gothique est vivant, car la foi qu'il exprime, c'est

la foi dans la vie, à laquelle l'humanité retourne sans cesse, la foi qu'elle exprime en croyant n'exprimer que sa foi dans la mort.

Temples de la Grèce antique, miracles d'art, vous aussi vous exprimez la vie, parce que vous la découvrez dans la mort. Vous éternisez ce qui passe, — vous êtes l'hommage de l'humanité rendu à la vie. L'humanité revit par vous, magnifiée et régénérée, comme elle revit dans ces monuments de la plus haute antiquité où, pour la première fois, elle exprima dans la pierre la prodigieuse fécondité de la vie.

Carrière ! Besnard ! La vie de la peinture se résume dans l'œuvre de ces deux peintres. Ils sont grands, parce qu'ils nous découvrent la vie, toute la vie : vie joyeuse, vie féerique, vie lumineuse, — vie douloureuse ; vie intérieure, vie inquiète, — vie intime, vie populaire, vie sociale, — vie totale de la pensée, du cœur, des sens. Il y a, dans l'un et l'autre, autant de philosophie, dans l'un et l'autre autant d'action que de pensée, autant d'émotion que d'intelligence, autant de formes que d'idées, autant d'imagination que d'observation, — autant de mystère et d'extraordinaire, — autant de joie épanouie dans autant de douleur concentrée, — autant de couleur, de lumière, — d'harmonie, — autant de beauté.

La danse a souffert du voisinage du faux-art. Elle n'est aujourd'hui qu'une des formes du faux-art. La danse est comme l'architecture : inexistante.

Je cherche encore où est la vie. Dans l'art décoratif ? dans le costume ? dans l'habitation ? dans l'attitude, les gestes, les mouvements des vivants ? dans toute la personne humaine ? Tous ne vivent pas de la même vie réelle. L'extérieur manifeste la laideur intérieure. Il y a des vivants qui ne vivent pas, qui ont l'air de vivre. La plupart des gestes sont laids. L'homme n'a pas encore réalisé directement l'art dans la vie. C'est la mort, et c'est l'ennui, qui triomphe dans le mauvais goût de la plupart de ceux que nous rencontrons chaque jour, parmi lesquels nous vivons, et dont nous nous efforçons de ne pas imiter les gestes.

Bijoux, parures ! Logiques d'être vivants, de reproduire les formes inépuisables de la vie, de se mêler à la vie, de correspondre à leur destination : servir la vie, créer la vie. L'unité de l'art démontre l'unité de la vie, il fait concourir toutes ses formes au même but, à la même beauté : créer de la vie avec de la vie. Ce qui n'est pas vivant, ce qui ne peut que nuire à l'harmonie de la vie, c'est la fausse parure, ce sont les faux ornements, ce sont les faux bijoux, — c'est le faux luxe, expression de la

fausse bonté, de la fausse beauté, du faux amour, de l'insincérité des sentiments, mort qui accompagne tous les actes de la vie, qui se substitue à la vie, — qui est le mensonge dans lequel se complaît l'humanité des médiocres.

Le décor n'est que l'expression de l'harmonie de l'âme. L'âme y découvre son harmonie intérieure. C'est pourquoi le décor est beau. L'âme y contemple l'harmonie qu'elle doit réaliser, elle y découvre la beauté qu'elle doit reproduire. C'est une âme extérieure que notre âme doit s'assimiler. Ou l'âme et le décor vivent en harmonie, se découvrent l'un dans l'autre, ou le décor contredit la laideur de l'âme et l'oblige à vivre en beauté. Le décor exprime l'harmonie qui est dans l'âme, ou l'harmonie qui lui manque.

L'influence du décor n'est qu'une influence bienfaisante ; elle libère la pensée de sa médiocrité. Elle la libère, en l'obligeant à vivre en beauté, parce qu'elle s'élève à mesure qu'elle se crée un décor plus beau, jusqu'à ce que, d'effort en effort, elle réalise sa beauté intérieure par la parfaite beauté d'un décor en harmonie avec elle. — C'est par le décor, c'est par l'influence du décor que la critique espère vaincre la médiocrité. Le décor, c'est le contact permanent de l'homme avec l'art. Le contact de l'homme avec l'art, la critique l'exige. Par le décor

créé pour elle par ses artistes, — et le décor n'est-ce pas tout l'art ? — l'humanité appprend à vivre en beauté. Elle exprime de beaux gestes, qui expriment de belles pensées.

L'art dans tout, — pourquoi pas ? L'art qui exprime toute la vie, qui reproduit toutes les expressions de la vie, doit se manifester dans toutes les expressions de la vie. L'art ne consiste pas seulement à reproduire la vie, dans sa beauté ou dans sa laideur qu'il condamne par son harmonie, — mais à substituer à sa laideur sa beauté, dans les actes, les expressions que l'œuvre de l'artiste reproduit. Tous les actes doivent devenir esthétiques, tous les hommes des artistes.

On ne découvre la vie dans les livres que lorsqu'on y découvre l'art. La plupart des livres manquent d'envergure. Les livres contredisent la vie ; c'est pourquoi il y a, entre les livres et la vie, un abîme. Les livres ? Il y a peu de livres, — de vrais livres, — qui continuent la vie, qui font partie de la vie.

La vie est absente de la plupart des œuvres de notre époque. Les œuvres médiocres sont plus nombreuses que les autres. Les œuvres où manquent la vie doivent être rangées dans la catégorie du faux-art. Les œuvres qui, en exprimant la vie, sont vivantes, sont des œuvres d'art. Elles deviennent elles-mêmes la vie, elles sont la revanche de la vie contre sa contrefaçon.

Je ne découvre pas la vie dans la plupart des reconstitutions archéologiques, des prétendues reconstitutions archéologiques des prétendus peintres et écrivains. On y cherche la pensée même de la vie, son éternité et sa beauté : on n'y découvre que le néant.

Il est triste de se trouver en présence du néant, de penser que le néant se mêle à la vie. Il est triste de visiter une exposition de peinture d'où la vie est absente ; d'ouvrir un livre sans idées et sans émotion ; d'entendre des paroles insignifiantes. Il est triste de passer au milieu des êtres et des choses sans leur découvrir d'autre signification qu'une signification de laideur. Il est triste de ne rencontrer, parmi les hommes, la plupart du temps, que des médiocres.

Il est doux de penser que les spectacles qui ont les apparences de la vie ne constituent pas la vie, et qu'il y a, au-delà de cette vie factice, illogique, stupide, la vie de l'art qui donne un sens même à ce qui, étant en dehors de la vie, ne saurait avoir de sens.

III

LA CRITIQUE
EST LA DÉCOUVERTE DE L'ART

Il y a une découverte qui résume toutes les autres, c'est la découverte de la vie. La découverte de la vie est une découverte esthétique. L'art est le moyen, — puisé dans la vie même, — que nous avons à notre disposition pour la découvrir. Cette découverte est réalisée chaque fois qu'une œuvre d'art surgit, du sein même de la vie, comme une fleur miraculeuse. Mais tous ne voient pas la vie que l'œuvre d'art découvre, et c'est pourquoi la critique réalise la compréhension de l'art, pour réaliser la découverte de la vie.

La critique est la découverte de l'art. Jusqu'ici, on a pris pour la critique le contraire de la critique. Chaque fois que l'art a été découvert, la critique a existé. La critique est l'œuvre de l'art dans les consciences. C'est le sentiment de l'art dans les consciences provoqué par

l'art. C'est la preuve que l'art est compris, senti. Ceci est la vérité : la critique est, ne peut être que la découverte de l'art. C'est la découverte de l'art dans la vie, par conséquent la découverte de la vie dans l'art. La critique confond la vie et l'art. Elle les fait naître l'un de l'autre. — Par quelle méthode la critique parvient-elle à découvrir l'art, après l'avoir pressenti par l'émotion et par la pensée ? quelle méthode découvre-t-elle, pour faire la preuve de son émotion et de son amour, pour démontrer qu'elle a découvert l'œuvre qui réalise le Droit à la Beauté, l'œuvre capable de faire naître la pensée de l'art dans les consciences, — d'engendrer la critique, — sa compréhension et sa sympathie ? Par quelle méthode prouve-t-elle sa propre existence en prouvant l'existence de l'art ? Par la synthèse. La critique reconnaît que l'art est la synthèse de la vie, qu'il en est la découverte, et elle découvre la vie au moyen de la vie, elle se découvre elle-même, dans la vie, en étant synthétique et générale.

Quand le critique a découvert l'œuvre d'art, il proclame sa découverte, et il la proclame par le sentiment, par l'émotion, qu'il communique à l'humanité, parce qu'il les a éprouvés lui-même. Il est le témoin, le premier témoin de la beauté de l'œuvre. L'œuvre doit opérer sur le reste de l'humanité la transformation qu'elle a opérée sur lui. Elle doit faire naître la joie. Elle doit engendrer la vie. Le critique proclame joyeusement sa découverte, — qui est le résultat de ses efforts, de ses recherches, de ses veilles, — de sa douleur. L'homme qui a découvert un chef-d'œuvre est grand, il est bon, il est juste, parce qu'il

ne garde pas égoïstement, jalousement, son trésor, pour lui seul, mais parce qu'il le répand autour de lui. Il a découvert l'idéal de la vie, il a découvert ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Il est l'homme juste et bon par excellence. Il est socialiste. Il partage son bien.

———

Le critique, comprenant et sentant que l'art est l'expression de ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité, que l'œuvre exprime tout l'homme, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, — l'artiste, — que l'œuvre est la pensée, l'émotion et la volonté vraies, dans leur éternité et leur beauté, s'est mis en présence de l'œuvre comme en face d'un être vivant, et c'est avec son âme tout entière qu'il s'est efforcé de comprendre et d'aimer l'âme et l'esprit d'un autre. Il n'a pas séparé la pensée et l'émotion qui forment l'œuvre, et c'est pourquoi il ne les sépare pas en lui-même. En un mot, c'est par la synthèse que le critique a réussi à découvrir l'originalité et la sincérité de l'œuvre, — alors que l'analyse ne peut rien, qu'elle est impuissante à reconstituer la vie, à la découvrir. Une œuvre est la manifestation de l'émotion et de la pensée ; le critique ne les sépare pas, il sait qu'elles ne peuvent pas vivre isolément, et que leur association constitue l'œuvre. Il sait aussi que la pensée et l'émotion ne peuvent pas se manifester sans la forme qui leur correspond, et que l'œuvre est faite de l'association de sa pensée et de sa forme. La synthèse consiste à découvrir la vie dans l'art, — par conséquent l'art dans la vie, — en ne séparant pas les éléments qui constituent la vie que l'artiste n'a pas séparés pour créer ; les séparer, c'est la mort ; c'est ne pas saisir la vie dans son ensemble, dans toutes ses manifestations. Celui qui ne

parvient pas à dégager la vérité éternelle n'est pas un artiste. Il se meut dans les régions inférieures, dans la région du médiocre ; il caricature l'art et la beauté, — il contrefait la vie, il se contrefait lui-même en contrefaisant l'humanité à laquelle il appartient. Il n'est pas vivant, parce que le caractère essentiel d'un être vivant c'est de comprendre la vie et de l'aimer, et de prouver cette compréhension et cet amour, — seule preuve logique, — par l'art qu'on a découvert dans la vie en la recréant.

La critique est la découverte de l'art dans la vie. C'est par là même la découverte de la vie. La critique découvre, pour l'humanité, l'idéal de l'art. Elle lui rappelle que cet idéal existe. Elle élève progressivement l'humanité à la vie esthétique, par son rapprochement avec l'art. Ce n'est pas l'art que la critique rapproche de l'humanité, c'est l'humanité qu'elle rapproche de l'art, à laquelle elle impose l'idéal de l'art. Elle veut que l'humanité se découvre elle-même par l'art, qu'elle se dépouille de son faux-art, qu'elle triomphe de son in-humanité. A notre époque, la découverte de la vie ce n'est pas autre chose, pour la jeunesse, que la compréhension de l'art, de la vie sous sa forme esthétique ; cette compréhension de l'art, la critique l'a réalisée dans les consciences, elles les a rendues esthétiques. La jeunesse a découvert la vie lorsque, en présence de la vie, la critique est née. La critique a été le jugement qu'elle a porté sur elle, l'hommage qui lui a été rendu, en la dépouillant de sa contrefaçon. La critique a été réalisée dès que le sentiment esthétique a triomphé du médiocre, dès que la beauté de l'art s'est découverte à ceux qui la cherchaient. La découverte de la vie ce n'est

pas autre chose que la critique réalisée dans les consciences, que le résultat de l'observation, que la découverte de la vérité. La critique, c'est de séparer l'art du faux-art, l'éternel de l'éphémère, — la vie du néant.

Pour découvrir la vie, il faut découvrir la critique. Il faut croire à la puissance, au rôle, à l'utilité de la critique. Il faut croire à la nécessité d'une critique neuve, en harmonie avec l'art. La fausse critique ne peut pas découvrir la vie. Elle n'existe pas. C'est la critique du médiocre se complaisant dans sa médiocrité. C'est l'art qui nous aide à découvrir la critique. C'est le spectacle de l'art qui, en faisant naître en nous le sentiment esthétique, réalise la critique. La critique est l'émotion produite par l'art dans la conscience humaine. C'est la reconnaissance et la découverte de l'art. Or l'art implique lui-même la découverte de la vie. La critique est l'émotion que la vie découverte et suggérée par l'art provoque dans notre être. Puisque l'art existe, la critique existe. La constatation de l'existence de l'art, la critique n'est pas autre chose. La critique existe, malgré l'action des médiocres dirigée contre elle. Cette action ne prouve pas que la critique ne soit pas. Parce que la société actuelle a peur de la critique, parce qu'elle lui interdit l'appui de ses journaux, de ses revues, nous ne croyons pas que l'avenir de la critique est en danger. Il faudrait supprimer l'art pour supprimer la critique. Rodin, Carrière, Besnard, France, sont là qui protestent par leurs œuvres, — leur œuvre. Nous les aimons, nous les comprenons, nous les admirons. Donc, la critique existe. Ce qui n'existe pas, ce sont les

moyens de faire connaître notre jugement, notre opinion, notre critique ; d'amener à la compréhension de l'art ceux qui ne le comprennent pas, de les rallier à notre manière de voir, qui est conforme à la vie. La société ne met pas à notre disposition les ressources qu'elle met à la disposition du faux-art. Elle se contredirait si elle nous aidait à la combattre. Elle nous y aide par ses défauts, non par sa bonne volonté. C'est en fondant des journaux et des revues, des éditions, que nous pourrons réaliser la compréhension de l'art en dehors de nous-mêmes pour ceux qui nous liront. Nous ne trouvons qu'en nous-mêmes l'énergie de réaliser la critique en dehors de nous. En dehors de nous, c'est l'effort pour nous empêcher d'être nous-mêmes, pour empêcher notre individualisme de se manifester. Il se manifeste quand même, contre l'effort qui tend à le supprimer. Il découvre la vie, alors qu'autour de lui la mort s'efforce d'y mêler le mensonge, de la contrefaire. Nous restons nous-mêmes, nous découvrons notre véritable pensée, de découvrir la vie, de résister à l'effort qui agit autour de nous pour nous empêcher de la découvrir. C'est la critique, en nous, qui résiste à la mort, qui triomphe de la mort, qui nous sauve du néant. La critique découvre la vie, en dépit de l'effort des médiocres. Le médiocre veut étouffer la critique, pour étouffer l'art. Notre époque, cette époque de médiocres, ne veut pas s'entendre condamner, entendre condamner ses tares, par la critique. Elle sent que le jour où celle-ci aura découvert la vie, où elle existera de l'avoir découverte, le mensonge qu'elle est sera vaincu. Nous devons considérer toutes les injustices, toutes les erreurs de notre temps comme représentant l'effort suprême qu'il fait pour s'affranchir de la vie en la méconnaissant, en la niant. Notre époque ne veut pas que la pensée de la

vie, la critique, puisse la condamner, condamner sa fausse conception, inesthétique, de la vie.

La médiocrité de notre époque se résume dans sa haine de la critique, dans l'absence de critique. Sa haine pour la vie se traduit par sa haine pour la critique, découvrant la vie et sa contrefaçon. Ce qui la caractérise, c'est la haine de la critique. Toutes ses erreurs se résument dans celle-ci. Elle remplace la critique par la fausse critique correspondant au faux-art. Elle lui donne des journaux et des revues, des éditeurs. La fausse critique, c'est la réclame, la réclame qui ne voit pas qu'une œuvre est médiocre, qui ne voit pas qu'une œuvre est géniale, la réclame, qui ne voit rien. Publicité, réclame, c'est toute la critique d'aujourd'hui. Parce que notre temps ne veut pas reconnaître l'existence de la critique, est-ce une raison pour nier l'influence, le rôle de la critique ? Devons-nous rendre la critique responsable des erreurs de la fausse critique, de l'impuissance, de l'inertie, de la malfaisance de la fausse critique ? Nous affirmerons que la critique existe, que nous sommes critiques, en séparant la critique de la fausse critique. La critique existe dès qu'elle constate l'œuvre de la fausse critique. Son œuvre, à elle, c'est de la combattre, en réalisant la compréhension de l'art, en découvrant la vie, en initiant à la vie ceux qui l'ignorent. Qu'est-ce que la réclame et la publicité peuvent bien devenir en présence de la vie, en présence de la vérité ?

Découvrir la vie, c'est le rôle du critique, c'est toute la critique. La critique est une découverte. La critique est

l'art se découvrant lui-même. L'art étant une découverte — la découverte de la vie, — la critique, en découvrant l'art, découvre la vie. Le critique n'a complètement rempli sa mission que lorsqu'il a découvert la vie en découvrant l'art. Avant cette découverte, la critique n'existe pas. Elle découvre, il est vrai, le médiocre. Cela fait partie de son œuvre, c'est ce qui lui permet de découvrir la vie, d'opposer la vie au médiocre. Le critique répond aux questions qu'il suppose qu'une société parfaitement esthétique lui poserait, si elle avait à les lui poser. Il se demande si ses actes, ses paroles, ses écrits ont réalisé l'idéal de la critique, en harmonie avec l'idéal de l'art, qui est l'idéal de la vie. Il sait bien qu'il n'a pas d'autre mission, d'autre rôle, d'autre utilité que de découvrir à l'humanité cet idéal hmuain. Il puise dans la vie, dans son amour pour elle, la force qui lui permet de ne pas s'égarer, de ne pas se contredire, d'être juste. Il reconnaît qu'il a tort dès qu'il s'en éloigne, dès qu'elle lui apprend qu'il est en contradiction avec elle. Son effort sans cesse renouvelé, c'est de rester dans la vie, comme l'artiste. Qu'a-t-il fait pour la vie, pour la découverte de la vie ? Qu'a-t-il fait pour la compréhension intégrale de l'art ? Il cherche l'œuvre, il cherche l'homme qu'il s'agit pour lui de découvrir. Il recherche celui dont il doit recréer l'œuvre autant de fois qu'il la réalisera dans les consciences, autant de fois qu'il provoquera l'admiration qu'elle mérite.

Cette découverte de la vie, l'unique découverte à la quelle nous devons consacrer notre existence, but de notre existence, but de l'existence de l'humanité, parce qu'elle seule est logique, utile, humaine, — nous ne nous

agitons plus au hasard, l'humanité sait qu'elle ne peut pas découvrir de bonheur et de joie, de justice et de beauté en dehors de la vie, et c'est pourquoi elle veut la découvrir en se rapprochant de l'art, en la réalisant par l'art, cette découverte consiste, pour chacun de nous, à réaliser la critique dans sa conscience par la compréhension de l'œuvre d'art. Il s'agit de nous créer une conscience esthétique, ou compréhension universelle de la vie. C'est pourquoi le désir de la vie, la foi dans la vie se substituant, par le spectacle de la vie, à la mort qui est en nous, qui est dans l'humanité, dans une proportion au moins égale à la vie, substituant dans l'humanité, un idéal humain à un idéal inhumain, nous voulons reconnaître quelles œuvres expriment la vie, et cela sur les indications de la vie se révélant dans l'œuvre d'art. C'est ce désir de connaître et de découvrir la vie qui nous fait demander à l'art une critique digne de lui. L'idéal humain ne manque à l'humanité que parce qu'elle ne le voit pas, mais il existe, il est dans la vie, il est dans l'art qui la recrée. Pour le découvrir, cet idéal humain, pour découvrir l'œuvre d'art qui le réalise, nous demandons à l'art de nous aider ; c'est dans l'art, par conséquent dans la vie, que nous découvrons le moyen de découvrir l'art. L'art et la vie unis s'expliquent l'un par l'autre : ils s'unissent pour que nous les comprenions. L'art fait naître la critique susceptible de le socialiser, et de l'humaniser, et cette critique est aussi vivante que lui. Il fait naître le sentiment esthétique, par la comparaison de l'œuvre à la vie, parce qu'il nous oblige à la regarder, en lui. L'art, synthèse de la vie, — la critique, forme de l'art, est par conséquent synthétique. Nous trouvons, dans l'art, la forme et la méthode de la critique. La critique, c'est l'art se découvrant à nous, par le triomphe de sa beauté dans

nos consciences, qui s'égalent à cette beauté. Nous découvrons l'art par la critique dont il crée l'idéal, la forme, la méthode. Nous découvrons l'art par l'art lui-même. L'art ne peut être compris que par l'art, — et c'est pourquoi il nous élève à lui, afin que nous puissions nous égaler à lui, — pour le comprendre. Dès que nous comprenons l'art, il accomplit sa mission et son rôle : nous devenons artistes, parce que nous comprenons la vie, qui est recréée par l'art. S'il n'y avait pas d'art nous ne la comprendrions pas ; l'art n'est pas autre chose que cette compréhension. L'incompréhension de la vie, c'est tout ce qui est en dehors de l'art. Tout ce qui est en dehors de l'art est médiocre. Tout ce qui est en dehors de l'art est condamné par l'art, c'est-à-dire par la critique. Pour reconnaître l'œuvre d'art, pour reconnaître la vie qui est dans l'œuvre d'art, nous découvrons, dans la vie et dans l'art, la critique en contradiction avec le non-art. Cette critique est une synthèse,qui recrée l'œuvre intégralement. Cette critique est une esthétique, une esthétique vivante, — l'idéal de l'art, — sur laquelle elle s'appuie pour juger si l'œuvre est conforme à l'idéal de l'art. C'est ainsi que notre désir de découvrir la vie nous fait découvrir dans la vie même la critique, sa méthode et son idéal ; nous ne pensons pas que ce désir aujourd'hui si intense, parce que la mort nous entoure et nous opprime, puisse jamais être réalisé autrement que par la critique, autrement que par l'esthétique ; nous croyons que nous aurons découvert la vie quand nous aurons découvert une critique digne de la vie, qui émane de la vie, et qui soit la Pensée de la Vie. La critique seule peut nous délivrer de la mort, et c'est pourquoi l'œuvre de notre époque est de découvrir cette critique, et de la découvrir dans l'art, par la compréhension de l'art, vainqueur de la mort.

Il s'agit de découvrir la vie à l'humanité qui l'ignore. C'est ce que font les artistes de notre époque. Ils l'expriment dans leurs œuvres. La critique révèle aux foules la vie que renferment leurs œuvres. La plus grande partie de l'humanité présente vit dans le faux-art. Découvrir à son ignorance la beauté de l'art, c'est lui découvrir la vie, le sens de la vie, la beauté de la vie, c'est faire surgir son intelligence et sa volonté, son énergie, sa pensée, jusqu'ici latentes, inconscientes, obscures. Il faut qu'une éducation s'accomplisse, que la vérité illumine les consciences, qu'elle les imprègne de clarté de de joie. Qui accomplira cette œuvre magnifique : — la découverte de la Vie ? La critique.

L'art seul découvre l'art. La critique ne découvre l'art que parce qu'elle est une de ses formes. La critique est une des expressions de l'art. Il faut, pour que l'on admette son rôle et son influence, qu'elle démontre qu'elle est dans l'art, qu'elle est l'art lui-même, qu'elle n'est pas à côté de l'art, que ce qui est à côté de l'art, c'est la fausse critique.

La critique, comme l'art, a son principe dans la vie. Elle y découvre sa forme et sa méthode. Elle y puise sa beauté. Elle est l'art compris et senti par l'humanité. L'art est la synthèse de la vie ; la critique est la synthèse de l'art. Elle n'aperçoit pas la vie directement, elle la voit et la découvre dans l'œuvre d'art. La vie réelle qu'elle observe, c'est la vie esthétique. C'est la vie dans son éternité et dans sa beauté. C'est l'art qui contemple l'art.

Pour la critique, la vie de l'art résume la vie. On peut, par elle, la reconstruire dans tous ses détails. On y découvre tous les éléments dont l'ensemble la constitue. L'art, c'est la vie même. L'œuvre du critique est analogue à celle de l'écrivain : il accomplit, pour la vie de l'art, le même travail que l'écrivain accomplit pour la vie, afin de la découvrir, en découvrant l'art qu'elle renferme. La critique aussi découvre l'art que contient la vie. Ressusciter l'œuvre d'un écrivain, d'un penseur, c'est réaliser une transformation analogue à celle que cette œuvre fait subir à la vie. Dans cette transformation, pas plus que la vie ne cesse d'être la vie, l'art ne cesse d'être l'art. L'œuvre du critique ne se confond pas plus avec l'œuvre qu'il juge que celle-ci ne se confond avec le spectacle qu'elle reproduit. Et pourtant l'œuvre et la critique se confondent, autant que l'art et la vie. Cette transformation n'est qu'une découverte. L'art et la vie se confondent, puisque la vie ne peut pas s'exprimer sans l'art, puisqu'en dehors de l'art on ne la voit pas. Où la vie n'est pas esthétique, elle n'existe pas. L'art devient la vie même dès qu'il la découvre. L'art crée la vie, autant qu'il la recrée. Une découverte est une création. La critique crée ce qu'elle découvre. Critiquer, c'est créer. Le critique observe les êtres qui ont pensé et créé, qui ont vécu la vie de l'art. La vie de l'art est son domaine, et avec elle la vie entière. Comme il compare l'œuvre à la vie, il est à son tour poète, romancier, — artiste. Il ne comprend l'œuvre du romancier et du poète qu'en étant lui-même poète et romancier, artiste, en présence de la vie. L'œuvre du critique est analogue à celle du poète, du romancier, ou de quiconque crée. Alors, il n'y a plus aucune différence entre l'art et la critique ! Elle est semblable à l'art, comme toutes les formes d'art sont semblables. Si la critique est

l'art lui-même, il n'y a plus de critique ! Au contraire, c'est d'être l'art lui-même qu'elle existe, indépendante, libre. Nous disons qu'elle est l'art lui-même, identique à toutes les formes d'art qui reproduisent tout l'art. Elle est l'art tout entier, elle enveloppe toutes les formes d'art. Elle est une des formes de l'art, elle a son indépendance, son individualité comme chacune d'elles. Elle est un art, comme la poésie, comme la musique, comme l'architecture. Comme l'art, elle contient une pensée. C'est la même pensée différemment exprimée. Comme la musique a son indépendance, sa forme qui l'empêche d'être confondue avec la poésie ou la sculpture, elle ne se confond pas plus avec l'une des formes de l'art que ces formes ne se confondent. Elle est en face de chacune d'elles dans la même indépendance qu'elles sont les unes en face des autres. Et comme chacune renferme toutes les autres, puisqu'elles expriment la même pensée, elle les renferme. Découvrir sa vie indépendante, son individualité, c'est démontrer son existence, — c'est par conséquent démontrer que sans cesser d'être un art, — l'art tout entier, — identique en chacune de ses expressions, — elle demeure la critique, et pour cette unique raison qu'elle ne se sépare pas de l'art, qu'elle est l'art dans sa vérité et dans sa beauté, — et que, tout en se confondant avec lui et parce qu'elle se confond avec lui, elle existe. Elle n'est pas à côté de l'art ; elle est *dans* l'art. Si certains esprits ne croient pas à l'existence de la critique, c'est parce qu'ils confondent la critique avec la fausse critique, qui est à côté de l'art, alors qu'elle se confond avec lui, qu'elle a son principe et sa fin dans l'art. Pour exister, la critique doit être ramenée à l'art ; séparée, ce n'est pas la critique. La fausse critique, c'est elle que l'on doit opposer à l'art, parce qu'elle est incapable de l'exprimer, c'est

elle qui est la cause qu'entre les producteurs et les soi-disant critiques il y a un abîme. C'est l'abîme qu'il y a entre la vie et la mort. Créons la critique, en la faisant naître de l'art. Créons la critique, en la découvrant dans l'art.

Le théâtre, la poésie, la sculpture, sont les formes éternelles de l'art ; ainsi la critique. Tandis que le théâtre et la poésie sont l'expression directe de la vie, qu'entre eux et la vie il n'existe aucun intermédiaire, la critique est cette expression de l'art par laquelle celui-ci, se jugeant lui-même, — et qui a le droit de juger l'art, et qui en est capable, si ce n'est l'art lui-même ? — cesse de reproduire des expressions en dehors de lui, dépourvues de beauté, mais se reproduit lui-même. La critique, c'est l'art se découvrant lui-même dans la vie. Et en se jugeant, et parce qu'il se juge, il ne cesse pas de juger la vie, puisqu'il la reproduit et la découvre au milieu de sa contre façon. Il juge si la vie est conforme à l'idéal de l'art, si l'art est conforme à l'idéal de la vie. La critique sert de trait-d'union entre l'art et la vie. Elle est la preuve de leur union, que l'on s'obstine à ne pas voir. Elle les découvre l'un dans l'autre. Elle découvre qu'ils se prolongent, qu'ils se confondent. Elle compare l'œuvre à la vie, et cette comparaison n'est que la découverte de l'art dans la vie et de la vie dans l'art. L'émotion que l'artiste éprouve devant la vie, la critique l'éprouve devant l'art. Elle y découvre la vie dans sa beauté réelle. L'admiration que l'artiste éprouve pour la vie, le critique l'éprouve pour l'art. La transformation que l'artiste fait subir à la vie (transformation qui n'est qu'une découverte), il la fait subir à l'art. Elle est la raison d'être de l'art, elle dé-

montre l'utilité de l'art, et ainsi sa propre utilité. Elle est la raison d'être de l'art : son rôle dans la vie, sa compréhension dans les consciences. Elle est la conscience esthétique de l'humanité L'art engendre le sentiment de l'art, il existe pour l'humanité et par l'humanité, et c'est pourquoi le but de l'art est d'engendrer la critique, de faire naître son propre sentiment dans les consciences, de se continuer et de se prolonger dans la conscience de l'humanité. La critique est le trait-d'union de l'art et de l'humanité. Elle ramène l'humanité à l'art, œuvre de son génie. Elle est sociale. La conscience que l'art existe, voilà la critique. Est critique celui qui a le sentiment de l'art, et le communique aux autres hommes, veut leur découvrir le même idéal, les amener à devenir artistes. Est critique celui qui voit dans l'art le résumé de la vie, qui la ramène toute à l'art, tous les actes, toutes les pensées, qui découvre dans l'art l'unité de la vie ; qui n'accepte que l'art, qui n'admet pas, qui combat le faux-art. Le critique est un artiste. L'artiste réalise la critique par son œuvre, puisqu'il réalise la beauté en la découvrant dans la vie, puisque son œuvre est la beauté continuée, reproduite, suggérée, éternisée, — découverte. Le critique n'est qu'un artiste, — ni plus ni moins, —qui éprouve devant la vie les émotions et les sensations qu'il confie à son art, qu'il le charge de conserver et d'éterniser, parce qu'il veut qu'elles se perpétuent, qu'elles lui survivent qu'elles durent indéfiniment. Et ainsi que l'artiste, parce qu'il est artiste aussi, il s'émeut devant la vie, l'admire, la transforme. C'est ainsi que la critique, — l'art, — rejoint la vie, la continue. Et tandis que l'art fait naître, de la laideur, la beauté, tandis qu'il transforme la laideur en beauté en reproduisant la laideur, — la critique, si elle ne peut pas, d'une œuvre médiocre et sans art, faire

naître une œuvre géniale, si elle ne peut pas lui communiquer la beauté qu'elle n'a pas, du moins la juge, et c'est le jugement de la critique à propos du médiocre qui constitue la beauté, c'est le sentiment de l'art refusant d'admettre la laideur, et le médiocre contribue ainsi à la beauté de la critique, il devient esthétique, sans cesser d'être médiocre. En substituant à la laideur le jugement qui la condamne, la beauté, la critique la supprime. La critique rend intéressant, par le jugement qu'elle porte sur lui, le faux-art qui n'est pas intéressant. Tandis que le poète, en décrivant un geste de laideur, par cela même qu'il le reproduit le transforme en beauté, — la beauté, c'est ce qu'il y ajoute, — le critique, en combattant l'œuvre qui représente la laideur dans la vie parce qu'elle a été impuissante à la décrire en beauté, à s'y découvrir, qui représente dans la vie la contrefaçon de l'art, révèle son art même, fait œuvre de beauté, à propos du médiocre, et voici qu'elle nous apparaît une fois encore une des formes de l'art exprimant la vie au moyen de la mort. La critique est une création. Elle crée l'art. Elle crée la vie. Créer, c'est tirer la vie de la vie autant que du néant. C'est la découvrir où elle est, c'est la mettre où elle n'est pas. Mais de même que l'art a sa contrefaçon dans le faux-art, il arrive que la critique a sa contrefaçon dans la fausse critique. Avec la fausse critique, il n'y a plus de création, de génie, de synthèse. Il n'y a plus rien. Il n'y a plus que le médiocre. Si le critique fait œuvre d'art, — en faisant naître l'art de lui-même ou de sa contrefaçon, — si la critique est un art, une des formes d'art, n'aura-t-on pas le droit de supposer que la critique, d'être l'art, nous fait oublier, par sa beauté, la beauté de l'œuvre qu'elle juge, que nous cessons de nous intéresser à l'œuvre pour ne nous intéresser qu'à la critique. C'est le

contraire qui est vrai : la beauté seule de la critique peut découvrir la beauté de l'art, seule elle peut la faire aimer. Si la critique n'était pas belle de découvrir la beauté de l'art, on ne l'admirerait pas, on n'admirerait pas l'art dont elle cesserait d'être une des formes. Il faut admirer, aimer la critique. La beauté de la critique est dans la révélation de l'art, dans l'art avec lequel elle révèle l'art. Il faut que nous nous intéressions à la critique pour nous intéresser à l'art. La fausse critique ne nous intéresse pas. Elle ne nous intéresse à rien. Parce que la critique est la forme que l'art adopte pour se réaliser dans les consciences, et par là dans les actes, elle nous intéresse à l'art en nous intéressant au jugement qu'elle porte sur lui. Elle cesserait d'être la critique, elle cesserait d'être l'art si elle ne nous intéressait pas à l'art, si elle ne découvrait pas l'intérêt, c'est-à-dire la beauté de l'œuvre. La critique est incapable, par sa beauté, de faire oublier l'art, puisque sa beauté consiste dans l'obligation de ne pas le faire oublier, dans l'obligation de nous le découvrir, et pour mieux le rappeler à notre pensée de se confondre avec lui. Il ne s'agit pas de placer l'artiste au-dessus du critique, ou le critique au-dessus de l'artiste, — raison de médiocres, — mais au même niveau parce que l'un et l'autre réalisent l'art. Ce ne sont pas des rivaux. Ce sont des artistes qui ont la même conception de la vie. Ce sont des artistes qui ont découvert la vie. S'ils se contredisaient, un seul serait artiste : l'autre appartiendrait au faux-art. Le critique n'est artiste, ne réalise l'art que pour faire aimer l'art, et dans l'art la vie qu'il découvre. Il n'est artiste que pour faire aimer l'œuvre qu'il aime. Il ne peut découvrir l'art que par l'art lui-même, que par le sentiment de l'art dominant tous les sentiments inférieurs et médiocres. Il ne fait œuvre d'art qu'en découvrant l'art, qu'en le faisant

aimer. La critique est l'égale de l'art, c'est une de ses formes qui égale les autres, — l'art cesserait d'exister si cette égalité manquait. C'est à la condition que l'œuvre du critique soit belle, qu'elle soit dans l'art, — et dès qu'elle découvre l'art elle est belle, et elle ne peut le découvrir que si elle est une de ses formes retrouvant en elle toutes les formes d'art, et se retrouvant en chacune d'elles, — qu'il a la chance d'assurer le triomphe de l'œuvre qui le passionne, dont le triomphe lui est plus cher que tout. Il triomphe avec elle, en même temps qu'elle, dès que la beauté de la critique a découvert la beauté de l'œuvre, — deux triomphes confondus en un seul. Non, nous n'admirerons plus le critique seul, nous admirerons, avec lui, et par lui, l'artiste, autant que lui. Nous admirerons l'artiste. Nous ignorerons qu'il y a des producteurs et des critiques. Nous ne comprendrons pas ce que cette distinction signifie. Nous la supprimerons de la vie. De même que nous ne croyons pas que l'artiste, parce qu'il décrit la vie, nous ôte l'idée de la connaître, (l'art nous la fait connaître en se faisant connaître, — on ne fait que le découvrir, à chaque pas, dans la vie, quand il nous a révélé où était la vie !) — nous ne croyons pas que la critique ne nous fait aimer qu'elle-même, nous ôte le désir de connaître l'œuvre qu'elle juge, qu'elle remplace l'œuvre dans notre pensée. La critique ne tient pas plus lieu de l'œuvre que celle-ci ne tient lieu de la vie, — bien que l'une et l'autre soient toute la vie, et tout l'art. La critique est l'art jugeant l'art, l'art se rendant lui-même cette justice que tout lui refuse en dehors de la vie, se reconnaissant et se découvrant dans sa beauté. Pour que l'art découvre la vie, il faut que la critique découvre l'art. La critique se détache de l'art pour découvrir l'art, elle devient une de ses formes. L'art délègue la critique,

lui prête son génie et son influence, — son utilité. Elle tient ses pouvoirs de l'art. L'art ne les lui confère que pour qu'elle les reconnaisse, se reconnaisse en lui. C'est un pacte qui ne peut être rompu sans entraîner la mort de l'un et de l'autre. Ils ne peuvent pas vivre séparés. Leur union les fait vivre. Elle réalise la vie. Reconnaître l'art, c'est être artiste. C'est être artiste que de comprendre l'art. L'art est bien le seul juge de l'art. Où trouver, en dehors de l'art, un juge qui le juge ? Avoir conscience que l'art existe, le reconnaître dans une œuvre, et le découvrir dans la vie, c'est être artiste. C'est pourquoi le critique ne peut pas nous séparer de l'œuvre. L'art attire l'art. Elle n'est pas l'œuvre même. Elle est une œuvre corespondant à une autre œuvre, se découvrant en elle.Elle se découvre dans l'œuvre comme l'œuvre se découvre dans la critique. Chaque forme d'art se découvre dans les autres. Elles se correspondent par leur pensée commune. Un idéal commun dirige toutes les manifestations de l'art. Comme une sculpture ne nous détourne pas d'aimer un poème, comme une musique nous fait aimer une peinture, ainsi la critique explique les œuvres et s'explique par elles. Toutes les formes d'art s'associent pour créer l'art. Elles s'unissent pour créer. L'association est création. Aussi devons-nous connaître chaque forme d'art, et les aimer avec la même force. Aucune ne doit supplanter l'autre dans notre cœur. Toutes les formes d'art nous sont également chères. Elles sont également admirables. Aussi devons-nous connaître la critique, et l'œuvre qu'exalte la critique. Ainsi la critique nous commande de ne pas nous contenter de sa beauté, bien qu'elle soit l'art tout entier, mais d'aimer la beauté de toutes les formes d'art, expression de la sienne. Nous devons connaître toute la

beauté de l'art, pour l'aimer dans toutes ses manifestations, pour l'aimer dans son unité, pour l'aimer dans son rôle, pour l'aimer dans son influence. Aucune manifestation de la pensée esthétique ne doit rester cachée. Nous devons tout connaître. La critique ne diffère pas de l'art ; elle est une de ses formes : le rôle de cette forme est d'exprimer dans sa beauté réelle la beauté de chacune des autres, de naître de leur beauté, de se reproduire en elles, et de les reproduire dans son individualité. Sa beauté, c'est de les exprimer, et de s'exprimer par elles. Elle n'est qu'une note de cette harmonie immortelle que nous appelons l'art, une note sans laquelle l'harmonie manquerait, une note qui vibre d'enthousiasme et de sincérité. Elle est une harmonie individuelle qui reproduit l'harmonie générale à laquelle elle concourt. Elle est l'homme jugeant l'œuvre de l'homme, l'humanité jugeant sa beauté. Oui certes, l'art doit nous contraindre à regarder la vie, à la comprendre et l'aimer (et nous l'aimons parce que nous y découvrons l'art), nous apprendre à écouter le poème de la vie, à découvrir la vérité avec laquelle elle se confond. Nous ne parvenons à la connaître qu'à la condition de la connaître dans l'art. Nous y parvenons par la critique, dès que le sentiment de l'art se réalise dans notre conscience. Nous cherchons partout l'art dans la vie, et nous découvrons la vie partout où nous découvrons l'art. Une fois l'œuvre comprise et sentie, la vie aussi est comprise et sentie, nous allons vers elle avec l'émotion ,avec la passion, avec l'intelligence qu'elle donne à ceux-là seuls qui ont le désir de la découvrir. L'art remplit parfaitement ce rôle, et seul il le remplit, de nous faire aimer la vie éternelle. Et comme presque tous les individus ne comprennent rien à la beauté de l'art, méconnaissent son rôle, voici la cri-

tique vengeresse, qui rend ce rôle possible. La critique réalise la compréhension de l'art dans les consciences. Tandis que l'art, pour remplir ce rôle, délègue une de ses formes, lui confie la garde de son idéal, fait aimer la critique, celle-ci ramène à l'art, à la pensée, à l'idéal de la vie, les égarés : — elle rapproche l'humanité de l'art pour la rapprocher de la vie. Elle l'initie par l'art à la vie. Elle lui fait aimer l'art dans toutes ses formes, et dans ces formes la vie. Elle proclame l'unité de l'art. La critique réconcilie l'humanité avec la vie par le moyen de l'art. Elle est l'intermédiaire entre le spectacle de l'œuvre et le spectacle de la vie. Elle ne peut pas échapper à cette pensée que l'un continue l'autre. Elle découvre l'unité de la vie dans l'unité de l'art. Découvrir la vie en découvrant l'art à l'inquiétude de l'humanité, voilà le rôle, le but, la mission de la critique, — de cette critique si méconnue, confondue avec la fausse critique, — de cette critique en laquelle réside désormais l'idéal et la pensée de l'humanité.

Pour découvrir si l'œuvre découvre la vie, si elle est une œuvre d'art, la critique la compare à la vie. La comparaison de l'œuvre avec la vie nous fait retrouver dans l'œuvre les éléments qui sont dans la vie, en même temps nous fait comprendre par quoi elle en diffère, c'est-à-dire ce qu'elle lui ajoute pour être l'art. C'est le problème de la découverte de la vie qu'elle résout : c'est le passage de la vie à l'art. Ces deux enquêtes, dont l'une découvre la ressemblance entre l'art et la vie, et l'autre leur différence (ce que l'art ajoute à la vie pour être l'art, pour la découvrir afin de prouver qu'il est la vie même), deux conditions

sans lesquelles l'œuvre d'art est inexistante, sont indispensables. Comment l'œuvre, qui est la vie même, peut-elle s'en séparer ? Y a-t-il là une contradiction ? Il faut que l'art se distingue de la vie, pour la découvrir. Parce que l'œuvre n'existe que par la découverte de la vie, c'est par cette découverte qu'elle se confond avec la vie, que la vie devient l'art et que l'art devient la vie (l'œuvre, c'est la vie comprise et sentie). Ce que l'œuvre ajoute à la vie, c'est sa découverte. En se découvrant en elle, elle la découvre du même coup. Or, certaines conventions sont utiles pour la distinguer de la vie, par conséquent pour qu'elle se confonde avec elle, pour qu'elle la découvre et devienne la vie même. La vie se prolonge dans l'art, se découvre dans l'art, elle se transforme pour être comprise et sentie, et par l'art nous revenons à elle. L'art est l'intermédiaire entre la vie et nous. Il redevient la vie après qu'il nous a semblé s'en séparer pour la découvrir. Il faut des conventions que la vie réclame, pour apparaître et pour se découvrir. Ces conventions, l'art ne les puise que dans la vie. Elles n'ont rien de commun avec les conventions des médiocres. Il faut nous intéresser, par l'art, à des êtres peu intéressants, — il faut que l'art reproduise la contrefaçon de la vie. Il est la vérité. Quand on n'y est pas parvenu, on n'a pas réalisé l'art. Oui, l'art nous intéresse à cette contrefaçon (il est vrai que c'est ne nous intéresser qu'à lui-même.) Comment un être sans art devient-il esthétique, une idée banale devient-elle originale ? et comment une idée originale découvre-t-elle son originalité, comment la beauté de la vie est-elle conservée, découverte, reproduite ? C'est ce que nous cherchons à connaître par l'étude de l'œuvre ; nous y cherchons les conventions vivantes, utiles, qui condamnent les fausses conventions, celles dont les médiocres ne peuvent pas se

passer, — nous étudions les moyens que l'artiste a employés pour réaliser l'art, pour ajouter la vie à ce qui symbolise son contraire, et pour découvrir, sans l'enlaidir et la dénaturer, sa beauté. La vie les contient. Elle réclame le secours de l'humanité, qui est une de ses formes, elle délègue à l'homme ce pouvoir ; et si elle donne naissance au style, à la couleur, au son, formes du mouvement, il faut bien convenir que la couleur qui reproduit la nature n'est pas la nature. Pourtant, un jour la vie se confondra avec l'art, elle sera esthétique dans les idées, dans les actes, dans les pensées. L'art ne paraîtra pas davantage une fiction ou une illusion qu'il ne le paraît aujourd'hui aux esprits sérieux. L'art, qui est simple, lumineux, vivant, exige que nous découvrions sa beauté avec son harmonie et sa lumière. La critique, aussi lumineuse que l'art, ne découvre la nature et la mission de l'art qu'en un langage dont la clarté n'est pas toujours comprise, parce que l'humanité a enveloppé l'art de mensonges, parce que la réalité la plus claire elle en a fait la réalité la plus obscure. Parce qu'elle a supprimé toute réalité. Elle démontre que l'art n'est pas une illusion. L'art, c'est bien ici, quand il reproduit la nature sans être la nature, sa continuation ; il s'en sépare pour y revenir ; il s'ajoute à la vie pour devenir la vie. C'est la nature et la vie transformées (découvertes) par le cerveau de l'homme, vues par le cerveau de l'homme, qui recrée la nature avec les ressources qu'il puise dans la nature, qui exprime la pensée de la nature en exprimant sa pensée. Tout se tient. L'art n'est qu'une solidarité. Il est la preuve éclatante, — l'unique preuve, — de la solidarité. La vie est une solidarité. La nature devient art dès que reproduite et recréée humainement. Elle se prolonge, elle se prolonge sous une nouvelle forme, et c'est

comme s'il y avait quelque chose d'ajouté à la nature. L'art, c'est la nature ajoutée à la nature, la pensée de l'homme la découvrant. La description, la reproduction, la *vision* des spectacles dont l'ensemble constitue la vie, — qu'il s'agisse de la vie ou de sa contrefaçon qui, en la remplaçant dans l'esprit, — le faux esprit, — de certaines gens, devient pour certaines gens la vie même, et doit, pour cette raison, être décrite par l'art comme étant la vie même, afin qu'il puisse lui opposer son idéal autrement vivant (l'art est la vie se découvrant à l'humanité dans sa beauté, ne voulant pas être confondue avec le néant, et pour cela s'efforçant de montrer le néant, — l'art est la vie triomphant de la mort, de toutes les formes de la mort) — sont artistiques ; mais en eux-mêmes, en dehors de leur description, de leur reproduction, de leur vision, ces spectacles peuvent-ils être artistiques ? Ils peuvent être, ou ne pas être des œuvres d'art. Ils peuvent se confondre avec la vie, ou se confondre avec le néant. S'ils sont artistiques, quelle différence découvrirons-nous entre l'art et la vie ? On a tort de penser que l'art est dans certains actes et qu'il n'est pas ailleurs, — qu'il n'est pas l'action dans sa plénitude, qu'il n'est pas l'action sous toutes ses formes. L'unité de l'art est méconnue. La critique découvre l'unité de l'art. Elle la découvre dans la vie, et découvre en elle l'unité de la vie. Ces spectacles, — tous les spectacles vivants, — sont des arts, l'art les a fécondés, ils en sont la manifestation ; et s'il en est de médiocres, sans art, l'art s'ajoute à la vie, il devient la vie même, il fait que ces spectacles qu'il a décrits en beauté, dans le livre, dans la peinture, dans le poème, se renouvellent, dans la vie, en beauté, par l'imitation de l'art, en s'en veloppant d'art. L'art et l'action se rejoignent. C'est

une vérité qu'il appartient à la critique de prouver. Un acte doit être beau. Ecrire un livre est un acte. Sculpter, peindre, sont des actes. Si de tels actes peuvent être beaux, ainsi de tous les actes. L'art n'est pas exclusivement le livre, la peinture, la statue. L'art, c'est toute la vie. L'art, c'est la personne humaine, et tous les actes qu'elle accomplit. L'art doit imprégner tous les actes de l'homme. L'art transforme le médiocre en beauté. Le médiocre, en face de l'idéal que l'art a manifesté en décrivant le médiocre, en face de l'harmonie qu'il a manifestée en reproduisant le médiocre, en s'y opposant tout en le contenant, disparaît, parce que l'idéal de l'art, né de la vie, et de sa contrefaçon, de la mort, se réalise dans les actes, élimine les gestes sans art, parce qu'il substitue partout la beauté à la mort. N'est pas seulement art le tableau, n'est pas seulement art le livre, le poème, la statue qui décrivent les gestes sans art ; ces gestes eux-mêmes deviennent des arts, font partie de l'histoire de l'art au même titre que le poème ou la sculpture, ils deviennent artistiques, dans la vie, après l'être devenus dans l'art (l'art considéré exclusivement ici comme le poème ou la statue), et parce qu'ils le sont devenus dans l'art. La vie devient le tableau, le livre, — l'art est réalisé directement dans la vie (on ne peut pas dire qu'il ne le soit pas aussi par le livre, la statue, la vie ne se manifestant que par l'art, n'étant réalisée que par l'œuvre d'art). Le fait, pour des hommes, de parler, d'agir, de s'assembler, peut ne pas être une œuvre d'art ; mais celui de reproduire comment ils s'assemblent, parlent, agissent, en est une. Cette reproduction est reproduite par la vie dès que, substituant par l'art qui la découvre, sa beauté à sa laideur (sa contrefaçon), elle devient la vie réelle, — la réalisation de l'idéal de l'art. L'art a découvert dans la vie

l'idéal de la vie, et la vie le reconnaît dans l'art, et le réalise chaque fois qu'elle triomphe de sa contrefaçon. L'art substitue de la sorte dans la vie, à la laideur, l'idéal qu'il y a puisé. Il substitue dans la vie, en supprimant le médiocre par l'harmonie qu'il lui oppose en le décrivant, en faisant triompher l'harmonie, la beauté au médiocre. Il réalise l'harmonie avec le médiocre. Cette harmonie remplace le médiocre. L'art chasse le médiocre en le décrivant, et par là le chasse de la vie. Il transforme la vie en la décrivant pour qu'elle se découvre. Il s'en sépare pour devenir la vie. Il réalise dans la vie l'idéal qu'il découvre dans la vie. Il se sépare de sa contrefaçon, — l'inharmonie, la laideur, le non-art, le faux-art, — qui passe pour la vie, il s'en sépare parce qu'il y ajoute sa beauté ; par cette beauté, donnée par l'art à la contrefaçon de la vie, beauté qui l'élimine, l'art et la vie se confondent. La vie est la beauté retrouvée, découverte par l'art au milieu de la laideur. S'assembler, parler, aimer, qui étaient des actes sans art, sont devenus des arts parce que l'art a reproduit leur laideur. Ils le sont devenus dans la vie, réalisant l'idéal de l'art, devenue l'art lui-même. L'art est le passage de la mort à la vie. C'est la vérité apparue. Reproduire en beauté les actions des hommes est une œuvre d'art ; mais ces actions constituent l'art, dès que celui-ci les inspire et les dirige. L'art devient toute la vie, dès que toute la vie devient l'art. Tout ce qui existe doit être reproduit par lui pour devenir artistique directement, pour exister vraiment. Le domaine de l'art est vaste. L'antique conception d'un art restreint, étroit, borné à la reproduction d'un petit nombre d'actes, ou ne se manifestant qu'en un petit nombre d'actes, rentre désormais dans la mort. L'art, c'est l'unité de la vie. Pourquoi s'assembler, parler, aimer, agir enfin, ne serait-ce pas artis-

tique ? Pourquoi l'art ne serait-il pas réalisé directement par l'action, comme il l'est par l'œuvre de l'artiste, qui est aussi de l'action ? Pourquoi chaque indidividu ne deviendrait-il pas artiste en chacun de ses actes, pourquoi ces actes ne seraient-ils pas des œuvres d'art ? Pourquoi ne réaliseraient-ils pas l'art par la synthèse, — l'union de la forme et de l'idée ? Pourquoi ne découvriraient-ils pas la vie ? Pourquoi ne présenteraient-ils pas, enfin, tous les caractères essentiels de l'art ? En reconnaissant à chaque acte une valeur esthétique — chaque acte enveloppe une pensée, — nous ne supprimons pas l'œuvre d'art, nous ne supprimons que la fausse conception de l'art d'après laquelle il n'est réalisable que d'une certaine manière et dans certains cas. En pensant que chaque acte de la vie est un art dès qu'il découvre sa beauté, on ne supprime pas l'art sous prétexte qu'il se confond avec la vie, sous prétexte qu'il est impossible de prouver qu'il en diffère, alors que nous plaçons dans cette différence même son l'individualité (ce qu'il lui ajoute pour la découvrir : il y ajoute la vie, l'art est la vie découvrant la vie), alors que nous écrivons que, pour être l'art, il doit en différer. Mais nous écrivons aussi que le but que l'artiste poursuit en créant son œuvre qu'il découvre dans la vie, en la séparant de la vie par les conventions qui ne sont que les moyens qu'elle met à sa disposition, — qu'il lui emprunte, — pour qu'il puisse la transformer en art, — nous avons dit que ce but est de rapprocher l'art et la vie (dans l'humanité), qui ne se séparent, qui ont l'air de ne se séparer que pour mieux se confondre. Pour que l'art existe, pour que la vie existe dans l'art, il faut qu'il reste dans la vie ; il faut aussi qu'il s'en sépare, qu'il paraisse s'en séparer. Si parler, agir, penser, aimer, sont des arts, c'est à la condition que l'on aime, parle, agisse et pense en artiste. En

dehors de l'humanité l'art existe-t-il, existe-t-il en dehors des actes accomplis par l'homme ? Existe-t-il dans le paysage compris et senti ? Il en est la sensation et la compréhension, le prolongement dans l'homme. Il n'est pas le paysage. L'art y est pourtant tout entier, il s'en détache, parce que le paysage est beau. L'art s'y reconnaît. — La critique s'applique-t-elle à ces formes différentes de l'action esthétique, à ces manifestations d'une même unité ? n'est-ce que le poème, — peint ou sculpté, écrit, — qu'elle juge en considérant qu'il les renferme toutes, chaque art reproduisant tout l'art ? L'art a justement pour but d'obliger chaque acte de la vie à devenir un art, en apprenant aux hommes à aimer, à voir, à comprendre la vie, à réaliser, dans la vie, comme dans l'œuvre d'art, l'harmonie de la pensée et de sa forme, (l'art est l'harmonie de la vie découverte ; — l'art est la vie qui découvre sa beauté), à faire de la vie une œuvre d'art. Il faut leur dire que parler, aimer, — vivre enfin, — sont des arts, comme écrire un poème, sculpter ou peindre. Vivre est un art. Penser est un art. Aimer, songer, espérer, sont des arts. La critique, dont c'est le rôle et le devoir de juger toutes les formes de l'activité esthétique, de découvrir si l'art existe en chacune des expressions de la vie, de découvrir la vie en découvrant l'art qui est en elle, doit-elle le juger dans l'œuvre d'art proprement dite, dans laquelle elles se rencontrent toutes ? Non, parce qu'elle méconnaîtrait l'unité de l'art, qu'elle ne cesse d'affirmer. La critique juge l'art partout où elle le découvre, — son jugement et sa découverte se confondent. Tout l'art lui appartient. Elle ne doit pas préférer à telle forme telle autre forme. Conçoit-on l'art ne se jugeant que partiellement, bien que dans une de ses formes soit contenu tout l'art ? Et quand

elle juge une œuvre, cette œuvre qui appartient à l'une des formes de l'art, elle ne se dérobe pas à son principe de le juger tout entier. Si elle juge une sculpture, une peinture, un écrit séparément, c'est afin de découvrir la solidarité qui les unit. La critique ne se contredit pas plus que l'art. Elle juge tout ce qui est artistique, tout ce qui présente les caractères de l'art, tout ce qui est œuvre d'art, — émotion, pensée, — parler, aimer, tous les actes, qui sont une création, la création originale de l'artiste, exactement comme peindre ou sculpter, — une synthèse. Non, le critique ne se contente pas de juger le poème, le tableau, la musique. Chaque forme d'art synthétise tout l'art. Chaque forme d'art synthétise toute la vie. Il faut que l'art se juge partout où il apparaît, qu'il se découvre partout où il est. Ce que le critique juge, en attendant de juger tous les actes à mesure qu'ils deviendront esthétiques, — l'action durable, — c'est aussi bien l'art que le faux-art. Il faut qu'il condamne les actes dépourvus d'art, donc inférieurs, médiocres. Il continue à prouver, dans ce jugement sur le rien, l'utilité, le rôle et la mission de l'art. Le faux-art est une négation. La critique constate cette négation. Ce que la critique constate, ce qu'elle affirme et ce qu'elle démontre, c'est l'existence de l'art. Elle est la reconnaissance, par l'art lui-même, qu'il existe, l'art constatant sa propre réalité ; — elle juge, — un jugement sur le faux-art se ramène en dernier lieu à un jugement sur l'art, — ce qui présente le caractère de l'art : c'est le poème, c'est le livre, c'est la sculpture, parce qu'ils synthétisent tout ce qui existe, y compris le médiocre, et parce que leur beauté prépare tous les actes de l'homme à dégager leur beauté, à devenir des œuvres d'art. L'art engendre l'art. Dans l'art, il n'y a ni formes inférieures ni formes supérieures. L'art (la critique), en

même temps qu'il constate sa présence, constate l'existence de la laideur à laquelle il oppose sa beauté. La critique, en jugeant l'art, juge toute la vie. En jugeant les actes qui aujourd'hui sont esthétiques (ce jugement est une découverte), elle constate qu'ils renferment la beauté des actes futurs, qui seront leur reproduction. Ils seront la réalisation de l'art dans la vie. Ils seront l'idéal vivant. Les œuvres d'art de notre époque, — seuls actes qui comptent, — contiennent tout l'art de demain comme tout l'art d'hier. Elles sont l'affirmation de l'éternité de l'art. L'affirmation de son passé, de son avenir. Le trait-d'union qui groupe dans le présent le passé et l'avenir. Comme elles contiennent l'art de demain réalisé directement par la vie, — elles sont pour le présent la vie réalisée directement par l'art, — elles communiquent, aujourd'hui même, par leur présence seule, en le reproduisant, un caractère esthétique à ce qui en est dépourvu. Cette reproduction est l'harmonie réalisée avec le contraire de l'harmonie. Elles suppriment le médiocre en le transformant dans leur beauté, en étant belles en reproduisant la laideur, afin que l'exemple de leur beauté élimine le médiocre. Elles se réalisent dans les consciences par la critique, qui est le sentiment de l'art, qui est la synthèse de l'art reproduisant toute la vie ; — elles forment le goût, combattent le faux-goût, elles font que parler, aimer, agir, toutes les formes de l'action deviennent des arts, tous les sentiments, toutes les passions, tous les gestes. Chaque action possède un caractère esthétique ; chaque action ne l'a pas encore découvert. Chaque action doit se dépouiller de ce qu'elle renferme de non-art pour revêtir sa forme vraie. Chaque action a pour fin la beauté. L'art réalise la découverte de la beauté de chaque action. Il transforme chaque action. Chaque action découvre



sa beauté par l'art qu'elle exprime, avec lequel elle se confond. L'art est la preuve que l'action existe, qu'elle a une raison d'être, et qu'elle durera par sa beauté. L'art, sous sa forme littérature et sculpture, sous sa forme critique, — et sous toutes ses formes, — chaque fois qu'une expression quelconque de l'action est esthétique, réalise la survie. Il est la preuve que l'action s'est délivrée de la mort, qu'elle est victorieuse de la mort. Ne durent que les actions belles. Chaque acte survit par son caractère esthétique, par le rôle de beauté, d'harmonie et de joie qu'il a joué dans la vie et qui se prolonge indéfiniment, — efface les actions sans art, il triomphe de leur laideur, les élimine de la vie. Danser, aimer, chanter, survivent à l'individu, — c'est ce caractère de survie que la critique découvre, — l'individu s'y éternise. Nés avec l'individu, œuvre de l'individu, ces actes ne meurent pas avec lui, l'individu survit par eux. Ils empêchent l'individu de mourir. Ils sont la forme qu'il laisse en témoignage de son passage héroïque dans la vie. Ils deviennent des arts de survie, ils réalisent la survie, comme toutes les formes d'art, des arts qui survivent à leur auteur, au créateur de leur beauté. Ils survivent, comme les actes de sculpter, de peindre. Ils sont l'exemple transmis de pensée en pensée, de parole en parole. Il y a un art de chanter qui est commun à tous les hommes, un art de danser qui est l'œuvre de tous. Ce sont des arts sociaux — tout art est social au même degré — qui réalisent dans tous les individus le même idéal de beauté. Toutes les actions de tous les hommes doivent s'égaler en beauté. Celles de demain reproduiront le même idéal que celles d'hier. Il y a une volonté commune qui survit au passage de l'individu, une volonté commune à laquelle il collabore. Son effort dure éternellement. Il dure

autant que dure l'humanité. Une fois que l'homme a découvert la danse, une fois qu'il a découvert les formes, les lois, l'harmonie de la danse, qu'il a puisées dans la vie, elle est une œuvre d'art, une création de la pensée et du génie humain, aussi réelle que le poème, — c'est le poème dansé, à côté du poème écrit, sculpté, peint, — elle a sa vie indépendante, et comme toutes les œuvres d'art demeure. Le génie des peuples la crée. Ainsi du chant, de la parole, de tous les actes de l'homme dont l'ensemble constitue la vie. Il faut que le génie achève ce que le peuple a commencé, qu'il organise l'art pressenti par le peuple, qu'il le découvre dans le peuple ; le génie se découvre dans le peuple, il est le peuple achevant l'œuvre du peuple, lui communiquant la survie. Ne nions donc pas que l'art est partout, dans tous les gestes, et qu'il est la manifestation (la découverte) de la beauté qui est dans tous les gestes (l'art est la beauté apparente, et manifestée à tous les hommes, la preuve de cette beauté, la découverte et la révélation de la beauté latente dans chaque expression de la vie, qui par cette révélation devient la beauté réelle, la vie réelle, délivrée de son masque), et qu'il sera un jour toute la vie ; en attendant, il contient toute la vie, celle qui sera réalisée un jour, et sa contrefaçon qui ne sera plus, dans l'avenir, qu'un souvenir, que le souvenir de la mort, — toute la vie d'hier, d'aujourd'hui, de demain, dans son éternité et dans sa beauté ; il est toute la vie fixée à l'avance, sa beauté future, découverte dans la réalité d'aujourd'hui et d'hier. Il est toute la vie, s'exprimant par la littérature ou la sculpture, par toutes les œuvres de beauté, quelles que soient leurs formes. Tous les actes ne se sont pas encore exprimés en beauté, ils ne sont pas encore devenus des arts. L'art n'a pas dédaigné de les reproduire

pour, par cette reproduction, substituer sa beauté à leur laideur, afin qu'ils se confondent avec l'art. Un acte de beauté concourt à l'évolution de la vie : seul, il la réalise. Celles de nos actions qui sont belles demeurent. Pour survivre, une pensée, un acte, doivent être empreints de beauté. L'art est la condition de la survie. Ce caractère de survie, la critique l'a-t-elle suffisamment dégagé ? C'est elle qui fait survivre l'art. La critique, née de l'art, engendre l'art. La critique est générale : elle juge l'art tout entier. Elle est sociale. Elle est humaine. Elle est vivante. L'art exerce son influence par la critique. La critique constate que l'art découvre la beauté de l'action. Elle-même est action. Comme toutes les actions durables, elle est esthétique. L'action de la critique s'étend à toute la vie. Elle n'a pas de limites. Elle est. La critique, en découvrant l'art, découvre la beauté de l'action. L'art substitue la beauté à la laideur dans les actes qu'il décrit, dans leur description, et ensuite dans ces actes eux-mêmes, quand il s'y insinue, les inspire et les dirige. Il est le creuset dans lequel s'opère la transformation de la laideur en beauté. Double victoire de l'art sur la mort, victoire de la vie affirmant sans cesse sa beauté ! Œuvre de l'individu, œuvre qui lui survit en le faisant survivre, — ce n'est pas uniquement dans le poème que l'art s'affirme, qu'il affirme son caractère individuel et social, — ce n'est pas uniquement dans le poème écrit, parlé, sculpté, peint : la danse, l'art d'aimer, tous les gestes individuels, — formes du poème vivant — ont leur caractère social, leur héroïsme spontané, — parce qu'ils sont l'œuvre de tous, parce qu'ils doivent être pratiqués par tous les individus sans en excepter un seul ; ils survivent par leur exemple, par la réalisation en chaque individu d'un idéal commun. Il faut que la médiocrité, toute la

médiocrité qui recouvre la vie, se change en art, — ce changement n'est qu'une substitution, — qu'elle soit effacée, supprimée par l'éducation du goût, œuvre de la critique. La critique élève l'action à l'art. Alors, sera la vie réelle. Ne comptera, ne durera que l'effort de beauté réalisé. Alors, tous les actes auront leur utilité, parce qu'ils auront leur beauté. Leur beauté fera leur utilité. On ne comprend pas qu'une action puisse être utile sans beauté, que l'utilité seule puisse constituer sa beauté, alors que c'est la beauté, uniquement, qui découvre cette utilité en la réalisant. L'œuvre d'art est utile parce qu'elle est belle. L'utilité n'existe pas sans beauté. Tout ce qui est en dehors de la beauté, tout ce qui n'est pas artistique ne compte pas. L'art, en découvrant la beauté de chaque expression, en découvrant la vie réelle, en découvre l'utilité. L'œuvre d'art est un enseignement. C'est un exemple vivant. Elle s'adresse à tous les hommes pour les empêcher de s'éloigner d'un idéal de survie, pour que les hommes se rapprochent des hommes, unissent leurs efforts dans un but de beauté. L'art est le but de l'effort de l'homme. La critique dirige cet effort. L'œuvre d'art est le résultat de cet effort. Elle se multiplie dans les consciences, qu'elle découvre à elles-mêmes. Tout acte reproduit par elle retrouve en elle, et par elle, son caractère social.

Si l'écrivain, l'artiste ont une mission qui les oblige à créer, à exprimer ce qu'ils sentent, ce qu'ils pensent, le critique ne peut pas avoir d'autre mission que celle de l'artiste. Ce que nous réclamons, ce que nous exigeons de l'artiste pour qu'il soit un véritable artiste, nous le réclamons

et l'exigeons du critique. De même que l'artiste se voit souvent contraint, pour défendre ses idées, de se transformer en critique, de réaliser cette forme d'art, le critique n'est que l'artiste défendant son œuvre, l'œuvre collective qui appartient à tous. On demande au critique de s'affirmer artiste, d'être absolument artiste. Artiste et critique se confondent. L'art et la critique se confondent. Le critique est un artiste, comme la critique est un art. Le critique est un artiste dont le rôle est de défendre l'art, de le faire triompher, de faire triompher tous les artistes de génie. Son rôle est de réaliser l'art dans la vie. Son rôle est d'encourager les artistes, de les soutenir contre les mensonges de la foule, du public, qui sont plus souvent contre lui qu'avec lui, — s'ils étaient toujours avec lui, où serait l'utilité de la critique (la critique serait réalisée dans la vie) ? L'artiste connaît sa mission, et par la critique la réalise. La mission du critique est de provoquer la rencontre de l'art et de l'humanité, de les conduire l'un vers l'autre, de guider l'humanité vers l'art. Elle la dirige vers la lumière. En l'amenant à l'art, elle l'élève, elle la dépouille de ses petitesses, elle réalise une humanité supérieure. Elle réalise l'humanité telle qu'elle devrait être. Si le critique a quelque chose à nous dire au sujet de son rôle et de sa mission. il a le devoir et le droit de le dire de suite. Ce sont ses premières paroles. Il doit faire connaître ses intentions, nous dire s'il entend prendre la défense de l'art, s'il est du côté de la vie. C'est sa franchise de critique d'affirmer sa foi. Cette foi, sans doute, son œuvre la révèlera à mesure qu'elle se développera harmonieusement, on finira par connaître toute sa pensée, mais il importe de la connaître tout de suite. Ses premières paroles doivent nous fixer sur son attitude. Non, le critique n'attend pas. Il a trop l'amour de la vie pour ne pas

le proclamer de suite. Il faut qu'il l'exprime saus retard. Toutes ses paroles, tous ses actes en seront la preuve. Et c'est pourquoi, avant de juger les œuvres, et pour les découvrir, il doit nous dire pourquoi il les juge, comment il entend remplir son rôle, — le rôle même de l'artiste. Pourquoi il les juge, et comment il les jugera. Il faut qu'il s'attache, de suite, notre confiance. Il faut que nous l'aimions, pour le suivre, pour découvrir l'art avec lui. C'est un devoir pour lui, c'est une obligation de se faire aimer. Ce sont les critiques sans idéal, c'est la fausse critique, qui n'ont rien à nous dire, *avant*, autant qu'*après* les œuvres. Mais un critique ayant une foi, la foi dans son rôle et sa mission d'artiste, doit, sans retard, la professer. Sa conception de la critique est la même que sa conception de l'art et de la vie. Elle est une. Son esthétique personnelle, individuelle, n'est qu'une esthétique impersonnelle, sociale, puisque le critique ne doit pas avoir d'autres préférences ni d'autres admirations que l'art. Il rend hommage à l'art. Il s'incline devant la vérité. Il n'est pas libre de ne pas s'incliner devant la vérité. Il n'est pas libre de ne pas être juste. Tous les critiques s'égalent par leur ardent amour de l'art. Ils ont le même idéal. Cet idéal est impersonnel. On n'imagine pas un critique ayant d'autres préférences que des préférences esthétiques. La critique, c'est préférer l'art au non-art. C'est s'incliner devant la vérité. C'est affirmer la vérité que l'on a découverte. Cet idéal impersonnel se confond avec la personnalité du critique. Celui-ci s'applique à le réaliser dans ses jugements qui sont des actes. Cet idéal impersonnel, c'est l'adhésion de l'homme à l'art, c'est la liberté qu'il a de préférer l'art au non-art (s'il préférait à l'art le non-art la liberté serait détruite). Préférer le non-art, c'est être esclave. C'est dans sa conscience que le critique découvre son devoir, le de-

voir de défendre l'art. Il n'obéit qu'à sa volonté et à sa liberté. Il est indépendant. C'est sa personnalité qui l'incline devant la vérité, c'est son âme d'artiste. La conviction et la foi du critique, son esthétique, lui sont inspirées par l'art. Son originalité, c'est d'avoir une foi. La critique est un équilibre. Elle n'est pas plus personnelle qu'impersonnelle. Ce qui fait la beauté d'un dogme, c'est son étendue, c'est sa vastitude ; un dogme n'est qu'un résumé, le plus vaste des résumés. C'est l'expression de la vérité. C'est ce qui est éternel. En dehors de lui, de la vérité qu'il affirme, c'est le transitoire. Il y a de faux dogmes, qui ne sont pas éternels, qui disparaîtront. La critique, c'est le dogme, c'est la loi vivante. Ce n'est pas une impression de néant, c'est l'impression supérieure de la vie. Il y a de petites impressions. Elles sont superficielles. Ce ne sont pas des impressions. La petite critique se contente de petites impressions. Elle se contente de faux dogmes. La critique vit d'impressions qui démontrent la même vérité, qui répètent la même réalité, — d'impressions et de sensations totales. Elle est l'impression que la vie dépose dans le cerveau de l'homme, avec la vérité. La méthode n'est que la découverte des impressions durables. Elle condamne les impressions fugitives, qui ne correspondent pas à l'éternité de l'art. Il faut une méthode au critique, pour lui permettre d'étudier, d'observer, de découvrir l'œuvre d'art, et pour la faire connaître. La méthode découvre la vérité. On n'a pas le droit de juger superficiellement, — ce qui est superficiel n'est pas un jugement, — les œuvres de la pensée humaine. Il est évident que nul n'a le droit de déflorer la beauté de la vie, qui est la beauté de l'art ; que certains signes caractérisent le médiocre, qu'ils sont précis, déterminés, comme les signes du génie. S'il y avait la moindre hésitation, si

des signes certains n'indiquaient pas la présence du médiocre et du génie, que deviendrait la critique ? Or, elle découvre les signes certains de l'art et du faux-art. Elle sait comment les reconnaître. Elle n'hésite pas. Le génie et le médiocre les portent en eux-mêmes, c'est nous qui devons les reconnaître, les découvrir, et nous ne le pouvons qu'au moyen d'une méthode. La critique est la découverte d'une méthode qui permet de combattre l'erreur sous toutes ses formes, et sous sa forme dominante du faux-art. L'attitude que l'artiste, — par la force de son génie, qui est libre, personnel, vivant, — adopte en face de la vie, est la même que l'attitude du critique en face de l'art. Les faits que le critique observe, ce sont des idées, des livres, des œuvres. La critique suppose l'existence de l'art, autant que du non-art. Elle reconstitue l'art, cette vie supérieure, comme l'artiste reconstitue la vie. L'artiste a découvert, dans la vie, la vie réelle que le critique découvre à son tour. Il reconnaît la puissance du génie de l'artiste. Il découvre la vie réelle dans son œuvre. L'artiste, en dépouillant la vie de sa contrefaçon, réalise, par la vérité supérieure qui émane de son œuvre, la vie réelle dont l'humanité a besoin. C'est la vie qu'il rend supérieure, en découvrant sa beauté qu'il exprime en sa réalité magnifique. L'artiste, en face de ce qui n'est pas la vie, découvre ce qui est la vie ; ce qui est médiocre, il l'exprime sans médiocrité, et avec ce qui, dans la vie, n'est pas la vie, il réalise une vie supérieure, — que chaque homme doit réaliser en devenant artiste, — où se retrouve toute la vie, où se résume la vie intégrale, en même temps que son contraire. L'art contient l'antithèse de la vie et de la mort. C'est la grande force de l'art, c'est sa beauté parfaite, de transformer la laideur en beauté, la médiocrité en génie, la petitesse

en héroïsme. Par la perfection de leur expression, il en découvre le néant. Il fait surgir la laideur qui est dans le contraire de la vie, en même temps il exalte la vie réelle, la vie belle et durable. Cette beauté, qui est dans la vie, il l'exprime, il la fait comprendre, il la propage : ce n'est pas autre chose que l'art découvrant l'art, reconnaissant la vie réelle qui reproduit sa beauté, découvrant dans la vie la justice et l'harmonie. Pour l'art, la vie réelle est celle qui renferme les éléments de l'art, qui est juste, harmonieuse et lumineuse comme une œuvre d'art, celle qui est esthétique par sa justice et sa beauté. Le critique, c'est l'artiste jugeant son œuvre, la jugeant par rapport à la vie, et jugeant par là même ce qui contredit son œuvre, ce qui ne correspond que par antithèse à son œuvre : le non-art. Ce qui ne peut pas vivre en bonne entente, ce qui se contredit et se combat, l'art le rapproche, il rassemble, il réunit ce qui est désuni, et de cette opposition des éléments les plus différents, il fait naître, comme juge suprême, son harmonie et sa beauté. Cette harmonie et cette beauté sont la preuve que la critique inspire l'art, qu'elle est l'art découvrant la beauté, et en découvrant la beauté se découvrant lui-même.

La critique, comme l'art, est une abnégation. Elle est un sacrifice. C'est l'oubli de l'individu, de l'égoïsme de l'individu par l'élargissement de sa pensée, par l'amour de la vie, par la passion du vrai. Cette passion du vrai anime le critique. Il ne voit plus que la vie, en présence de laquelle il s'humilie, et par cet amour et cette admiration sa conscience est aussi vaste que la vie. Sa

pensée est généreuse. Son courage est illimité. Ainsi le critique oublie sa personnalité quand il considère l'œuvre. Il oublie sa personnalité, c'est-à-dire son intérêt — bien que son intérêt se confonde avec celui de l'art. La critique, c'est l'oubli de soi. Par là encore, la critique et l'art se confondent. Le critique oublie sa personnalité, tous les petits égoïsmes, en présence de l'œuvre ; mais en même temps sa personnalité s'agrandit, s'égale à l'œuvre. Ainsi l'artiste, humble devant la nature, est aussitôt grandi par cette humilité. Il égale toute la nature. Il participe à sa beauté. Elle lui communique sa force. Il y puise de l'héroïsme. Elle le récompense de son humilité. Plus le critique s'efforce de disparaître, — et il disparaît totalement, — en présence de l'œuvre dont il se fait le juge et le défenseur, plus il affirme son « moi ». Il n'est pas à côté, ni en dehors, ni au-dessus d'elle. Il est au cœur, au sein même de l'œuvre. Il est lui-même, parce qu'il affirme son amour de l'art. Plus son effort est grand pour s'effacer devant l'œuvre, plus sa véritable personnalité apparaît : la conscience de l'art. On ne peut pas oublier le critique, en dépit des efforts qu'il fait pour être oublié. On ne l'oublie pas à cause même de son effort à vouloir qu'on l'oublie. Car c'est cet effort qui constitue la beauté de sa pensée. C'est cet effort que l'on admire et que l'on aime. — Au contraire, si nous pensons aux critiques dont l'effort consiste à nous intéresser à leurs travaux plus qu'aux œuvres, à nous désintéresser des œuvres, qui ne nous intéressent pas à leurs travaux dans le but de nous intéresser aux œuvres, qui veulent que nous ne retenions que leurs travaux, à propos des œuvres, nous ne pouvons nous intéresser à leur œuvre néfaste, nous la condamnons. Ils n'atteignent pas leur but. Ils échouent dans leur prétentions. Ils appartiennent à la catégorie des faux

critiques. Ils sont inutiles, nuisibles. Ils ne parviennent qu'à se contredire, car il y a bien des chances pour qu'ils se rendent haïssables, d'être les auxiliaires du faux-art qu'ils ne font pas plus oublier qu'eux-mêmes,— ils ne parviennent qu'à nous faire aimer l'art, sans l'avoir voulu, — se rendent haïssables parce qu'ils croient exister de nier les œuvres d'art, qu'ils ne comprennent pas. Un faux critique est un être dépourvu de sensibilité. C'est quelque chose de monstrueux. La fausse critique attire l'attention sur son néant ; elle veut que l'on s'intéresse à son néant, non à la vie de l'œuvre qu'elle prétend juger, à laquelle elle ne comprend rien, et elle se contredit lorsque l'œuvre est aussi médiocre qu'elle, elle ne parvient qu'à la rendre haïssable en croyant la faire aimer ; elle ne peut admirer que le médiocre (l'admiration a ici un sens inattendu), — ce qu'elle croit la beauté est pour nous la laideur, — et en n'admirant que le médiocre, elle se contredit de vouloir paraître meilleure que lui, sans se douter qu'elle est aussi médiocre. La fausse critique est une contradiction. Une contradiction d'où aucune vérité ne jaillit. Elle contredit, elle se contredit. Elle est incapable de formuler avec précision son idéal médiocre, son absence d'idéal. Elle va contre la vie, sans la connaître. L'expression « critique » n'a pas encore réalisé sa beauté. Elle est encore enveloppée de néant. Elle ne s'est pas dégagée du chaos. C'est par l'oubli de soi — il est incapable d'oublier son idéal esthétique, mais il y a une façon de s'oublier qui est de conformer sa personnalité à un idéal qui devient cette personnalité,— que la critique existe. L'oubli de soi, — l'abandon de l'égoïsme, — substituera la critique à la fausse critique. La critique est sociale. C'est une abnégation. Nous dirions un apostolat, si ce vocable n'était mal employé. Cet oubli ne signifie pas que le critique oublie

ses préférences, — puisque ses préférences sont vraies, et il ne peut pas se contredire, — il signifie qu'il doit n'avoir d'autre but que leur triomphe ; c'est pourquoi il ne cherche pas à se faire admirer, il cherche à faire admirer l'œuvre. Il y parvient. L'admiration pour son œuvre de critique lui vient sans qu'il la recherche, sans qu'il la réclame. C'est un surcroît d'admiration. Il faut pourtant qu'elle existe. Cette admiration, c'est l'hommage de la justice à la justice. Il ne peut pas aller contre elle. C'est parce qu'elle vient à lui qu'il ne va pas à elle. Elle est, pour lui, secondaire. Ce qui importe plus qu'un succès personnel, c'est l'art. C'est l'art qu'il importe d'admirer. Et l'on admire du coup la critique, qui est une des formes de l'art. Si l'art du critique est admirable, — s'il ne l'était pas, la critique n'existerait pas, — qu'on l'admire, c'est justice, mais le critique ne consent à être admiré que pour rendre admirable l'œuvre qu'il admire. Celui qui admire l'œuvre et la critique devient critique. La justice pour l'art, comme pour la critique, c'est la réalisation de la critique. La critique seule juge la critique. Seule, elle peut, elle doit être juste. La critique n'a pas suffisamment pensé à l'œuvre. Certes, on pense à l'œuvre, on pense à l'art, quand on recherche une méthode, — la fausse critique est l'absence de méthode, elle ne cherche rien, — un idéal esthétique, on pense aux œuvres que l'on jugera. La fausse critique, même en cherchant un idéal et une méthode, n'a pas pensé à l'œuvre, parce qu'elle les a cherchés en dehors de la vie. Elle n'a découvert — ce qui équivaut à ne rien découvrir du tout — qu'un idéal factice, qu'une méthode inexistante. La fausse critique, c'est l'absence de méthode, c'est l'absence d'idéal. Il faut que la critique pense à l'œuvre de la critique, qu'elle découvre un idéal, une

méthode : qu'elle se crée. Nous savons qu'il y a là un effort de pensée que la critique médiocre est incapable de faire. Elle ne pense ni à l'œuvre, ni à son œuvre. Elle ne pense à rien. Elle veut seulement faire croire qu'elle existe. Or, elle n'existe pas. Elle n'y parvient pas. Elle ne parvient pas à nous persuader qu'elle existe. La fausse critique oublie l'œuvre, — l'œuvre d'art, — elle s'oublie, d'une certaine manière, — pour faire croire à sa force, pour faire croire à sa beauté. Elle a horreur de la vie. Elle veut avoir l'air de vivre. Les critiques médiocres n'ont jamais songé qu'à leur propre succès. Il est vrai que de la gloire de la critique dépend la gloire de l'art (elles dépendent l'une de l'autre). Mais le succès de la fausse critique, — à quoi sert-il ? Quelle est son utilité ? Il ne démontre que son peu de consistance. Que le critique pense bien que son succès, sa gloire, — la vraie, — c'est le succès, la gloire de l'œuvre qu'il veut que nous aimions, et que nous admirions. Aucune gloire n'est comparable à celle-ci. Sa méthode, ses moyens, son idéal, sa forme, la critique ne les utilise que pour le triomphe de l'art. L'indépendance de la critique est souveraine : ses préférences sont dans sa méthode, elles sont commandées par la vie. La critique n'est pas libre de choisir, elle ne doit s'incliner que devant la beauté. La fausse critique adore la laideur. Elle s'y complaît. La critique, pour exister, doit aimer la beauté. Pour l'aimer, elle doit la découvrir. Le vrai critique préfère toujours la beauté, parce qu'elle est la vérité que nul ne peut nier sans nier la vie.

L'art est l'étude de la vie. Il ne se contente pas de copier es formes, mais il s'efforce de découvrir, — il découvre, —

leur signification. Il sait que les formes enveloppent les idées. L'écrivain est plus qu'un moraliste, plus qu'un philosophe, plus qu'un sociologue, puisque son observation porte sur toutes les formes de la vie et qu'il ne les considère pas isolées. C'est pourquoi la littérature exprime l'universel, c'est pourquoi elle découvre l'unité, elle réalise l'unité de tout ce que nous connaissons, tout ce que nous cherchons à découvrir et tout ce que nous découvrons. La critique est la forme de la littérature qui synthétise l'art. Elle découvre la solidarité de tous les arts, et la solidarité de tous les actes de lavie.Elle est le trait-d'union entre ce que nous connaissons et ce que nous cherchons à connaître. Tout ce que nous cherchons est contenu dans l'art. A nous de savoir y découvrir toute la vérité. En elle, les synthèses particulières, esthétiques au même degré, toutes les formes d'art, viennent se réfléchir, découvrent les liens qui les rapprochent, — reproduire la pensée de l'univers. La critique est un art qui, comme toutes les formes d'art, synthétise tout l'art, par là toute la vie. La critique, — dernière venue des formes d'art littéraire, — est arrivée peu à peu à se constituer. Voici. Elle existe puisque l'art existe. Elle est le sentiment de de l'art. Elle n'a pas eu à évoluer. On a cherché seulement à la découvrir. Elle est née avec la première œuvre d'art. L'art jugeant l'art, c'est la critique. On a plus ou moins senti, compris, la beauté de l'art. La critique a été, ou n'a pas été réalisée. Elle a été réalisée chaque fois que l'art a été senti, compris. C'est pourquoi la critique constatant sa propre existence, dans le jugement des hommes, constatant son existence, ou mieux l'humanité, par ses artistes, reconnaissant le rôle et l'influence de la critique, il semble que ce rôle et cette influence ne se font sentir qu'aujourd'hui.

L'évolution de la critique, ce sont les recherches des hommes pour se rapprocher de l'art, pour comprendre sa beauté, pour arriver à la juger. Ce n'est pas la critique qui a évolué. C'est l'idée plus ou moins juste des hommes sur la critique qui a évolué. C'est une opposition. L'opposition des artistes et des médiocres. On a paru découvrir une nouvelle critique chaque fois que les artistes ont combattu la fausse critique, ou faux sentiment, ou fausse idée de l'art. La découverte de la critique, c'est une adhésion à l'art. Quiconque adhère à l'art découvre la critique. Il découvre le génie et la beauté. Il découvre la civilisation. Il découvre la nature. Il découvre la vie. Il se découvre lui-même, — sa propre énergie et sa propre volonté. Dire que la critique se fonde, se crée, c'est supposer qu'elle a toujours existé, c'est affirmer l'éternité de l'art. Ni plus ni moins. C'est affirmer que le sentiment de l'art existe, c'est affirmer qu'il se généralisera chaque jour, qu'il s'universalisera, que l'humanité s'élèvera progressivement à la vie de l'art, à sa compréhension, à la critique. La critique est la conscience de la vie. C'est la lumière qui éclaire les faits, les idées, les actes. Elle est la preuve que le sentiment de l'art est vivant, et ce qu'elle démontre aujourd'hui, en démontrant l'existence de l'art, c'est sa propre vitalité. Voilà ce que l'on appelle la découverte d'une critique nouvelle, en harmonie avec l'idéal de l'art. C'est la découverte de la critique éternelle, de l'art de tous les temps. Ce sentiment de l'art, développé à toutes les époques en plus ou moins de consciences, la critique d'aujourd'hui est la preuve qu'il est durable. La critique est la preuve de la présence de l'art dans la vie. C'est l'art qui démontre sa réalité. L'art existe, mais presque tous les hommes, excepté les artistes, l'ignorent : c'est pourquoi la critique leur démontre que

l'art existe. Elle démontre que ceux qui ont le sentiment de l'art sont dans la vérité, qu'ils réalisent la critique par la compréhenson de la beauté. Ce sentiment de l'art il faut le généraliser. La critique défend, universalise, généralise la critique. La critique est le sentiment de l'art universalisé. L'art se socialise par la critique née de lui. Se socialiser, c'est pour l'art élever à lui l'humanité. La critique, c'est l'art rejoignant l'humanité, c'est-dire obligeant l'humanité à le rejoindre, à rejoindre l'humanité, la nature, la vie. L'art a engendré la critique, il a fait sortir de lui-même cette nouvelle forme de sa beauté. Sans doute, parce que l'art existe, la critique existe. Elle est en puissance dans l'art. L'art sera un jour senti, compris de tous les hommes. Du moment que l'art est senti, compris de quelques hommes, on ne peut nier sa présence, la présence de la critique. Chaque œuvre d'art porte avec elle la critique qui la juge. La critique est aussi éternelle que l'art. Elle naît avec lui. Elle est depuis qu'il y a des œuvres d'art. Elle est l'œuvre qui dure, qui survit. C'est le jugement durable engendré par l'œuvre durable. L'œuvre de notre époque, c'est de démontrer la réalité de la critique, et cela par la voix même de la critique. Elle seule peut reconnaître son devoir et ses droits. La critique seule a le pouvoir et la force de défendre la critique. C'est pourquoi l'art, qui contient la critique, après l'avoir réalisée par sa beauté, veut la réaliser dans la vie de l'humanité. La critique est donc bien la dernière forme de l'art (tout en étant aussi ancienne que toutes les formes esthétiques), celle par laquelle elle doit vaincre la médiocrité. La critique combat la mort. Parce que la mort est l'adversaire de l'art. L'œuvre de la mort est anéantie par la critique. Peut-être qu'un jour l'art, qui est aussi inépuisable que la

nature, découvrira d'autres expressions de sa beauté qui existent depuis toujours parce que, depuis qu'il existe, au jour même de l'éclosion de la vie, il a exprimé toute la nature ? C'est l'humanité qui découvrira ces nouvelles formes de beauté. Cette découverte, c'est la réalisation de l'art dans tous ses actes. C'est dans la critique, aujourd'hui, que l'art se résume, — est-ce bien un résumé ? — l'art d'aujourd'hui, de demain, de toujours. Comme la critique est en puissance dans toutes les œuvres d'art, — elle est leur rôle, leur influence, leur compréhension, — l'art est en puissance dans la critique, l'art qui reproduira demain l'art d'autrefois. C'est aujourd'hui l'expression dans laquelle il se découvre tout entier, dans son idéal et sa forme, dans laquelle il découvre tout son passé, tout son présent, et dans laquelle son avenir est tout entier contenu. C'est en elle qu'il dépose toutes ses richesses, c'est à elle qu'il confie la garde de son idéal. Elle est le temple qui protège jalousement ce trésor d'art accumulé. Elle ne le dissimule pas. Elle l'expose à la lumière. Elle ne veut pas que ce trésor reste caché. Elle veut que l'éclat en rejaillisse sur chaque vie humaine. Une nouvelle beauté s'ajoute au passé de l'art, aussi magnifique, aussi éternelle que lui ; une nouvelle forme d'art va naître, qui existe depuis l'origine de l'art, dont il faudra bien que tous les hommes reconnaissent l'utilité et la souveraineté, — une nouvelle forme d'art qui se découvre comme se sont découvertes, par le génie de l'homme découvrant la vie, toutes les expressions de l'art magnifique,aux époques splendides de son histoire, répondant au besoin grandissant des hommes, dirigeant l'évolution vers la vie des sociétés humaines ; une forme qui existe complètement, comme chaque forme d'art, dans les autres formes ; un genre qui manifeste son

héroïsme, son utilité, sa beauté, qui apparaît enfin aujourd'hui, pour condamner le médiocre, rappeler l'humanité au souci de l'idéal, l'obliger à examiner les replis profonds de sa conscience, sonder son cœur, interroger son esprit, et que nous découvrons dans l'art, dans l'inépuisable fécondité de l'art, — dans notre inquiétude, dans nos idées, dans nos aspirations, notre agitation, nos rêves, et nous apporte enfin la vérité que nous demandons, que nous réclamons : la critique.

La critique découvre une esthétique, — une théorie de l'art et de la beauté, — à laquelle elle ramène tous ses jugements. Une critique sérieuse ne se dérobe pas au devoir de formuler l'esthétique dans laquelle est contenu son idéal. Elle y rapporte tout. C'est le guide qu'elle s'est choisi, qui lui indique la voie qu'elle doit suivre. Chaque critique n'a pas une esthétique différente. Il n'y a pas l'esthétique de tel ou tel. Chaque critique conforme ses jugements à l'idéal esthétique ordonné, imposé par la critique. La critique est incapable de remplir son rôle, elle n'existe pas si elle ne découvre pas l'esthétique à laquelle elle doit conformer ses jugements. Ce que c'est que l'art, ce que c'est que la beauté, la critique le recherche, le découvre. La découverte d'une esthétique, de l'esthétique, — de l'art, est pour la critique une nécessité. Dès qu'elle se propose de rechercher la nature, le rôle et la mission de l'art, dès qu'elle s'est assigné la découverte de l'idéal de l'art dans la vie, elle est vivante. La fausse critique n'a pas d'esthétique. L'existence de la critique est donc subordonnée à l'existence de l'esthétique ; mais celle-ci est l'œuvre de celle-là, et on ne

s'efforce tant de découvrir une théorie de la beauté que parce que la nécessité s'impose d'avoir une critique en rapport avec l'art, — que parce que la critique est utile, que parce que l'humanité ne pouvant pas vivre sans art a besoin de la critique pour lui indiquer où est l'art, parce que l'art doit rejoindre, par la critique, l'humanité. — Le Droit à la Beauté n'est pas autre chose qu'une esthétique, — l'esthétique fondamentale, — qui renferme les droits et les devoirs de la critique, ses idées sur l'art, et du même coup sur la vie. Cette théorie qu'il a découverte dans l'art en le découvrant dans la vie, qu'il a découverte dans les œuvres, le critique l'exprime avant l'étude des œuvres. C'est pour lui le dogme en dehors duquel la vérité n'existe pas. Ce dogme proclame l'universalité et l'unité de l'art, ses rapports avec la vie et l'humanité, que l'art et l'humanité doivent se rejoindre, se rapprocher, et la critique applique ces préceptes, rapproche l'humanité de l'idéal de l'art. C'est une théorie pratique. Le critique accomplit l'œuvre d'affranchissement que tous les artistes tentent de leur côté. Il ne se croit pas moins artiste que le poète ou le sculpteur. C'est une esthétique indépendante dans laquelle il s'affirme aussi indépendant que tous les écrivains et que tous les artistes, — indépendance que démontre son mépris des écoles et son amour de la vie.

L'esthétique est méconnue. Elle est pourtant l'idéal de l'art reconnu par la critique. Nier l'esthétique, c'est nier l'art. De fausses esthétiques ont répandu de fausses idées sur l'art. La critique découvre l'art dans la vie, et l'ensemble des idées que l'art lui a suggérées, — des idées

vivantes, puisées dans la vie, éternelles, — constitue l'esthétique. La critique substitue l'esthétique à la philosophie, à l'enseignement faux de l'école, non conforme à la vie. Par l'esthétique, — expression de l'idéal de l'art, — elle explique toute la vie, tous les actes, toutes les formes. La critique place l'art au centre de la vie, comme le centre vers lequel convergent toutes les activités. L'esthétique, — cette partie de la critique dégageant l'idéal universel de l'art, — expliquera désormais les motifs qui font agir les hommes, donnera l'explication de leur conduite, remplacera la morale, la politique la religion, auxquelles elle substituera l'enseignement de la vie. L'esthétique permettra d'apprécier tel ou tel acte, de juger s'il est ou s'il n'est pas conforme à la beauté. Elle transformera la société d'aujourd'hui en une société meilleure, elle lui substituera une société vivante, parce qu'elle lui aura imposé l'idéal de l'art, que la critique recherchera et découvrira à son tour dans les œuvres.

L'esthétique est la science de la vie. Elle est la science universelle, parce qu'elle demande à l'art l'explication de la vie ; parce qu'elle a pour objet l'art, qui résume la vie. En recherchant la nature de l'art, son origine sa mission. et son rôle, son influence, — l'esthétique coordonne toutes les sciences sous l'unique loi à laquelle, pour être la découverte du vrai, elles doivent se soumettre : la loi de Beauté. Elle contient toutes les sciences parce que l'art les contient toutes. L'esthétique est la compréhension de la vie, — de la nature, — de l'humanité.

L'Idéal qui soutient, dirige, guide le critique, lui permet d'accomplir la mission sociale que ce temps exige, c'est le Droit à la Beauté. La méthode qu'il emploie pour réaliser cet idéal, — qu'il applique aux œuvres du passé aussi bien qu'à celles d'aujourd'hui, aux œuvres qui constitueront la beauté de l'avenir, — pour découvrir l'œuvre d'art correspondant à cet idéal et la rendre compréhensible pour tous, afin qu'elle réalise dans les consciences les germes de joie, de force, de volonté, d'énergie et de liberté, — d'harmonie, — qu'elle renferme, — méthode au moyen de laquelle s'opère le passage de l'art à la foule (l'élévation de l'humanité à l'art), — c'est la synthèse. En dehors de cet idéal et de cette méthode, dont l'une complète l'autre, c'est le néant. C'est l'incompréhension. Ils supposent que le critique n'est pas indifférent à la vie qui l'entoure ; qu'il n'envisage pas l'œuvre comme le résultat, mais la cause de l'évolution ; qu'il attache une égale importance à l'idée et à l'expression de l'idée. A chacune des écoles, négation de l'art et de la vie, — puisqu'aucune école ne reproduit l'art tout entier en ne reproduisant qu'imparfaitement la vie, correspondit une critique également restreinte, étroite, négative. A l'école classique, — l'école est prise au sens rétrograde, éphémère, non dans ce qu'elle a de supérieur, ce qui lui a survécu, l'a condamnée en la dépassant et brisant la formule, au classicisme, — ne considérant qu'abstraitement la vie, et l'art aussi mensongèrement, emprisonné dans la même conception routinière, correspondit une critique bornée, craintive, timide. A l'école romantique, reproduisant inversement l'école classique, aboutissant, dans l'étroitesse de sa formule, à la même négation de la vie, au nom de laquelle s'insurgeaient les écrivains supérieurs de ce mouvement, dans celles de leurs œuvres qui dominaient l'école,

correspondit une critique aussi plate, aussi peu vivante, quoique paraissant s'enthousiasmer et se rebeller. A l'école naturaliste, dernière forme du réalisme s'attaquant aux littératures et aux arts d'imagination, de mythologie et de rêve, — le réalisme opère le passage du romantisme au naturalisme, — ne voulant exprimer de la vie que sa contrefaçon, certes dans un but louable, dans un but de combat, que sa contrefaçon au lieu de l'exprimer entièrement, de l'opposer à cette contrefaçon, et aggravant cette étroitesse de pensée, du moins dans les œuvres médiocres, par l'expression sans art de cette contrefaçon, par la platitude du style et l'absence d'idées, la pauvreté des intrigues, par conséquent continuant à symboliser l'absence d'art qu'elle croyait combattre, et qu'elle aurait dû combattre, comme les réalistes, en la reproduisant en beauté, en lui opposant l'art et l'harmonie de l'œuvre née de ce spectacle, s'ajoutant à l'absence d'art qui était dans la vie, la continuant, contrefaisant la vie par le faux-art, — ne voulant découvrir aucun sens idéal au réel, repoussant toute spéculation philosophique, toute hypothèse généreuse, qui n'ont rien à voir avec le vague des métaphysiques, et ne saisissant pas la véritable importance du document, correspondit une critique sans idéal, sans art, sans beauté (une critique lyrique et de révolte saine parvint à naître en rompant avec l'application rigide d'un système, et fut la revanche de l'art) : attachant plus d'importance aux faits qu'aux idées, ne découvrant pas les faits réels, les faits positifs, les humbles faits ou les faits généraux de l'existence quotidienne, aux documents qu'à leur signification réelle, n'expliquant pas le génie de l'écrivain, ne découvrant de génie qu'aux médiocres, détruisant l'harmonie et la liberté de la pensée et de l'inspiration, hésitante, peureuse chaque fois qu'elle se trouva

en présence d'un esprit supérieur, imprégné de naturalisme vrai, de sincérité et de lyrisme, et dominant toutes les écoles, — cataloguant, collectionnant, sans conclure, sans juger. Au symbolisme, s'insurgeant à la fois contre toutes les écoles, au symbolisme guerrier, enthousiaste, jeune, téméraire, — préférant le vague et l'imprécis à l'observation directe, n'exprimant chaque fait, chaque idée, chaque sentiment, que par une métaphore ou allégorie, que musicalement, opérant sur le monde réel une transformation qui, tout en lui restituant son sens mystérieux et symbolique, n'en fut pas moins excessive chez la plupart, perdit l'équilibre et la notion du vrai, aboutit aux rêveries de la métaphysique, — correspondit une critique batailleuse, en révolte contre les programmes officiels, manquant d'expérience pour se préserver de certains défauts, et donnant dans le vague (il se dégagea parallèlement une critique indépendante), et qui entrevoyait, pressentait des vérités plutôt qu'elle ne les précisait, — qui allait contre elle-même, contre son enthousiasme, contre sa jeunesse, contre sa virilité, contre son amour de la beauté, qui gaspillait ses dons, s'énervait, se lassait, contre son amour de la beauté qu'elle définissait en termes obscurs et prétentieux, — qui était généreuse, certes, dans son intransigeance, dans sa haine des médiocres, des bourgeois. A l'art synthétique, supérieur à toutes les écoles, en germe dans le classicisme, le romantisme, le réalisme et le symbolisme, à cet art qui se réalisait au-dessus de chaque école, la condamnait, qui était l'œuvre des écrivains de génie planant au-dessus de l'école dans laquelle on les emprisonnait, — correspond une critique synthétique. L'art veut attendre, pour se juger, par la critique, — la critique est l'art qui se juge, le jugement que l'art porte sur l'art, — alors que la fausse critique correspond au faux-art, elle est le faux-art se

complaisant dans sa propre médiocrité, — l'art, qui engendre la critique, qui la contient, qui la fait naître de sa beauté, l'art attend le moment opportun pour se juger, le moment où on l'oublie, où on le méconnaît — il réserve son jugement pour une date ultérieure. Du moment que la critique est contenue tout entière dans l'art, ceux qui méconnaissent l'art se sentent condamnés, écrasés par la présence même de la beauté. La seule présence de l'art juge l'art, démontre sa beauté. Cette présence proteste contre l'oubli et l'indifférence. Cette protestation a son heure de triomphe. Elle triomphe chaque fois qu'un individu consent à dépouiller sa médiocrité pour adhérer à la vie esthétique. On méconnaît l'art à toutes les époques. Il y a des époques où cette indifférence est plus forte, plus ignominieuse. Les artistes vivent à l'écart. On les isole du reste des hommes. Leur œuvre est méconnue. La critique intervient. La critique les venge. La critique est la protestation de l'art contre le non-art. C'est la vie qui poursuit et combat la mort. L'art a voulu attendre jusqu'à notre époque le moment de reprendre sa revanche contre les médiocres de tous les temps. Son rôle s'impose. Il est nécessaire. C'est le désarroi. L'art aussitôt apporte son appui, régénère l'humanité. Sa beauté démontre que si l'humanité est malheureuse, c'est parce qu'elle vit en dehors de l'idéal de l'art. L'art se juge la force condamnant les forces mauvaises. Notre époque est celle où l'art veut se juger, juger tout son passé (il ne juge, en définitive, que l'attitude de l'humanité en face de sa beauté). Il veut connaître si l'humanité se rapproche ou s'éloigne de lui. Un immense amour le conduit au-devant de l'humanité. Il va contre l'erreur ; il va contre la discorde ; il va contre le médiocre ; il va contre la mort. Il porte la vie dans ses replis majestueux, dans sa beauté

souveraine. Il répand à flots la vie. Il répand des torrents de lumière. Il est la source paradisiaque, la source inépuisable d'harmonie et de lumière. Il est l'abreuvoir sacré, où chacun vient désaltérer sa soif de justice, sa soif de beauté, sa soif de magnificence. Il suscite des héros. Alors, la critique naît. Elle se réveille. Longtemps endormie dans le sein de l'art et de la vie, reposant dans le calme et l'harmonie de l'art, elle s'anime soudain, elle parle, elle vibre. L'art contemple sa force, sa volonté, son énergie. L'art vient d'enfanter la critique. C'est la chair de sa chair, c'est la pensée de sa pensée. C'est l'œuvre de son émotion, de son énergie, de sa tendresse. La critique se reconnaît dans l'art, dans la beauté de l'art. Le même frisson l'agite. Elle aime, elle adore, elle vibre. La critique vit. Elle tressaille d'indépendance. Elle est une personnalité. Elle est un être. Elle n'est pas un symbole. Elle est une réalité. Elle est un fait. Elle a un nom. Elle est la synthèse des mouvements, des formes, des idées. Quand l'art, qui a la puissance et l'énergie d'attendre, comprend que l'humanité ne peut plus attendre, que la mort la guette si elle ne fait un suprême, un dernier effort pour la vaincre, il enfante la critique, il condamne la fausse critique, la fausse idée de l'art, il délègue pour vaincre la mort la critique synthétique, celle qui correspond exactement à sa nature, à son rôle, à sa beauté, aussi universelle, aussi générale, aussi populaire que lui, — celle qui l'explique, le comprend et le juge parfaitement. L'art a réservé jusqu'à ce jour le jugement qu'il devait porter sur lui-même. Ce jugement doit condamner aujourd'hui le médiocre. Par la critique synthétique, correspondant à l'art synthétique, exprimant tout l'art qui exprime toute la vie, la vérité est dégagée pour l'art comme pour le faux-art, pour la vie comme pour sa contrefaçon. C'est le faux-art

jugé et condamné par l'art, et la contrefaçon de la vie jugée, condamnée par la vie. L'art découvrant toute la vie, et non pas un fragment quelconque de la vie, qui n'a aucune signification si on l'isole du reste de la vie, — la vie est une association, — le rôle de la critique est de découvrir tout l'art, son unité et sa beauté, de voir s'y prolonger la vie totale. L'art s'empare de la vie pour la transformer en la recréant. La critique dégage la vie qui est dans l'œuvre d'art. Vie, — art, — critique, sont les expressions d'une même vérité. La beauté est le résultat de leur association. Il est impossible de séparer l'esthétique, — ou découverte du beau dans l'art, — de la critique, ou découverte de l'art dans la vie. Toutes deux ont le même amour de la nature et de la vie, défendent le même idéal et la même vérité. On ne parvient pas à isoler l'esthétique, — ou sentiment du beau, — de la critique, dont le rôle est de faire naître, d'éveiller, de développer ce sentiment. La critique est le sentiment de l'art. C'est l'art compris et senti. C'est l'art se réalisant dans les consciences. C'est l'art découvrant la vérité et la vie. L'esthétique est un idéal, la critique est une méthode. La critique réalise l'idéal de l'esthétique dans toute la vie.

Qu'est-ce qu'une critique vraiment scientifique ? Celle qui ne veut pas laisser à la fantaisie, au dilettantisme, au faux impressionnisme autant qu'au faux dogmatisme, le droit de prononcer sur la valeur d'une œuvre, parce qu'ils sont impuissants à la comprendre, parce qu'elle est toujours mal comprise, parce qu'elle n'est pas prise au sérieux. La critique scientifique est celle qui découvre la beauté, autant que la laideur, d'une œuvre.

Une critique scientifique est esthétique : elle n'est pas scientifique à cause de l'emploi de termes lourds et prétentieux, elle n'est pas scientifique à cause de la recherche de signes qui n'existent pas, elle est scientifique parce qu'elle recherche, comme la science, le vrai, parce que le vrai lui apparaît réalisé par l'art, parce que le vrai est dans la beauté, parce qu'elle ne se propose pas d'autre but que de découvrir cette beauté et parce que, pour la découvrir, elle découvre une méthode rigoureuse, — la synthèse. Une critique dont l'idéal est le droit à la beauté, — la critique, c'est la réalisation du droit à la beauté pour tous, — répudie le faux impressionnisme, le faux dogmatisme, la virtuosité, qui caractérisent la fausse critique. Nous entendons par critique scientifique une critique sérieuse, logique, vivante. Ce n'est pas la critique de signes, uniquement, qui considère l'œuvre comme l'expression d'un état d'esprit, sans découvrir le véritable signe qu'elle manifeste ; ce n'est pas plus une critique morale que sociale ; c'est une critique synthétique. La critique sera scientifique en se préoccupant, non seulement des idées, mais des formes, de tout ce qui constitue l'œuvre d'art, de tous les caractères qui l'opposent au non-art.

Pour expliquer l'œuvre d'art, sa naissance, sa pensée, sa forme, certains critiques pensent qu'il est nécessaire de connaître la société qui l'a produite. Cette société, comment la connaître autrement que par l'art ? Il n'y a pas d'autres renseignements sur elle que son art, — je ne parle pas du faux-art, qui n'exprime rien, et qui est exprimé par l'art. Il n'y a pas de degrés dans le faux-art, il n'y en a pas dans l'art. Ils existent l'un positivement, l'autre négative-

ment. Le faux-art, pas plus que l'art, n'est susceptible d'exister à demi. Il est la négation de la vie. Il est. Cette façon d'être aboutit à l'inexistence. L'art, qui affirme la vie, exprime ce qui la nie. Il ne se contente pas de décrire la beauté. de reconnaître son idéal dans la vie, il décrit la laideur qui la contrefait. L'art, seul document, — document réel et vivant, — qui fait connaître intégralement une société en la décrivant, nous permet, par cette description, de le comprendre lui-même ; en nous faisant connaître cette société, il nous fait connaître son faux-art, comment cette société et son faux-art se correspondent, se confondent ; il s'explique lui-même, il explique sa beauté, et pourquoi il combat la société, et pourquoi il l'approuve. Si l'art est un document, ce n'est pas l'amoindrir de le considérer ainsi, de le faire servir à nous renseigner sur la vie, puisqu'il ne nous renseigne, en résumé, que sur lui-même. On considère l'art comme un document vivant, en dehors duquel tout n'est que faux document. On retrouve, en lui seul, les faits qui nous permettraient de le voir naître, qui ont concouru à sa création. lui seul les indique, lui seul renseigne sur les documents par lesquels nous prétendons l'expliquer. C'est donc dans l'art que la critique découvre l'explication de l'art parce qu'elle y découvre la société qui l'a vu naître, et que nous ne pouvons connaître que par l'art, — il exprime le faux-art, il nous renseigne sur le faux-art mieux que le faux-art. En connaissant la société que l'art a combattue ou approuvée, en la connaissant par lui, nous découvrons la justice qui est dans l'art, la haine des préjugés de l'époque et l'amour de la vie. C'est la société qui est un produit de l'art, qui est engendrée par l'art, plus que l'art par la société. Si nous donnons à la société plus de pouvoir sur l'art que nous n'en donnons à l'art sur la société, le

rôle et l'influence de celui- ci disparaissent, et ce qui triomphe, ce qui subit ou exerce une influence, c'est le faux-art. L'art est libre. Il domine les milieux où il grandit. L'influence què l'on attribue à la société sur l'art, donnons la à l'art sur la société.

Ce n'est pas dans le milieu qu'il faut chercher l'explication de l'œuvre d'art, c'est dans l'œuvre d'art qu'il faut chercher l'explication du milieu. Et il est vrai que l'on ne découvrira l'explication de l'œuvre d'art qu'en elle-même. En y découvrant le milieu, on découvrira l'influence que le milieu a exercée sur elle; non pas une influence passive, mais l'influence que l'œuvre a bien voulu accorder au milieu sur elle. L'art est essentiellement libre. En nous faisant comprendre le milieu, l'œuvre d'art explique l'influence que le milieu a exercé sur elle. Elle reproduit le milieu, donc l'explique. Sa beauté est la lumière qui dissipe tous les mensonges. Parce que le milieu est reproduit par l'œuvre, pourquoi lui attribuer une importance considérable sur la formation et la destinée de l'œuvre ? Le milieu seul n'explique pas l'œuvre. L'art n'est pas une force passive devant la vie, c'est une force active et positive, qui transforme tout, commande, dirige toutes les forces. Il impose son unité. L'explication d'une œuvre réside en elle-même. La vérité, c'est que l'artiste conserve son entière liberté, la réalise par l'indépendance de son génie créateur, c'est que l'obligation de reproduire la vie n'est pas une preuve d'esclavage ni d'impuissance, puisqu'en dehors de la vie aucun art n'est possible, et puisque la vie n'existe pas en dehors de l'art. Si l'art a sa source dans la vie, n'oublions pas que la vie a sa source dans

l'art, parce qu'elle est découverte par lui. L'un continue l'autre, La preuve que l'art est libre est dans les rapports qui l'unissent à la vie, — il est la liberté de la vie, ce qui, dans la vie, représente la liberté, — parce que en dehors de la vie il n'y a pas d'art, parce que en dehors de l'art la vie n'existe pas, l'art est libre. Cette union est la preuve de leur indépendance. C'est la preuve que l'art est libre, qu'il réalise sa liberté par la beauté qu'il crée. Le sujet de son œuvre, l'artiste est obligé de le prendre dans la vie, ou bien son œuvre est une chimère, c'est une illusion. Ce sujet, c'est la vie même. Il n'est pas libre de ne plus être artiste en cessant de créer de la beauté parce qu'il refuse ou parce qu'il est incapable de la découvrir dans la vie ; c'est une preuve d'esclavage ; il n'y a de liberté que dans la création de la beauté ; c'est la personnalité de l'artiste qui se développe dans le sens de la vie. Elle ne se découvre et ne s'affirme qu'en présence de la vie. Qu'on n'étouffe pas la liberté de l'art, — la liberté de l'artiste, — en écrivant que l'art est produit mécaniquement par le milieu, alors qu'il engendre le milieu, l'embellit, le modifie, alors qu'il découvre un milieu nouveau, qu'il fait naître, sur le milieu même inesthétique, une société esthétique, qu'il fait naître un monde meilleur que celui qu'il décrit et le fait surgir de celui-ci, — société esthétique parce qu'exprimée par l'art, et aussi parce que l'art oppose à cette société une société nouvelle, — nouveauté suppose supériorité, — esthétique par son harmonie. La critique de Taine est exclusive. Huysmans fait remarquer que si l'art est l'expression de la société, du moins c'en est l'expression *à rebours*. Ainsi l'art est bien l'expression du non-art que son harmonie combat en naissant de la description qu'il en fait. Ainsi l'art transforme bien la laideur en beauté, dans la société, dans l'humanité, dans la vie. Ainsi, l'art découvre

bien la vie en découvrant, en créant la beauté. Ainsi la critique a raison de restituer à l'art son rôle indépendant et libre. Elle a raison de lui restituer son influence bienfaisante, due à sa seule beauté, sur la destinée de l'humanité. Ordinairement, ceux qui croient que l'art est l'expression de la société confondent l'art et le faux-art. Ils ne font pas la distinction capitale entre la laideur et la beauté. L'art est l'expression directe de ce qui, dans la vie, reproduit sa beauté ; il est l'expression à rebours de la société en combattant sa laideur, son faux-art. Le faux-art en est l'expression directe, du moins l'expression directe de sa laideur, et il est l'expression à rebours de sa beauté. L'art, livrant une continuelle bataille au milieu ne peut être que son expression à rebours, jusqu'au moment où il sera réalisé dans toute la vie. Il sera toujours l'expression à rebours de ce qu'il combat, et il ne sera l'expression directe de la vie que lorsqu'il sera réalisé directement par elle. La méthode de Taine n'explique pas tout ; elle est analytique ; elle est impuissante à découvrir la beauté d'une œuvre, la beauté, sa seule raison d'être, la beauté qui en réalise l'utilité ; et la critique ne peut réaliser la compréhension de l'art, — elle est la compréhension totale de l'art, — qu'en substituant, à l'analyse, la synthèse.

Rattacher la critique à l'histoire, à l'histoire naturelle, à la psychologie, à toutes les sciences, c'est ignorer qu'elle les commande, leur impose l'idéal de l'art, et ne consent à se les associer dans son rôle de découverte de la beauté qu'après les avoir transformées. Et dès que cette transformation a lieu par leur association dans la synthèse cri-

tique, la critique d'analyse a vécu. Rattacher la critique aux autres sciences, c'est découvrir qu'elle en est le lien et l'unité, qu'elle les contient toutes. C'est hâter l'heure où la critique existera vraiment par la synthèse. Ni l'histoire, ni la psychologie, ni la morale, ni aucune science isolément n'expliquent toute la vie. Par conséquent n'expliquent tout l'art. Chacune expose des faits qu'elle isole, qu'elle étudie séparément, et dont, pour cette raison, elle est incapable de découvrir la signification. Toutes les sciences groupent tous les faits. Une science ne groupe qu'un petit nombre de faits. La critique les anime. Elle est le souffle qui leur manquait pour donner à toutes leurs analyses la vie. La critique synthétise toutes les sciences, et, en les associant, elle découvre leur utilité. les féconde. L'esthétique est cette science supérieure contenant chaque science. Ne rattacher à la critique qu'une science, prétendre qu'on n'explique l'art et l'œuvre d'art que par la psychologie, que par l'histoire, c'est ne rien expliquer du tout, et c'est ignorer que la psychologie et l'histoire ne se peuvent expliquer que par l'art. Donc, on associe toutes les sciences à la critique pour que la critique les anime du souffle de la vie, les utilise pour la découverte de la beauté. Nous avons le bonheur de vivre à une époque dont la laideur nous fait aimer plus ardemment la beauté de la vie, nous comprenons la nécessité d'aimer le beau, nous sentons que c'est un besoin immense, et qu'on ne peut pas vivre s'il n'est pas satisfait. Chaque système critique a démontré son impuissance pour n'avoir voulu se développer qu'avec ses seuls moyens. C'est pourquoi une méthode synthétique, parce que seule elle est esthétique, n'envisage, dans la vie, que l'art, qui en est la signification et l'unité ; l'envisage sous toutes ses faces, dans sa réalité ; elle y découvre ce qui n'a pas vécu, parce

que séparé de lui, non conforme à son idéal, et ce qui n'existe qu'en lui et que par lui : une philosophie, une psychologie, une biologie, une pensée et une forme, elle les voit vivre ensemble, et elle recrée l'œuvre. L'œuvre a pour elle la signification totale de la vie. Même elle ne croit pas devoir lui attribuer une signification philosophique ou morale, mais substituer à toutes ces expressions la signification synthétique de l'œuvre : esthétique. Toute la pensée, toute l'émotion humaines, voilà l'art. Elle découvre donc ce qui dans l'œuvre, correspond à la la morale, à la psychologie, à la philosophie. Ce qui est inexplicable isolément, devient une force par l'association. Cette force est vivante. Comme tout ce qui est dans la vie, elle est claire. En recréant l'œuvre sous toutes ses faces, c'est la vie que l'on recrée, c'est toute la vie exprimée sous sa forme définitive, c'est-à-dire esthétique ; c'est la vie qui, pas plus que l'œuvre qui la continue, ne peut être recréée intégralement si on ne l'examine que fragmentairement. Ne voir, dans la vie, qui est un ensemble, que des fragments ! Détruire la belle harmonie de la vie ! La couper en morceaux ! — Si l'on ne croit pas que la critique est la compréhension de l'art, — compréhension de la vie, — il est naturel de la supprimer, et de supprimer en même temps l'art et la vie qu'elle prolonge dans la conscience humaine. On la supprime en la bornant à des reconstitutions partielles. On ne peut rien reconstituer partiellement parce que rien ne vit que par l'association. La vie, c'est elle que la critique d'analyse ignore, qu'elle méconnaît. L'association, c'est la vie totale. Or, l'œuvre d'art reproduit la vie totale en associant le sentiment et la pensée, toutes les expressions dont l'ensemble constitue l'harmonie de la vie. Elle ne peut pas continuer la vie si elle renonce à la reproduire en

entier. L'art ordonne de ne pas couper la vie en morceaux. Il va au cœur même de la vie, il la prend tout entière, il veut la saisir dans sa durée et sa beauté. La vie est sacrée pour lui. Non, il ne veut pas la déflorer en y ajoutant, pas plus qu'en lui enlevant un détail, une courbe, une forme. S'il veut exprimer une forme, une pensée, c'est à condition d'exprimer toute la vie, et il ne peut y parvenir qu'en interrogeant la vie entière. Donc, pas d'analyse. La critique proscrit l'analyse, qui proscrit la vie. La vie est une synthèse. Il faut que la critique soit vivante, aussi vivante qu'elle, pour la découvrir. La vie seule découvre la vie. La critique est une synthèse. L'histoire seule n'explique pas une œuvre ; la psychologie seule n'explique pas une œuvre ; l'histoire naturelle seule n'explique pas une œuvre. Elles ne sauraient constituer, à elles seules, toute la critique. Associées, fécondées par la critique, elles découvrent l'œuvre d'art, elles se découvrent ainsi, l'œuvre découvrant la psychologie, le sentiment, l'histoire, la vie de l'humanité. Par leur synthèse, la critique comprend l'œuvre, l'explique, voit ce qu'elle renferme. Si elle ne renferme rien, l'œuvre n'existe pas. Par l'union, ce qui est désuni devient une force ; ce qui n'expliquait rien, explique tout. Les critiques d'analyse ont mal expliqué les rapports de l'art et de la vie, elles n'ont fait que les isoler. A la critique synthétique de les rapprocher, de découvrir l'union de l'art et de la vie, et de la démontrer. Pour la critique d'analyse, la vie n'existe pas ; elle prend pour la vie ce qui n'est pas la vie. L'art n'existe pas davantage. La synthèse réhabilite à la fois l'art et la vie. L'analyse est le refuge de la fausse critique. C'est la forme par laquelle elle a la prétention d'être scientifique. Or, rien ne ressemble moins à la science que la critique d'analyse, parce que rien ne ressemble moins à

l'art. N'étant pas une forme de l'art, la critique d'analyse ne juge pas l'art. L'art n'a de juge que lui-même. Il découvre la vraie critique scientifique, preuve que la science reproduit l'idéal de l'art. Comment les médiocres pourraient-ils croire à l'union de l'art et de la science, puisqu'ils ne croient même pas à leur existence? La synthèse ramène à la réalité : l'union de l'art et de la vie, la continuation de la vie par l'art. Les critiques d'analyse ne nous ont pas dit ce qui était la vie, elles n'ont pas vu qu'il y avait une vie esthétique, condamnation du faux-art. Leurs méthodes, incomplètes, imparfaites, n'ont servi qu'un idéal restreint. Ce ne sont pas des méthodes. Ce qu'il faut répudier en tout, c'est le restreint. La pensée ne peut pas être restreinte. Le propre d'une méthode c'est d'élargir l'esprit. Les méthodes restreintes circonscrivent la pensée qu'elles ne parviennent pas à découvrir ; elles ramènent l'idéal à des proportions mesquines. La critique synthétique n'envisage pas l'art petitement, étroitement. Elle le représente tel qu'il est. Vaste. Les critiques d'analyse le rapetissent à leur mesure. Elles n'y parviennent pas, il est vrai. Leur conception étroite de l'art n'enlève rien à la vastitude de l'art. La synthèse en restitue la grandeur. L'art exige, pour être compris, une critique synthétique. Seule elle lui correspond, et seule le découvre. Les critiques d'analyse sont incapables de recréer l'art. La compréhension de l'art — qui est toute la critique — est impossible avec l'analyse. Si l'art est la continuation de la vie, et s'il est l'expression de la vie totale, la critique, pour comprendre la vie par l'art, pour comprendre l'art, ne doit séparer aucun des éléments dont l'association forme la vie ; elle ne doit pas séparer dans l'art ce qui est inséparable dans la vie. La critique d'analyse sait-elle que l'art et la vie ont des liens si

étroits qu'on ne peut les briser sans briser l'une et l'autre. Elle analyse l'art comme elle analyse la vie : sans conviction. Elle ne crée et ne recrée rien. Une œuvre d'art exprime tout l'être, s'adresse à tout l'être. Œuvre de tous elle appartient à tous. Alors, pourquoi ne l'envisager que psychologiquement, alors que la psychologie n'explique pas tout l'être, ne correspond pas à la vie intégrale de l'être ? ou qu'au seul point de vue physiologique, sous une seule face ? C'est méconnaître à la fois la vie, et l'art qui l'exprime, et l'humanité à laquelle l'art s'adresse. Pourquoi l'œuvre d'art n'aurait-elle pas son explication en elle-même, et la critique, née de l'art, forme qu'il adopte pour se juger et se justifier devant l'humanité, n'y découvrirait-elle pas toute la vie, psychologique, morale, sociale, résumée esthétiquement ? La synthèse est la méthode qui découvre cette vie recréée dans l'œuvre d'art, qui examinant l'œuvre sous toutes ses faces, découvre si elle a reconstitué, intégralement, la vie. Une œuvre n'existe pas, qui n'a pas recréé la vie. La critique n'y aperçoit qu'une face de la vie, elle la juge imparfaite. Elle ne s'y reconnaît pas, elle n'y reconnaît pas l'art. Elle n'y découvre pas la synthèse. Elle ne peut pas recréer une œuvre qui n'existe pas, elle ne peut pas en effectuer la synthèse. C'est dans l'art que l'on trouve l'explication de la vie, — la découverte de sa beauté. Il importe de savoir ce que l'œuvre contient. Plus elle renferme d'éléments, mieux la critique parvient à en dégager l'unité. L'œuvre n'existe qu'en recréant totalement la vie. Il y a deux sortes d'œuvres, dont les premières seules comptent : celles qui recréent la vie, celles qui ne recréent rien. Celles-ci, parce qu'elles ne recréent pas la vie, n'ont aucune beauté. Il n'y a pas de degrés : l'œuvre exprime la vie ou ne l'exprime

pas. En détacher des fragments, c'est ne pas l'exprimer du tout. Une critique synthétique, considérant que l'art est la continuation de la vie, comme l'esthétique l'affirme, n'admet pas plus d'étiquette pour l'art que pour elle-même, et c'est dans la vie qu'elle découvre, procédant de la même manière que l'art, ses lois, ses préceptes, ses dogmes, ses impressions. C'est à la vie qu'elle compare l'œuvre, pour connaître si l'œuvre la continue, si elle est belle, ou si, ne l'exprimant pas, elle n'exprime que sa laideur. La critique, comme l'art, comme la vie exprimée par l'art, est une synthèse, et ne peut pas être autre chose.

La critique d'analyse a fait son temps. Ce n'est pas la critique capable de comprendre l'art tout entier, par conséquent de le rendre compréhensible pour tous. Historique avec Villemain, biographique et physiologique avec Sainte-Beuve, scientifique avec Taine, morale avec Saint-Marc-Girardin, imparfaite dans chacune de ces conceptions considérées isolément, inexistante, la critique existera par la synthèse. Que de critiques d'analyse, dont la seule utilité a été de démontrer leur impuissance, et la nécessité de la synthèse ! Pour exister, la critique doit être à la fois morale et sociale, physiologique et psychologique, scientifique et littéraire : une. Elle doit reproduire la vie ! Elle doit ressembler à l'humanité à laquelle elle s'adresse. Elle ne doit pas être la juxtaposition des éléments pure et simple, mais leur union, leur association, en un mot leur synthèse. Elle doit être vivante. Elle est synthétique, c'est-à-dire esthétique, considérant l'art comme le centre et l'unité de la vie, comme la re-

production totale de la vie, comme la synthèse de la vie se continuant en lui et par lui. L'idée mère de la critique, c'est que l'art est dans la vie, c'est qu'en dehors de la vie l'art n'existe pas. En dehors de l'art, la vie n'existe pas davantage. C'est uniquement afin de reconstituer la vie en reconstituant l'art, — de la recréer en recréant l'art que la critique a le droit d'analyser. Ce n'est pas une analyse stérile. Cette analyse, elle n'est utile, elle n'est féconde qu'utilisée et fécondée par la synthèse. Si la critique de synthèse suppose que le critique est dans l'obligation d'étudier les faces de l'œuvre d'art que la critique d'analyse a étudiées, ce n'est point comme elle, séparément, donc sans résultat, mais à la fois, associées, comme dans l'œuvre et dans la vie continuée par l'œuvre. L'analyse ne découvre pas la vie. Elle isole des éléments qui ne vivent, n'agissent, n'ont de force et de beauté qu'en s'associant. C'est en s'affranchissant des préjugés et de l'étroitesse de la critique d'analyse que la critique de synthèse se crée. C'est la critique indépendante et large, c'est la critique vivante, en harmonie avec l'art et avec la vie, parce qu'elle croit à leur existence.

Quelle que soit l'imperfection des critiques d'analyse, le critique ne peut pas ne pas profiter de l'œuvre, même inférieure, de ces critiques. C'est lui qui les rend profitables en utilisant jusqu'à leurs défauts. Il en dégage la force qu'elles ne possèdent pas, il oblige la critique d'analyse à ne pas être tout à fait médiocre. Il rend chaque effort utile par l'association et la synthèse de tous les efforts. Sans la synthèse, l'œuvre de l'analyse est inutilisable. Par la synthèse, le critique lui communique la vie. Dans

la vie tout se tient, rien n'est isolé. L'isolement, c'est la mort. L'art en est la démonstration. L'individualisme proteste contre l'isolement, l'analyse, la mort. L'art démontre autant que la science qu'il crée que tout est solidaire. Il est la preuve de l'association. Dans l'art, tous se tient, comme dans la vie ; dans l'art, comme dans la la vie, tout s'explique et se continue. Il n'y a pas d'exception à cette règle pour la critique. C'est pourquoi, expression de l'art, qui exprime la vie, elle ne peut qu'être synthétique. Une critique purement psychologique ou morale oublie que l'art vit autant de formes que d'idées, qu'il manifeste les idées par leurs formes correspondantes : une critique seulement littéraire, extérieure, néglige les idées et n'envisage que leurs formes. Aucune n'est vivante. Leur utilité est de démontrer leur impuissance, et de nous contraindre à chercher ailleurs une méthode sûre, intégrale, parfaite. Il y a une période hésitante, indécise, préparatoire, qui n'est pas la critique, qui en est le pressentiment. La critique, née de l'art, tout entière contenue dans l'art, assiste aux efforts de l'humanité pour la découvrir dans l'art, et ces efforts préparent la découverte de la critique. Efforts souvent contradictoires, incertains, que l'on ne doit pas confondre avec la critique, parfaitement constituée. Pas plus que l'art, la critique n'a d'enfance, de préparation, de début, puisqu'ils naissent avec la vie. Ce que l'on entend par période préparatoire, ce n'est qu'une période incertaine qui prépare, par son incertitude même, à cause de son incertitude, la certitude de demain. L'œuvre qui, de nos jours, passe pour une œuvre critique, en est encore à la période hésitante, préliminaire, analytique. Pour que l'œuvre du critique soit utile, pour que la critque soit réalisée, il faut qu'elle s'épanouisse dans la synthèse. La critique

est dans l'art : il faut l'y découvrir. Aux artistes de découvrir la critique. Réduite à la seule analyse, masque de l'art, la critique est impuissante; c'est la fausse critique. Elle n'existe pas. La synthèse crée la critique en lui donnant la force et la vie. Elle la découvre dans l'art. Dans l'art la synthèse est vraiment réalisée. L'art vivifie les analyses de la science. Substituer la synthèse à l'analyse, c'est substituer la vie au néant. Sans la synthèse, pas de critique. Par la synthèse, la critique triomphe, et avec la critique l'art.

Le rôle de la critique à notre époque est celui-ci : la mise au point de chaque œuvre, de chaque pensée, de chaque individualité, c'est-à-dire l'appréciation de ce qu'ils valent, sans parti pris, de ce qu'ils valent en réalité. Ce qui rend l'œuvre de la critique si utile, c'est l'absence de critique, c'est-à-dire la présence de l'injustice qui n'accorde pas à chacun ce que chacun mérite, l'injustice créatrice des fausses gloires. L'absence de critique, c'est l'incompréhension de l'art. La critique, en réalisant la justice pour le passé comme pour le présent, instaure l'avenir. L'avenir ne peut être que l'absolue justice. Tout ce que nous supposons parfait, c'est dans l'avenir que nous le plaçons. Telles œuvres remarquables du passé n'appartiennent qu'au plus lointain avenir, sont d'une époque ultérieure, renferment toute la gloire et l'harmonie de l'humanité de demain. Il n'y aura plus d'avenir à souhaiter parce qu'il n'y aura plus rien à désirer. Il n'y aura plus qu'à vivre selon le sens de la vie, qu'à vivre totalement. Et déjà, nous ne souhaitons plus rien, nous n'espérons plus rien ; notre plus grand bonheur est réa-

lisé par l'art. Mais nous souhaitons que l'humanité réalise, dans tous ses actes, ce bonheur. La critique prépare l'avenir tant que les idées de justice et d'harmonie ne sont pas réalisées dans le présent, dans tout le présent, jusqu'à ce que l'humanité vive d'une vie esthétique. C'est une vie esthétique, celle que renferme l'art. C'est la vie dépouillée de sa contrefaçon, de son masque, c'est la vie intégrale. Cette vie annoncée et contenue par l'art, réalisée par lui, il appartient à l'humanité de la réaliser en chacun de ses actes. En attendant, l'art est l'acte supérieur qui réalise l'harmonie, qui est la vie même, qui est l'humanité, qui excuse, par sa beauté, la laideur, qui la transforme en beauté. Il reste à transformer, dans l'humanité, par l'enseignement de l'art, cette laideur en beauté, chaque acte se dépouillant de sa médiocrité pour devenir un art. Le rôle de la critique sera terminé — ou plutôt commencera — quand l'humanité vivra d'une vie esthétique. Ce ne sera pas une fin, ce sera un commencement, le commencement d'une vie nouvelle. Le rôle de la critique sera terminé quand l'humanité n'aura plus à discerner l'art du faux-art, parce que celui-ci aura disparu, quand la critique sera directement réalisée, dans la vie, comme l'art, quand commencera le rôle vivant de l'art. La critique est le sentiment de l'art dans chaque individu. La critique, en se réalisant dans la conscience de chaque individu, y réalise l'art.

Rien, dans la société contemporaine, n'est harmonieux; l'équilibre manque. Elle a l'aspect d'une œuvre médiocre, sans harmonie, sans art. Prenez l'œuvre la plus médiocre

du plus médiocre écrivain, vous aurez l'image de la société contemporaine. Un manque d'harmonie et d'équilibre. C'est ce que la critique constate. Elle sait parfaitement que l'art est l'harmonie réalisée, et que si notre société est inharmonique c'est qu'elle n'est pas esthétique. Cette harmonie qu'elle ne possède pas, l'art la réalise. Il réalise, avec ce qui n'est pas harmonieux, de l'harmonie. Il décrit la société la plus médiocre, et il la rend belle, sans qu'elle cesse d'être médiocre. Il oppose la beauté à la laideur. Il utilise la laideur, pour la supprimer de la vie. Cette laideur, la critique l'exprime comme l'art, et elle voit naître la beauté, elle constate l'opposition entre l'art et le non-art. Elle est placée entre la laideur et la beauté. En même temps, elle est la beauté qui se juge, se reconnaît en lutte avec la laideur. L'art, qui dans cette société, contredit le non-art, renferme le non-art sans cesser d'être l'art. Le non-art ne peut rien renfermer du tout. Il n'a pas de beauté. Il n'a de beauté qu'exprimée par l'art, et cette beauté est sa condamnation. Le non-art ne peut pas échapper à l'art, il lui appartient, et son châtiment est là. C'est ce caractère d'absorption du non-art par l'art, qui constitue une véritable substitution, qui frappe surtout le critique. Le manque d'équilibre que la critique constate en observant la société contemporaine, c'est l'art qui, tout en étant la cause qu'il existe, puisque ce manque d'équilibre n'existe que par comparaison avec l'art, que parce que l'art, qui est l'équilibre, existe, — le supprime en l'utilisant pour réaliser l'équilibre. Il en reproduit l'inharmonie pour lui opposer sa beauté, afin que le spectacle de cette inharmonie soit un avertissement et une leçon, afin que l'humanité préfère l'harmonie au désordre. Le critique n'observe pas seulement l'absence d'équilibre, découverte par l'art, qui re-

présente dans cette société l'absence d'art, il voit aussi quelle force lui est opposée, il lui oppose cette force qui l'éclaire, lui fait comprendre ce qui, dans cette société, est factice, sans art. En jugeant par rapport à l'art tout ce qui existe : sentiments, passions, idées, actes, la critique reconnaît ce que chacune de ces expressions contient d'éternel ou de transitoire, d'esthétique ou d'inesthétique. C'est à la lueur de l'art qu'elle juge le non-art. Le jugement que l'art porte sur lui-même ne lui interdit pas de juger le non-art. En somme, pour le critique, tout se ramène à cette dualité : art et non-art. L'unité, c'est l'art. Comme l'un absorbe l'autre et le supprime, comme elle ne constate l'un que pour constater l'autre en même temps, elle ramène tout finalement à l'art. Elle n'espère, elle ne désire que découvrir l'art. Elle est hypnotisée par cette pensée. Elle juge toutes les actions par rapport à l'art. Elle juge qu'elle a accompli parfaitement son rôle et sa mission dès qu'elle a découvert l'art. Elle le découvre à côté, en face, au milieu du faux-art. Elle se reconnaît dans l'art. Ce chaos, cette confusion, ce pêle-mêle qu'est la société d'aujourd'hui, c'est à la critique d'en découvrir les inconvénients, de la guérir en lui opposant l'ordre, l'harmonie, la justice. En lui opposant la vie. Ce désordre est la première constatation par laquelle le critique entre en rapport avec la société qui l'entoure : il ne voit partout que le désordre ; la critique existe dès qu'elle reconnaît que ce qu'elle observe n'est pas harmonieux, est en dehors de l'art. Elle est l'art qui se juge, et qui, en se jugeant, juge le non-art. Le sentiment qu'il y a de l'imperfection et de la laideur dans ce qu'elle observe, fonde la critique ; le sentiment qu'il y a aussi de la beauté, que cette beauté est parfaite, fonde la critique. Etre mécontent de son époque, de la laideur qui l'imprègne, se révolter à l'aspect de

l'injustice et du néant, haïr la mort, c'est le signe de la critique. C'en est aussi le signe d'aimer ce qui est beau, d'opposer la beauté à la laideur, de l'admirer. Ces deux sentiments sont parallèles. Il faut aimer. Il faut haïr. Ils se complètent. La critique, en découvrant les caractères qui constituent la laideur partout où elle est, démontre par là même qu'elle a le sentiment du beau, qu'elle sait pourquoi la laideur n'est pas belle. La conclusion de la critique, en présence de la laideur et de la beauté de la société contemporaine, est qu'en apparence la laideur triomphe, mais qu'en réalité c'est l'art. Comment le néant serait-il capable de triompher de la vie ? L'art a tous les caractères de la vie ; sa présence condamne le néant. Il est l'affirmation de la vie. Il est la révolte de la vie contre la mort. En présence de la société d'aujourd'hui, la critique affirme que sa laideur est détruite par sa beauté, que si la laideur n'est évidente et visible que parce que l'art la fait connaître en se faisant connaître par la critique, — j'appelle laid tout ce qui est en dehors de l'art, tout ce qui ne présente aucun caractère esthétique, on ne peut trouver d'autre définition, — l'art la supprime, et qu'il triomphe, dans la vie, de sa contrefaçon. Le dernier mot de la critique est donc pour reconnaître, à chaque époque, et à notre époque, le triomphe de l'art, triomphe qui existe alors qu'il n'est pas apparent (la critique découvre ce triomphe profond, que nul n'aperçoit), le triomphe de l'art par le seul fait qu'il existe, si ce n'est pas par son triomphe dans les consciences. Cette réalisation de l'art dans les consciences, — sa compréhension, — à la critique d'y parvenir. Elle a reconnu la supériorité de l'art, sa souveraineté, son caractère éternel et vivant ; c'est parce qu'elle a reconnu cette souveraineté, qu'elle veut que l'humanité s'incline devant elle. Si l'art n'était

pas la réalisation de la beauté, il importerait peu que l'humanité vécût en dehors de l'art ? Il faut donc reconnaître l'existence de l'art à chaque époque, ne serait-ce que le legs du passé au présent. Il ne faut pas que la critique ne reconnaisse aucun caractère esthétique à notre époque, ni qu'elle s'abstienne de reconnaître sa laideur ; — qu'elle l'envisage, ou comme absolument médiocre, ou comme absolument remarquable. Il faut qu'elle l'aperçoive telle qu'elle est, dans sa beauté et sa laideur, sans pitié pour sa laideur, et joyeuse qu'elle soit condamnée par l'art. Elle voit dans l'art le refuge héroïque de la vie. Ce serait de l'injustice que se laisser détourner de la beauté par le spectacle de la laideur, et la critique est incapable d'être injuste. Il faut observer l'époque dans sa réalité, dans ses gestes superficiels et profonds, dans sa fausse et vraie réalité, intérieurement et extérieurement ; il faut que, patiemment, laborieusement, impartialement, la critique réunisse tous les faits, lise tous les livres, connaisse toutes les manifestations de l'art ou du faux-art, et elle ne peut conclure que sur cet inventaire. C'est une opinion prouvée. La critique se méfie de l'arbitraire. Elle n'affirme rien au hasard. Elle démontre ce qu'elle affirme. C'est ce travail de documentation et d'observation, — qui est son œuvre personnelle, que nul ne peut accomplir à sa place, c'est ce travail d'observation et de documentation qui renseigne exactement le critique sur ce qui survivra. Il n'a pas plus le droit d'admirer tout ce qui est dans la vie que de tout dénigrer ou nier. Il doit se conformer à la vérité. La vie lui indique où elle se trouve.La vraie passion de la critique, c'est la passion du vrai. Tout ce qui est faux enthousiasme, fausse passion, fausse partialité, est fausse critique, La critique, après avoir constaté ce qui est art et ce qui ne l'est pas, juge, condamne ou approuve ; et elle n'existe

pas avant que ces deux conditions : l'observation, et le jugement de ce qu'elle a observé ne soient réalisées. Sans jugement, il n'y a pas de critique. Il y a de faux jugements, qui n'ont rien à voir avec la critique. La critique suppose un jugement droit, sain, logique. La critique doit louer ou blâmer, elle doit choisir entre l'art et le non-art, et il est évident qu'exprimer ce qu'elle entend par art, et ce qu'elle entend par faux-art, que découvrir l'art dans la vie et le faux-art dans la contrefaçon de la vie indique, de la part de la critique, un choix, mieux qu'un choix, l'obligation d'aimer l'art opposé au faux-art, et de le protéger contre le médiocre. La critique est l'amour de l'art dont elle est la compréhension. C'est pourquoi aimer l'art contemporain, le défendre, c'est prouver que l'on a la haine du faux-art. Il suffit que la critique aime la beauté de l'art pour que l'on soit d'avance persuadé qu'elle n'approuve aucun des gestes du faux-art. Cet art du présent continue celui du passé ; c'est l'art du passé se continuant dans le présent. L'art du passé est toujours présent, puisqu'éternel. Il est présent, par les œuvres du passé présentes, et par sa continuation dans l'art d'aujourd'hui. Les œuvres du passé et les œuvres du présent vivent côte à côte. Elles manifestent le même idéal, devant lequel l'humanité doit s'incliner. Observons avec passion, avec enthousiasme, avec sagesse et discernement, les œuvres que le présent, — c'est-à-dire le temps où nous vivons — a créées en beauté. Il est rare que nous ne puissions pas découvrir, dans l'ensemble de ses productions, des œuvres durables, qui expriment l'art parmi le faux-art.

Il importe que l'art et la vie se rejoignent, et ce rapprochement est l'œuvre de la critique. L'art et la vie ne sont désunis que dans la pensée des hommes. Cette union de l'art et de la vie que les médiocres de toutes les époques veulent rompre, est sans cesse renouée par la critique. La critique est l'adversaire du médiocre. Il faut à notre époque une critique digne de son art, ennemie de son faux-art. Reconnaître la nécessité et l'utilité de la critique, c'est reconnaître la nécessité et l'utilité de l'art. C'est proclamer qu'il n'y a pas d'autre but, pour l'artiste, que de découvrir la vie, et pour les hommes qui l'entourent de la découvrir dans son œuvre, de devenir artistes eux-mêmes. La découverte que nous faisons aujourd'hui, après avoir longtemps erré à côté de la vie, ce n'est pas autre chose que la constatation de la présence de l'art dans la vie, que le sentiment de l'art en nous-mêmes, — par conséquent la preuve que la critique existe. Ces pages n'ont d'autre but que d'exprimer notre foi en la critique, que de proclamer son existence, afin de proclamer que le sentiment de l'art existant, l'art par conséquent existe. Que l'on n'y découvre pas autre chose que notre foi dans un idéal esthétique vraiment humain, que notre foi dans la critique pour le réaliser. Ces pages n'ont été écrites que pour démontrer que la critique existe, que notre époque la méconnaît, qu'elle existe comme l'art, qu'ils se confondent en se confondant avec la vie, et pour démontrer que reconnaître que la critique est seule susceptible de réaliser le progrès, — puisqu'en dehors de la compréhension de l'art tout est néant, — c'est reconnaître que la vie a un but, que la vie est belle, et que chacun de nous a un rôle à remplir, un rôle d'artiste qui suffit à rendre sa vie utile, bonne et juste.

IV

L'IDÉAL, LA PENSÉE & L'ACTION

L'Idéal, la Pensée et l'Action doivent se confondre. S'ils existent séparément ils cessent de représenter le vrai idéal, la vraie pensée, la véritable action. La vérité est dans l'idéal exprimé par la pensée et réalisé par l'action.

La pensée est le refuge des âmes qui ont vécu,qui vivent, et qui vivront, contre l'égoïsme d'une époque,— contre la mort. Par la pensée, l'esprit a le droit d'opposer à la réalité présente une réalité idéale, de réaliser une action supé-supérieure. L'idée précède l'acte. C'est pourquoi nous devons aujourd'hui penser en beauté, vouloir la justice, afin de les réaliser. Nous prétendons que cette pensée trop souvent dénaturée, trop souvent remplacée par une fausse pensée, est notre force. Nous opposons à l'égoïsme l'idéal et la pensée de l'art. C'est l'action que nous accomplissons, et c'est la seule action belle et digne d'être vécue à notre époque.

On ne vit que par la liberté et par l'indépendance. Qui les donne et qui les affirme. ? La pensée. Pour vivre d'une vie intégrale, il faut vivre de la vie de la pensée, qui proclame le droit de vivre, non seulement par la pensée, mais par l'être tout entier.

Le caractère propre de la pensée est de ne rien détruire sans mettre autre chose à la place de ce qu'elle supprime, — autre chose qui ne soit pas seulement différent, mais meilleur, seule raison qui en légitime la nouveauté.

Convient-il de vivre autant que de penser ? Quelle vie l'emporte, la vie de la pensée ou de l'action ? Penser ou vivre, c'est la même chose. On a tort de séparer l'action de la pensée. Elles protestent contre leur désunion.

On ne sépare pas la pensée de l'action. On n'agit pas parce qu'on est incapable de penser, on ne pense pas parce qu'on est incapable d'agir. L'action est la preuve de la pensée.

Les révolutions se font désormais par les livres, par les œuvres d'art, dans les esprits, dans les âmes, dans les cerveaux.

Certaines idées nous hantent, nous poursuivent, nous accompagnent. Elles ont le charme du rythme...

L'idée est vaste. Il n'y a pas d'idée petite. L'idée est esthétique. Ce qui n'est pas esthétique n'est pas une idée. Est idée tout ce qu'inspire la vie, même ce qu'inspire le médiocre. Nous avons parfaitement l'idée du médiocre ; le médiocre n'a pas d'idées. En art, une idée exprime la vérité. L'idée se confond avec l'idéal.

Pour décourager certaines générosités, des gens les traitent d'utopies.

Le mot « rêve » est-il bien compris ? N'oppose-t-on pas souvent, sous ce terme, l'action à l'action ? Il y a le rêve large, qui n'est ni lâche ni égoïste. Nous rêvons une réalité supérieure à la réalité présente, — nous rêvons que ce qui est beau aujourd'hui devienne la réalité de demain. Il y a, derrière les apparences, la réalité profonde de la vie. Il nous appartient de découvrir la vraie réalité, — la vérité, — et cela n'est pas un rêve.

On oppose le rêve et la vie. Le rêve des poètes n'est que la vie découverte, dans toute sa beauté. Elle nous semble un rêve, parce que nous avons enlaidi le réel, — parce que

nous ne pouvons plus rien imaginer de beau qui ne nous paraisse en dehors de la vie, — par conséquent inaccessible.

L'idéal est un mot vague qui demande qu'on le précise. L'idéal est en nous, il est dans notre volonté, dans l'effort que nous faisons pour être libres. C'est ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qui nous oblige à découvrir en chaque chose le vrai. L'idéal n'est qu'en nous, au-dedans de nous-mêmes, parce qu'en nous seuls réside la volonté de le découvrir, de le saisir en dehors de nous. Dans l'idéal esthétique se résume notre amour pour la vie. Il suffit que nous aimions la beauté pour que nous découvrions l'idéal, pour que ce ne soit plus un rêve. Il nous est donné de réaliser, de découvrir l'idéal chaque fois que nous vivons en beauté, que nous créons de la beauté ou que nous admirons la beauté à laquelle nous n'avons participé qu'indirectement, la beauté créée par d'autres, et à laquelle nous participons directement dès que nous l'admirons.

La raison nous démontre que l'idéal de l'art est le seul qu'il appartienne à l'humanité de réaliser. Tout autre idéal est faux. Il lui reste, après avoir confié à l'art son désir de justice, d'harmonie, à les réaliser. Elle le confie à l'art, elle fait naître cet idéal de sa misère, elle sent que seul il est capable de la supprimer; elle exprime, dans l'art, le désir qu'elle a d'être meilleure. Elle reconnaît qu'elle doit vivre une vie supérieure, et cette vie supérieure qu'elle entrevoit

fort bien, elle l'oppose, dans l'art, à sa laideur, elle condamne, par elle, ses imperfections. Elle confesse qu'elle n'agit pas dans le sens de la vie, et qu'elle y parviendra par sa volonté, en créant la beauté. C'est la preuve qu'elle comprend, qu'elle sent bien qu'elle pourrait vivre en beauté, qu'elle veut se délivrer de la mort, qu'elle veut se transformer selon la vie. Dans l'art, l'humanité exprime ce rêve. Elle se dépouille de sa médiocrité. Elle lui confie son idéal né de sa douleur, pour y penser sans cesse, jusqu'au jour où tous ses actes l'auront directement réalisé. Cet idéal qu'elle ne peut pas réaliser en un jour, elle l'exprime de suite, pour qu'il soit toujours présent, pour qu'elle ne l'oublie pas. C'est sa conscience. Il proteste devant chaque défaut, devant chaque petitesse, devant chaque égoïsme. Elle sait bien que seul il la délivrera de sa douleur, né de sa douleur,de l'observation de sa douleur. C'est le remède infaillible, qu'elle a découvert pour triompher de la mort. Par lui elle s'est révoltée contre le néant. Par lui elle possède sa délivrance. Cet idéal, l'art est le moyen qu'elle a de le découvrir, de l'exprimer, de le réaliser en attendant de le réaliser pour toute sa vie. Du moment qu'il existe, cet idéal, qu'il est clair et précis, — la douleur serait éternelle si l'humanité n'avait pas découvert, dans la douleur, le moyen de la supprimer, ce serait la plus cruelle des tortures, il n'y aurait plus rien à espérer, s'il n'y avait pas d'idéal, — l'humanité n'a pas à désespérer, à hésiter, elle n'a plus qu'à agir. Jusqu'ici, l'idéal qu'elle n'a pas réalisé par ses actes, elle l'a réalisé par son art, qui est bien son acte le plus élevé, le seul durable, et le seul vivant ; il lui reste à réaliser l'art, non plus en quelques-uns de ses actes, mais dans tous ses actes et dans tous ses sentiments. Il faut que tous les hommes deviennent des artistes, que tous leurs actes soient des

œuvres d'art, que l'art ne s'exprime plus dans la pensée de quelques-uns, mais dans la vie detous les hommes qui formeront l'humanité future.

L'idéal que nous ont transmis les philosophies, les morales, est faux. Seul, l'art nous a transmis la vraie morale. Seul il réalise l'idéal de la vie. Celles des philosophies ou des morales qui ne s'inspirent pas de l'idéal de l'art doivent être combattues.

Le bonheur des hommes ne dépend pas de la richesse, de la gloire, des jouissances matérielles, mais uniquement de ce qui se mêle de beauté à leur vie, de la joie que leur procure, et que, seule, peut leur procurer la beauté. La joie de l'art est la vraie joie, et c'est pourquoi il importe de la substituer aux joies, aux fausses joies de la fortune et de l'égoïsme. Il n'importe pas non plus que cette joie ne soit qu'un rêve, et qu'une illusion, il importe qu'elle soit créée, par chacun de nous, par la beauté que nous découvrirons dans nos travaux ; il importe qu'elle soit réelle, et pour cela qu'elle participe à notre existence quotidienne, que nous en soyons nous-mêmes les créateurs, par notre volonté et par notre énergie.

Le progrès, pour l'humanité consiste dans la compréhension de l'art. Elle comprend la vie en réalisant l'art. L'art est pour elle la découverte de la vie. C'est l'effort

qu'elle fait pour réaliser la vie. L'humanité s'impose un idéal par son art. Le progrès consiste à comprendre la beauté de l'art, pour comprendre la beauté de la vie. La vie condamne les préjugés dont on l'enlaidit. Elle n'en subsiste pas moins dans sa beauté, elle n'en est pas atteinte. Seulement, il faut un nouvel effort pour la découvrir. L'art est cet effort. C'est pourquoi la compréhension de l'art découvre la vie. Le progrès, c'est de comprendre que l'art est sérieux, que l'art est utile, que les artistes ne sont pas une humanité à part. Ils sont aujourd'hui ce que seront tous les hommes demain. L'art prépare une humanité d'artistes par l'idéal qu'il impose aux hommes.

La compréhension de la vie réelle constitue la vie idéale de l'humanité. Comprendre tout ce que nous voyons, pour aimer tout ce que nous comprenons, notre vie n'a pas d'autre but. Notre effort, c'est de comprendre, pour l'aimer, la vie réelle. L'effort et le progrès de l'homme, c'est de découvrir la vie, c'est de découvrir le sens profond de tous ses actes, c'est d'agir en harmonie avec la vie. C'est dans cette compréhension de la vie réelle que réside le bonheur. C'est de cette compréhension qu'il faut attendre la réalisation de la justice. L'art est la preuve que la vie a été comprise. Une fois que la vie réelle a été comprise, elle devient la vie idéale, la vie dans sa beauté, — l'harmonie est réalisée.

Ceux qui cherchent une foi en dehors de l'idéal esthétique ne découvriront jamais que leur propre impuissance.

Nos esprits se refusent à accepter les croyances, les dogmes qui contrarient l'idéal de l'art. L'humanité comprend qu'elle n'a cru jusqu'ici à des illusions, et que son pressentiment de croire à autre chose, — de croire à la vie, — était dans son art, qu'elle créait ainsi sa foi de demain, lentement, mais incontestablement. Toutes les croyances éliminées, cette croyance en la beauté de l'art s'impose, parce qu'elle renferme l'amour de la vie et de la science, l'amour de l'humanité, — parce qu'elle est humaine. Croire à notre époque à un autre idéal qu'à un idéal esthétique, c'est continuer le passé dans sa laideur. L'art seul nous donne cette croyance en la vie, — qui est notre seule croyance. Croire à l'art, c'est croire à la vie.

Rien, dans la société actuelle, ne nous empêchera d'aimer la vie. Aucune force ne vaincra la force que nous puisons dans notre amour pour elle. Aucune contrainte ne brisera l'élan de nos cœurs et de nos esprits. Notre attitude devant la vie est celle de l'adoration, non pas l'adoration qui se traduit par de l'immobilité, par du silence, mais qui se manifeste par la parole et par l'action. L'action est le plus magnifique hommage, — et c'est la preuve la plus éclatante de notre amour, — que nous puissions rendre à la vie, et l'action qui résume toutes les actions, l'action suprême qui communique à chaque action sa beauté, — c'est l'art. Nous rendons hommage à la vie dans l'œuvre d'art que nous créons.

Il est parfaitement compréhensible le dégoût que les artistes éprouvent pour ce temps, leur temps, car ils ne

peuvent qu'être choqués, — l'art est la constatation de l'imperfection humaine, et le moyen de la vaincre, ils ne peuvent qu'être choqués de ses laideurs. On comprend qu'ils n'aiment pas leur époque. On ne comprend pas que cette haine, engendrée par le spectacle de leur époque, les détourne de ce spectacle, et se retourne contre leur génie. On ne comprend pas cette défection. On comprend qu'ils luttent, qu'ils essaient de vaincre cette médiocrité en lui opposant leurs œuvres. Sans doute, si leurs œuvres se gardent de décrire l'époque, elles la combattent d'être belles. Sans doute, le rôle social de l'artiste ne cesse pas de s'accomplir. Sans doute... On préfère que l'artiste vive avec son temps, ait les yeux fixés sur son temps. Ceux qui n'ont pas attaqué le monstre en face, ceux qui, par peur, par haine ou par mépris, ont détourné les yeux de sa laideur, ceux qui ont préféré se retirer en d'autres décors, vivre en d'autres époques, n'ont pas prouvé, par ce dégoût de leur époque, qu'ils étaient artistes, parce que s'ils en avaient eu réellement le dégoût ils eussent agi, ils eussent pensé, ils eussent créé en tirant de sa propre laideur de la beauté, parce qu'ils eussent combattu la cause de leur dégoût, au lieu de s'en détourner, de se laisser surmonter, étouffer par ce dégoût. Ils sont revenus à leur temps, malgré eux, pour avoir voulu s'en éloigner, ils y sont revenus parce qu'ils sont restés médiocres de n'avoir su découvrir aucune synthèse dans la mort. Ils ont participé à la mort, qu'ils croyaient combattre, en ne la combattant pas, en s'abstenant de la combattre. Renoncer à lutter, c'est renoncer à vivre. Lutter par l'inertie, ce n'est pas lutter. Les vrais artistes sont toujours de leur époque, restent dans leur époque, même et surtout quand cette époque leur déplaît. Ils n'ignorent aucune de ses faiblesses, et ils en souffrent. Ils ne renoncent pas à la lutte.

Ils luttent. Ils veulent lutter. Ils ont l'orgueil de vivre. Ils ont la volonté de créer de la beauté. Ils la créent. Ils la créent avec de la laideur. Ils créent de la beauté dans la lutte, dans la lutte qu'ils ne refusent pas d'entreprendre, et que l'art leur commande d'entreprendre, pour qu'ils suivent ainsi l'exemple de tous les artistes qui les ont précédés. Ou les faux artistes se confondent avec le néant de leur époque, ou ils s'éloignent de leur époque sans perdre leur médiocrité, sans cesser de collaborer à la médiocrité de leur époque. Ils en expriment la médiocrité en exprimant sa façon de se comprendre, — ou de ne pas se comprendre. Mais dès que le grand artiste vit avec son temps, il a le droit de réformer le jugement de son temps sur un autre temps, il a le droit de décrire un autre moment, pour les comparer. Il ne quitte pas pour cela la société où il vit ; il ne fait que l'observer de plus près, en recherchant ailleurs l'idéal qui lui manque. Il écrit, il continue d'écrire pour ses contemporains, pour qu'ils comprennent la laideur ou la beauté des époques disparues, des époques lointaines qu'elle prolonge dans la vie. L'artiste ne vit pas exclusivement dans le passé. Il y vit chaque fois que c'est utile, chaque fois que le présent l'ordonne. L'artiste ne doit rien ignorer de la laideur ou de la beauté qui l'entoure. Il doit découvrir l'âme de son temps. En exprimant son opinion dans les conflits qui divisent les hommes, en n'étant indifférent devant aucun spectacle, en prenant la défense des faibles, il ne fait que se conformer à l'idéal de l'art, que réaliser l'art dans la vie, qu'être logique. L'artiste n'a pas de préférence, il n'a pas à choisir les expressions qu'il décrit, afin que, les décrivant et les reproduisant toutes, il puisse nous faire connaître quelle est sa préférence, quels actes il estime vivants. Si l'art ne

communiquait sa vie qu'à certains faits, il démontrerait par là même son impuissance à faire revivre toutes les expressions, à vaincre et surmonter la mort. Il ne pourrait transformer que certains faits, Il s'avouerait vaincu en présence de la mort. C'est pourquoi ceux qui veulent que l'art se détourne de la laideur, ne le comprennent pas, ne comprennent pas qu'au lieu de s'abaisser à la laideur, il l'élève à lui, il la transforme, sans participer à son néant. Sa puissance domine la mort et découvre la vie.

Ce sont nos yeux d'artistes qui nous renseignent sur la médiocrité de certains spectacles, ce sont eux qui provoquent notre haine de la laideur, ce sont eux qui nous interdisent de supporter sans protester certains actes odieux, enfin ce sont eux qui font sentir combien la beauté est méconnue, profanée. Par eux, la présence du laid nous est révélée, et cette présence nous offusque. Elle nous indigne et nous irrite. Nous nous révoltons. Nous supportons difficilement, ou nous ne supportons pas, que le goût devienne le faux-goût, que la laideur envahisse la vie. Mais ce sont eux, aussi, ce sont encore nos yeux d'artistes qui, en nous faisant sentir la laideur qui nous entoure, nous permet de l'utiliser. Nous songeons que l'art, qui transforme tout, utilise la laideur pour en faire de la beauté. Ce qui nous a offusqués, artistes, nous plaît aussi, artistes. Tel monument sans art peut être décrit avec art. Une page de littérature est une œuvre d'art en décrivant la médiocrité de la vie bourgeoise. Nos mêmes yeux d'artistes ont senti combien la laideur était insupportable, mais au lieu de s'en détourner ils l'ont

regardée aussitôt avec patience, avec bonheur, ils l'ont utilisée. Et voici l'équilibre rétabli. A chaque instant, dans cette vie plate et médiocre telle que la conçoit la société égoïste, nos âmes d'artistes s'irritent ; en même temps elles savent que, vus à travers la beauté de l'art, les mêmes spectacles s'ils ne s'excusent pas,se condamnent, se contredisent et s'annihilent. Et voilà pourquoi, ne pouvant échapper au spectacle de la laideur, ce spectacle nous devient matière même de beauté, de pensée, d'action. Artistes, votre tâche est simple. Voir, observer, comprendre, tout est là. Aimer, tout est là. Découvrir la vie sous son masque. Saisir la beauté sous toutes ses formes. Collaborer à l'œuvre de la vie, qui se venge, par l'œuvre d'art, d'avoir été contrefaite.

On ne peut pas nier l'influence que la vie accomplit sur chacun de nous. C'est une influence dans le sens de la liberté, — dans le sens de l'art. La vie n'a d'influence sur nous que par l'art, qui la découvre et la recrée. Nous appprenons où est elle par le moyen de l'art. Si elle peut nous façonner et nous libérer, en nous révélant à nous-mêmes, c'est parce qu'elle fait naître en nous le sentiment de l'art, le développe, et, par suite, dans l'art, nous découvrons le sens de la vie. La vie nous façonne dans le sens de la vie. Il est probable que la vie n'agira jamais sur les médiocres, tout en agissant contre les médiocres. Il n'y a pas de demi-médiocres. On ne peut pas s'incliner partiellement devant la vie. Il faut s'incliner totalement devant la vie. Les médiocres ne peuvent agir que contre la vie, en l'ignorant. Le médiocre disparaîtra. Il disparaîtra à cause de son néant. Si l'art

a pour objet de transformer en beauté la laideur, il y parvient en la supprimant, en lui substituant la beauté. On ne transforme le médiocre qu'en le supprimant. La vie supprime le médiocre, et ainsi lui substitue la beauté. Le médiocre ne peut pas comprendre la beauté réelle, et ainsi il ne peut pas cesser d'être médiocre. Il faut un être absolument nouveau, substitué à l'ancien, dans lequel on ne retrouve pas un atome de l'ancien. On conçoit que si la vie accomplit sur chacun de nous une influence dans le sens de la vie, c'est que nous sommes imparfaits, c'est que nous avons besoin de nous renouveler, c'est que nous sommes médiocres. Parce que le demi-médiocre n'existe pas, parce que le médiocre est total, comment pouvons-nous transformer notre individualité, nous qui refusons au médiocre le même pouvoir, et qui sommes médiocres d'avoir besoin de nous développer dans le sens de la vie ? Est médiocre celui qui veut rester médiocre. Cesse d'être médiocre, celui qui combat sa médiocrité. Celui qui veut rester médiocre l'est totalement, est incapable, à cause de sa mauvaise volonté, de se transformer. Celui qui combat sa médiocrité n'est pas un médiocre, il ne combat que la médiocrité de ceux qui voudraient la lui faire partager. On n'est pas médiocre de combattre ce qui pourrait devenir médiocre, de combattre l'assaut du médiocre, parce que l'on se préserve de ne pas devenir médiore. On s'efforce de ne pas se laisser vaincre par le médiocre, et c'est ainsi que, sans être médiocre, l'homme se préserve de le devenir. Et parce que l'on sent qu'il serait possible de le devenir, ce n'est pas une preuve de médiocrité. On le sent, on le comprend, et cela est la preuve que l'on n'est pas médiocre. C'est pourquoi l'influence de la vie sur chacun de nous est une in-

fluence qui nous transforme en nous préservant de la mort, qui sans cesse nous ramène à nous-mêmes, à elle-même. La vie accomplit chaque jour, chaque minute de notre existence, son œuvre sur chacun de nous. Cette œuvre consiste à nous révéler à nous-mêmes, elle y parvient en faisant naître en nous le sentiment esthétique. L'esprit, en se rapprochant chaque jour de l'idéal de l'art indiqué par la vie, se fait plus enthousiaste, plus jeune, plus viril. Il faut nous dépouiller de tout ce que nous avons d'in-esthétique. Nous n'acceptons pas le reproche que l'on nous adresse d'être trop jeunes, d'être trop enthousiastes et de croire à la vie. Nous entendons laisser à la vie le soin de façonner notre conscience esthétique. Nous nous abandonnons à la vie, confiants en elle, sûrs que nous ne souffrirons jamais et ne serons jamais éprouvés que par la contrefaçon de la vie, — non par la vie.

L'œuvre que nous avons accomplie, — il s'agit de notre attitude, de vingt à vingt-cinq ans, en présence de la société, — a-t-elle été toujours juste ? Quel a été l'héroïsme de la jeunesse contemporaine, de ceux qui nous ont précédés, aussi bien que de nous-mêmes, — de ceux qui ont écrit et pensé, et de ceux qui se sont préparés à écrire et à penser ? Avons-nous toujours pensé dans le sens de la vie ? N'avons-nous pas manqué quelquefois d'initiative et de volonté, n'avons-nous pas laissé commettre des injustices sans protester ? Avons-nous été toujours d'accord avec nous-mêmes ? Nos actes ne se sont-ils pas contredits ? Nos paroles et nos pensées ont-elles été d'accord ? Notre conscience est-elle satisfaite ?

Quels qu'aient été nos efforts pour défendre l'art et l'aimer, notre conscience nous répond que nous n'avons pas encore assez fait, que nous n'avons rien fait, qu'il nous reste beaucoup à faire.

Ne nous servons de l'ironie, — cette arme redoutable, — que contre les médiocres. N'employons pas cette ironie contre nous-mêmes. Ayons la haine du dilettantisme. Soyons enthousiastes. Ne craignons pas, s'il le faut, si notre conscience l'exige, de contredire, de recommencer nos œuvres. Nous démontrerons par là notre désir de mieux. Reconnaissons que nos œuvres sont sans art, et substituons leur des œuvres d'art. Nous ne pouvons, nous ne devons nous contredire qu'en opposant l'art à ce qui, dans nos écrits, dans nos paroles, dans nos actes, ne nous paraît pas avoir réalisé l'art. Nous ne pouvons nous contredire qu'en essayant de faire mieux. Ne méprisons pas la science. Ayons la haine du faux-art, de l'ironie facile et médioce, du scepticisme. Nous n'avons pas de scepticisme à déguiser sous la forme d'une ironie maladive. L'action nous a sauvé du pessimisme, Au lieu de confier à l'art notre pessimisme, nous lui confions notre foi. Nous ne croyons pas que l'art exprime *directement* le pessimisme ou inutilité de l'effort, comme le croyaient certains écrivains de la génération précédente. Aujourd'hui, nous voulons absolument nous libérer, profitant de tout ce que nos aînés ont accompli de grand, profitant aussi de leurs erreurs, de leurs défauts, nous voulons nous libérer du dilettantisme. Le dilettantisme n'est qu'une forme du faux-art. Il n'est que l'impuissance à aimer la vie, et le déguisement de

cette impuissance sous mille formes stériles. Nous tenons absolument à protester, — et c'est par là que nous serons nous-mêmes, que notre génération sera bien distincte de la précédente considérée dans son ensemble, — contre cette contradiction dans laquelle certains de la génération précédente ont cru devoir découvrir le sens de la vie : penser qu'aucun effort n'est utile, mais agir comme si on ne le pensait pas, se mentir à soi-même, par dilettantisme, par égotisme. Nous croyons à notre propre effort. Nous n'essayons pas de croire à la vie sans y croire, nous y croyons fermement, réellement. C'est pourquoi nous sommes capables de réaliser l'art, nous pourrons le réaliser en réalisant en nous-mêmes la justice et l'amour. Nous comprenons qu'on n'a pas réalisé l'art quand on n'a rien réalisé du tout, quand on a cherché à exprimer de vagues sentiments, de petites passions. Il faut réaliser l'art. Pour le réaliser, il faut croire à la vie. Il faut se dire qu'en réalisant l'art on découvrira par là même le « sens de la vie. » Certains écrivains conçoivent bien différemment ce sens de la vie. Il est certain que pour les écrivains d'Institut, la vie a un sens que nous ne lui découvrons pas. Ces écrivains comprennent la vie à rebours. Non, l'art n'est pas dans ces petites œuvres inquiètes, tourmentées de petits désirs et de petites passions. L'art vrai renferme toute l'inquiétude et tout le tourment de nos âmes. C'est l'inquiétude vaste. C'est notre inquiétude s'exprimant dans la certitude de la vérité esthétique. L'inquiétude sans art n'exprime rien du tout. L'inquiétude de beaucoup de nos devanciers a été stérile. Elle a manqué d'envergure. Revenons à la noble inquiétude. — Il faut des œuvres solides, fortes, des pages héroïques, sérieuses, — bien que joyeuses. Le sérieux n'ennuie pas. C'est une forme de la joie. C'est

l'épanouissement de l'être. Le rire des impuissants est ennuyeux. La joie est sérieuse, — comme tout ce qui est dans la vie. Il faut, une fois pour toutes, réaliser l'art en empruntant à nos devanciers l'envergure de leurs joies ou de leurs douleurs, en répudiant la fausse joie ou la fausse douleur du faux symbolisme. Nous nous distinguons également de la génération sans art qui nous a précédés, de ce qui a été sans art dans cette génération, par le sentiment de la justice due à tous. Les vrais jeunes qui nous ont précédés ont rendu cette justice aux morts comme aux vivants. Il ne s'agit pas uniquement de la justice qui commande de montrer le vide de certaines réputations, — il s'agit de cette autre justice, qui la prolonge, celle qui reconnaît la supériorité et le mérite des vrais artistes méconnus. Ces deux justices sont les deux aspects sous lesquels se manifeste la justice. C'est dire que la jeunesse esthétique ne connaît pas le dénigrement ni le parti-pris, qu'elle n'imite pas ces prétendus jeunes qui critiquent à tort et à travers (ici le mot *critiquer* a un sens correspondant à leur infériorité) les plus belles œuvres, pour avoir l'air d'être quelqu'un. On ne voudrait pour rien au monde être confondu avec ces esprits faux. Tout dénigrer et tout haïr, tout dénaturer, — quelle absurdité. La jeunesse ne peut pas être de ce côté. Il faut dénigrer, il faut haïr ce qui mérite de l'être. A vrai dire, ce n'est plus du dénigrement, c'est du mépris. C'est alors que nous avons le droit d'être cruels, de venger la beauté. Cette cruauté est juste. Nous ne devons pas avoir d'indulgence. Pourquoi de l'indulgence pour ceux qui n'y ont pas droit ? Notre indulgence est notre pitié, la pitié que nous avons pour ceux que nous combattons. Haïssons les médiocres du même cœur qui aime avec passion

les sincères. Soyons nous-mêmes, dans la haine comme dans l'amour.

Pourquoi regarder toujours derrière soi? Ne nous retournons pas. En nous tournant vers l'avenir, c'est la beauté du passé que nous y découvrons. C'est seulement la laideur du passé qui nous est visible, en nous retournant. Chaque fois que nous considérons, au contraire, et que nous aimons l'art du passé, c'est vers l'avenir que nous nous dirigeons en le réalisant dans notre pensée. Aimer la Beauté, c'est aimer l'avenir dans le présent. Le passé nous a aimés chaque fois que, par son art, il a aimé l'avenir.

Il faut choisir : se décider pour le néant ou pour la vie. Il y a des gens dont le choix est immédiat. D'autres qui mettent longtemps à choisir. L'essentiel est de choisir la vie, qu'on ne choisit pas en réalité, — qu'on n'a pas le droit de choisir, — pas plus qu'on n'a le droit de choisir la néant.

En face du néant, pourquoi adopter l'attitude du néant ? Pourquoi s'exposer à être vaincu par le néant en renonçant à combattre le néant ? Il semble quelquefois qu'en présence de tant de mal l'action est inutile. Parce qu'on désespère d'en triompher, on manque de courage, d'énergie, de volonté. Il y a des moments d'abatte-

ment. La vie de l'artiste est faite de ces moments là. Elle est faite aussi des minutes radieuses pendant lesquelles il se sent vivre, revivre, des minutes radieuses qui succèdent aux lassitudes, aux découragements, aux désespoirs. Il y a des moments où l'on voudrait ne plus penser, ne plus agir. On juge dans ces moments-là que l'effort est stérile. On a tort. On s'égale au médiocre. On envie tous ceux qui ne connaissent pas l'angoisse de créer, que ne torture pas l'idée fixe, ceux dont les cerveaux refusent de penser. On envie les médiocres. A ces moments, on renonce à son œuvre. On renonce à l'art. On renonce à la beauté. On n'y renonce pas absolument, parce que ce renoncement est de courte durée, parce qu'il ne dure qu'un instant de folie. C'est toujours la vie, la vie puissante et magnifique qui finit par nous reprendre. Elle triomphe de notre lassitude. Nous recommençons à lutter contre le néant, nous luttons avec plus de courage, plus d'énergie, nous chassons nos doutes, nous méprisons notre petitesse, nous demandons pardon à la vie de notre lâcheté.

Il faut vivre, dans le présent, comme si nous vivions dans l'avenir. Il faut nous considérer comme faisant partie d'un monde nouveau, d'un monde où il n'y aurait plus de lois ni de morales, d'une société esthétique parfaite. Il faut que nos actes, nos pensées rendent dès aujourd'hui inutiles les dogmes, les lois, les morales. Il y a, dans la société présente, deux sociétés : l'une qui vit dans le passé, l'autre dans l'avenir. Celle-ci est absolument libre, pendant que l'autre a besoin de lois et de

morales, pour légitimer, sous prétexte de les combattre, les préjugés dont elle n'a pas la force, dont elle n'a pas le courage de se délivrer.

On ne s'éloigne de la vie que par impuissance à l'aimer, que parce qu'on ne parvient pas à la comprendre. L'impuissance des médiocres, c'est leur incompréhension de la vie.

Ceux qui ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux, qui ne comprennent pas que la vie se venge d'avoir été contrefaite, doivent-ils être considérés comme des médiocres ? Le médiocre est ignorant ; son ignorance constitue en grande partie sa médiocrité. Elle n'est pas toute sa médiocrité. Cette médiocrité consiste dans son obstination à rester dans l'ignorance, à être incapable de cesser de l'être. Il y a des gens qui, dans leur ignorance, ne sont pas médiocres, parce qu'il suffit que nous les instruisions pour qu'ils comprennent et qu'ils luttent contre leur ignorance. Les médiocres, qui veulent l'ignorance, — disons l'incompréhension de la vie, — pour tous, n'ont pas la puissance de communiquer à leurs victimes leur impuissance. Ceux que les médiocres, parce qu'ils sont impuissants à reconnaître la vérité, — leur impuissance est une façon de la combattre, — empêchent de voir la vérité, — parce qu'ils s'interposent entre eux et la vie, ceux-là n'ignorent que *momentanément* la vie. Ils attendent que nous la leur révélions. Ceux qui ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux sont souvent ceux qui ne veulent

pas reconnaître ce qui se passe autour d'eux, ce qui est pourtant visible, même pour eux. Ceux qui ne voient rien du mouvement de révolte provoqué par notre amour de la vie sont ou des médiocres ou des ignorants que le médiocre a rendus tels, mais que la critique se doit de révéler à eux-mêmes.

Ceux qui sentent leur impuissance, mais qui n'osent pas l'avouer, proclament l'inutilité de l'effort. A les entendre, l'action est inutile. L'idée de la mort, au lieu de les encourager à vivre, leur ôte toute énergie. Au lieu de faire un effort pour vaincre la mort, ils préfèrent mourir de suite. Ils croient dissimuler ainsi leur vide de pensée. Et par une singulière contradiction, ce sont eux qui s'agitent le plus, qui font le plus d'efforts pour parvenir. Ils ne parviennent pas à vaincre leur médiocrité. Ils dénaturent l'action et l'effort qu'ils essaient de réaliser tout en les niant, parce qu'ils ne parviennent qu'à leur grossière imitation. Proclamer qu'il n'y a rien à faire parce que soi-même on ne fait rien que parodier la vie, par impuissance à la vivre vraiment, est un argument que les médiocres nous opposent chaque fois que les circonstances nous amènent à leur parler de la nécessité d'agir.

Le médiocre est celui qui n'a pas encore découvert la vie et ne la découvrira jamais. C'est celui qui est impuissant en face de la vie. C'est celui qui contrefait la vie, qui prend la contrefaçon de la vie pour la vie. On est médiocre tant qu'on n'a pas découvert la vie.

Que de forces perdues ! Que d'énergies inutilisées ! Aucun écrivain n'a la place qu'il mérite. Aucun ne jouit d'une parfaite justice. Les talents sont inutilisés. On n'emploie et on n'utilise que les médiocres. Ce temps a une singulière conception de la justice. Il se passe du génie, — il se contente du talent. Le talent est le génie des médiocres. Le talent des médiocres est petit. Le médiocre, c'est la petitesse. Ceux qui triomphent usent leurs forces, leur énergie, leur santé. La société les oblige à d'autres besognes que penser. Ne pouvant leur ôter le génie, elle s'efforce de leur enlever le temps, l'indédendance qui leur permettraient de le manifester. En pensant à tous ceux qui attendent, qui ne découvrent pas l'occasion de prouver leur génie, — leur génie qui existe, qui n'est pas une promesse, — s'ils ne prouvent que l'hostilité de la société à leur égard, — je trouve justes tous les reproches, justes toutes les plaintes, justes toutes les révoltes.

Une force est perdue de ne pas se manifester, elle est perdue pour l'époque qui ne l'utilise pas. Elle n'est pas perdue pour l'humanité. En pensant à toutes les forces et les énergies de pensée inutilisées à notre époque, à l'oubli dans lequel a vécu le génie, on ne désespère pas du triomphe de la justice, parce que si la société agit contre elle-même par son injustice, l'humanité vengera tôt ou tard le génie en l'utilisant.

La vie contemporaine n'est qu'un mélange de grandeur et de petitesse. On lui découvre des plaies honteuses,

des vices étroits, des passions restreintes ; on lui découvre des héroïsmes, des sacrifices admirables, des élans suprêmes de beauté. C'est en somme la petitesse, l'égoïsme, la mesquinerie qui dominent. On constate qu'ils sont une insulte à la vie et à la beauté, qu'ils sont placés comme pour, sans cesse, nous faire expier l'amour que nous avons pour la vie, l'indépendance, la liberté, que nous possédons, — que nous cherchons. La plupart des âmes sont anxieuses. Les esprits sont incertains. Les cœurs ne vibrent pas. Il y a des âmes stériles, — comme le néant. Il y a trop de résignation, pas assez de révolte. On voudrait entraîner tous les esprits vers une indépendance large. Ils résistent, s'obstinent à vivre loin de la vie. L'artiste est convaincu que la vie est ce qu'il y a de plus admirable, mais que la vie de notre époque est détestable, parce qu'il aime, non le factice, l'artificiel, le faux, — ce qui, dans la vie, représente le contraire de la vie, — mais la vérité.

Des restrictions ! C'est ce que notre époque demande. Elle aime la restriction. Des restrictions dans la pensée, dans l'art, dans la vie. Des restrictions partout. Elle ne permet pas l'envergure, l'envol prodigieux qui condamne les mesquineries. Il faut que chacun de nous restreigne ses espérances, ne s'exprime qu'avec des précautions, des réticences — des restrictions. Ce que notre époque condamne dans une œuvre, dans une action, c'est leur envergure ; elle sent parfaitement que ce qui est vaste est dangereux. Il faut qu'elle censure tous les actes, toutes les œuvres. On ne consent à vous imprimer, à vous lire, à vous suivre, que si vous suppimez ce qui, dans

votre pensée, dépasse le niveau commun. Vous devez vous restreindre. Par ses restrictions, notre époque supprime l'art, — elle supprime la pensée.

Insensiblement, de nouvelles idées, de nouveaux sentiments se substituent à des sentiments et des idées factices. C'est une « âme » nouvelle qui se forme peu à peu, c'est une âme esthétique qui réalise l'idéal de l'art à toutes les époques. Jamais la beauté de l'art, si méconnue à notre époque, n'a exercé une telle influence. Tout ce que nous possédons actuellement de meilleur, tout ce que nous possédons de liberté, de justice, nous le devons à l'art de tous les temps et de tous les pays qui a formé notre âme. Nous réalisons l'idéal de toutes les œuvres d'art à toutes les époques.

Nous ne sommes des révoltés pour la société contemporaine que parce qu'elle est elle-même en révolte cont[illegible] la vie.

C'est parce que nous ne vivons pas d'une vie factice que nous sommes heureux. La vie bourgeoise, qui se croit réglée, méthodique, logique, est une vie à rebours. Nous repoussons cette vie de mensonge, cette vie où le préjugé tient lieu de beauté. Nous vivons avec toute la force d'expansion qui est en nous, nous vivons selon notre pensée libre, nous vivons totalement, malgré l'entrave que la

société apporte à notre volonté. Nous sommes des êtres libres, ne partageant aucune des fausses convictions, des fausses conventions, qui sont les raisons d'être de la société bourgeoise. Nous vivons avec la conscience de vivre, d'employer notre vie en justice, et de collaborer, par nos actes et nos pensées, à la transformation de la société médiocre d'aujourd'hui en une société meilleure, affranchie de tous les dogmes.

L'effort de chacun des écrivains de la jeune génération a été de se délivrer, de se libérer des contraintes imposées par les médiocres, aussi bien que des contraintes, non pas imposées par les artistes de génie, mais qu'ils pouvaient s'imposer par l'imitation servile, — l'imitation est toujours servile, — la copie ou le pastiche des artistes de génie. Ce qui est l'expression de la vie, — le génie, — devient une contrainte dès que, ne se contentant pas de l'admirer, — l'admiration est la seule assimilation complète, elle n'est pas une copie, elle n'a aucun des caractères inférieurs de la copie, — dès que, ne se contentant pas de conformer ses actes et sa conscience à l'idéal de l'art réalisé par leur génie, on veut recommencer l'œuvre avec les mêmes moyens. C'est méconnaître le génie que lui emprunter ses moyens, les moyens par lesquels il a découvert la vie. Le génie, qui fait naître, par l'admiration qu'il provoque, l'individualisme de chacun, la conscience de la vie, le supprime dès que chacun s'efforce de l'imiter au lieu de le continuer. C'est pourquoi le premier devoir de l'écrivain jeune est de se libérer, afin d'être soi-même et de découvrir la vie par l'individualisme, de se libérer à la fois des contraintes médiocres aussi

bien que des contraintes, — c'est-à-dire de la fausse interprétation, — du génie. C'est un double affranchissement que doit exprimer une œuvre. C'est en étant soi même que l'on comprend et que l'on admire vraiment le génie. La compréhension et l'admiration du génie, voilà ce que c'est qu'être soi-même. Admirer le génie, c'est admirer la vie découverte par le génie. L'effort de la jeunesse contemporaine pour s'affranchir du médiocre consiste dans la compréhension du génie, des belles œuvres d'art, non dans la copie, l'imitation ou le pastiche. Il consiste à faire son œuvre, sincèrement, avec enthousiasme, en méprisant la critique des médiocres, qui ne manque jamais de se produire, puisque le but de l'œuvre est de combattre les médiocres. Le but de l'œuvre est d'opposer l'enthousiasme à l'indifférence, l'action à l'inaction. La jeunesse d'aujourd'hui continuera de penser librement, et chacune des œuvres qu'elle produira ne fera qu'affirmer qu'elle entend rester libre et conserver son indépen dance, se créer une indépendance au milieu de l'esclavage, venger la vie de la contrefaçon que les médiocres ont fait subir à la vie.

Nous sommes inquiets. Nous sommes curieux de tout connaître, de tout apprendre, — de ne rien ignorer. Nous demandons à tous les arts un frisson nouveau, à toutes les littératures la révélation du mystère. Nous ne demandons pas à l'art d'être mystérieux. Nous lui demandons de dissiper le mystère. Pour dissiper le mystère l'art n'a pas à être mystérieux. Nous ne croyons pas que la vie sera moins intéressante parce que rien n'y sera plus mystérieux. C'est par l'art que notre curiosité est satisfaite.

Nous lui demandons de tout nous apprendre. Nous connaissons par lui toute la vie. Notre inquiétude ne consiste qu'à rechercher les œuvres qui nous apportent les révélations de la vie. Tout l'art nous sollicite, nous contraint à l'observer, l'interroger. Nos œuvres reflètent le tourment que nous avons de connaître la vie, et par l'art que nous nous efforçons d'y intoduire ce tourment est apaisé. C'est moins en demandant à l'art en général de dissiper notre inquiétude qu'en la dissipant par l'œuvre que nous créons, — l'œuvre que nous créons est un refuge comme l'œuvre que nous n'avons pas créée, — que, nous triompherons de la mort. Notre art répond à notre angoisse. Il nous permet de nous répondre à nous-mêmes en répondant aux êtres qui nous interrogent. Notre inquiétude n'est que l'affirmation de notre confiance en la vie, que nous nous efforçons de découvrir afin de vivre en harmonie avec elle. Nous sommes inquiets de la découvrir parce que nous pensons bien qu'après l'avoir découverte nous n'aurons plus aucune inquiétude. Nous ne paraissons inquiets que pour les bourgeois, qui sont incapables de comprendre la signification de nos gestes, qui ne savent pas ce que nous voulons, qui ne voient pas le calme, la confiance en la vie qui sont en nous. — L'art apaise notre torture, il calme notre fièvre. Cette fièvre, dans laquelle les médiocres veulent voir le signe de la décadence, et de la dispersion, est le signe de l'effort que nous faisons pour être nous-mêmes, pour nous dégager des influences. Je plains ceux qui n'ont jamais tressailli devant la nature, devant une œuvre d'art, devant la vie magnifique, et qui n'ont pas senti circuler dans leurs veines la grande fièvre apaisante de l'art et de la vie. Préférons nos inquiétudes aux inquiétudes des bourgeois. Elles sont

le signe que nous recherchons la vie, et leurs inquiétudes n'expriment que leur impuissance à aimer et à vivre.

Nous avons eu des heures de lassitude, des heures inquiètes. Nous avons failli renoncer à découvrir la vie. Depuis, nous nous reprochons ces heures de découragement, mais il nous semble qu'elles ont été nécessaires, qu'elles nous ont servi à découvrir la vie, et cette pensée atténue le reproche que nous adressons à notre passé.

En demandant à nos aînés une orientation, notre jeunesse a reproduit les phases de leurs luttes. Nous avons hésité entre le symbolisme, le naturalisme, et d'autres expressions. Aujourd'hui nous n'hésitons plus. Sans doute cette incertitude pourra se produire dans l'âme de chaque nouveau venu. Il aura à choisir entre les différentes expressions qui solliciteront sa pensée, comme elles ont sollicité d'autres pensées. Pourtant, il est permis de croire que, tandis que nos aînés ont mis plus de temps que nous à s'éprouver et à éprouver les différentes phases de la pensée avant d'atteindre la vraie pensée, ces derniers mettront encore moins de temps que nous à se reconnaître. Nous avons parcouru, en lisant les poètes, les romanciers de l'époque symboliste,— le symbolisme compris largement, — la même évolution ; nous avons vécu de la même pensée. Les étapes qu'ils ont parcourues, nous les avons parcourues après eux. Le rêve nous a semblé odieux. L'idée pure impuissante. L'action nous a révélé sa beauté. Ce qui nous a paru vivant, c'est l'union

de la pensée et de l'action, c'est la pitié substituée à l'indifférence, c'est l'amour et la sympathie pour toutes les formes de la vie. Cet effort pour nous délivrer de l'emprise de nos devanciers en reproduisant les phases successives de leur mentalité nous a affranchis d'eux-mêmes et de nous-mêmes, et nous nous sommes trouvés enfin régénérés, renouvelés, lavés des tares du mysticisme. Nous ne craignons plus rien, n'acceptant comme vérité que ce qui est conforme à l'idéal de la vie. Nous ne cherchons, nous ne voulons en toute chose que la vérité et la beauté. Notre idéal est un idéal esthétique. Pendant que les symbolistes, que certains des symbolistes s'éloignaient de la vie, elle venait au-devant d'eux, elle s'offrait à leur inquiétude. Ceux qui ne voulaient pas la voir ont fini par l'aimer. C'est la vie qui les a délivrés, c'est au contact de la vie qu'ils se sont rajeunis. L'effort n'a été épargné à aucun de ceux dont l'œuvre offre aujourd'hui quelque beauté. Nous plaignons ceux qui n'ont pas encore trouvé le calme, le refuge nécessaires. Les avons-nous trouvés ce calme, ce refuge nécessaires ? Ils sont en nous-mêmes, ils ne sont pas autour de nous. C'est pourquoi nous ne sommes pas satisfaits, c'est pourquoi nous luttons. Nous sommes calmes de savoir ce que nous voulons, d'avoir trouvé, découvert notre voie ; mais en même temps c'est ce calme, c'est cette voie qui nous obligent à lutter, à nous inquiéter. Nous avons souffert des préjugés, des lois sans art, d'une société sans art, et nous continuons d'en souffrir. Mais en même temps notre pensée se fait plus calme, plus consciente, plus vivace. Notre calme et notre inquiétude se complètent. Ils ne vont pas l'un sans l'autre.

Quelle génération a plus souffert que la nôtre ? Aucune n'aura été plus éprouvée. C'est dans notre pensée, dans notre idéal de beauté que nous avons été atteints. D'autres avaient soufferts pour d'autres motifs. Nous seuls avons connu la douleur qui provient de la pensée, — et toutes nos douleurs se sont confondues en cette douleur unique. Parce que nous avons été atteints dans notre pensée, nous l'avons été dans notre cœur. C'est à cause de l'idéal esthétique, exprimant la beauté de la vie, renfermant notre conception de la vie, substituant la vie réelle à la vie factice, transformant en beauté tous les sentiments méconnus, renouvelant l'amour, la justice, la bonté, les confondant avec la vie, que nous avons souffert. Il y a loin de cette douleur de pensée à celle que provoque en d'autres âmes l'ennui de vivre. Nous avons connu toutes les douleurs éprouvées par d'autres, aucune humiliation ne nous a été épargnée. Comme d'autres nous avons ajouté la douleur physique à la douleur morale. Que d'heures douloureuses restent encore à vivre, non plus à cause de notre incertitude, mais de notre certitude, que nous voudrions généraliser, universaliser ; — que de douloureuses constatations restent encore à faire. Si nous avons trouvé dans notre supplice même un stimulant, ne regrettons pas d'avoir souffert, de continuer à souffrir. Ne recommençons pas à nous plaindre, à plaindre le sort que la société moderne réserve à l'écrivain, sa vie pénible, son œuvre sans cesse retardée, contrariée par toutes les forces sociales. Acceptons ce sort, non en résignés, mais en révoltés, — en révoltés non contre la vie, mais à cause de la vie, pour la vie, — comme l'auxiliaire de notre œuvre. Nous avons puisé dans notre épreuve le courage de vaincre. Si nous avons souffert pour

un idéal de beauté, c'est cet idéal qui nous a soutenus, guidés et dirigés. C'est lui qui nous fait vivre.

Nous manquons de courage, bien que notre époque nous fournisse toutes les occasions de le manifester, autant qu'elle nous fournit d'occasions d'être veules. Nous manquons de courage ,tout en affirmant que nous sommes courageux. Il n'y a pas de courage à être lâche. Le courage des médiocres n'existe pas. Nous manquons de courage, parce que nous ne protestons pas suffisamment contre ce que les médiocres prennent pour leur courage : leur lâcheté. Nous ne nous affirmons pas suffisamment. Nous manquons d'initiative, de caractère, d'énergie, de volonté. Le caractère, l'énergie, la volonté, supposent l'accomplissement d'actes courageux. Il n'y a pas de caractère, d'énergie, de volonté dans le mal. Ces forces, si détournées de leur but, leur but de beauté, n'existent pas. Nous sommes timides. Les médiocres ont le cynisme, qu'ils prennent pour du courage. Nous avons peur, non pour nous-mêmes, mais pour l'idée que nous défendons, et c'est avec trop de ménagements que nous exprimons notre indignation. Il faut que ceux d'entre nous qui veulent être utiles renoncent à leur timidité. Soyons plus sincères, s'il est possible, dans nos haines. L'art veut que l'on s'affirme. Nous contredirions l'idéal de l'art si nous hésitions un seul instant à le défendre.

« Ne pas finir. » Cet idéal de la génération symboliste est faux. C'est l'absence même d'idéal. Pour M. Charles Mo-

rice, l'art consiste à ne pas finir. L'art ce n'est pas l'inachevé. L'art, c'est la clarté. C'est la santé.C'est la vie. On demande des livres de pensée et d'action. Aujourd'hui, pas plus qu'en 1889, on ne doit écrire pour une élite. On ne se réfugie plus dans le mystère. Le rêve est mort. N'essayons pas de ressusciter le rêve. Nos livres sont des actes. Notre devoir est d'être plus que jamais, plus qu'en 1889, précis dans nos affirmations, d'y apporter plus d'exactitude et de sincérité. La poésie renonce au rêve. N'est-elle pas le rêve suprême, qui n'existe que dans la vie ? On ne sera jamais assez précis, assez net, assez catégorique, en art, en critique, en littérature. L'art dissipe le mystère. On est obligé, pour combattre la laideur, d'agir. Il faut se libérer de l'obscur, du compliqué, de l'incompréhensible. Réaliser l'art, voilà le but. Il faut finir. Il ne faut pas suivre la poétique de Charles Morice. Ne pas finir... Le poète peut-il s'y résoudre ? Un écrivain doit nous faire connaître toute sa pensée. Il ne doit pas l'exprimer à demi. L'art n'exprime pas à demi la justice et la bonté. Nous ne voulons pas avoir de regret devant une œuvre. L'art ne ne doit pas laisser de regret. Il doit calmer notre inquiétude. L'émotion que nous procure la beauté est totale. Le faux-art seul nous laisse une impression de regret, de mésaise, d'angoisse, d'incertitude, de trouble. Il fait naître l'ennui. Tandis que l'art délivre l'homme de la douleur, le faux-art l'y ramène, l'oblige à vivre en douleur. Le faux-art c'est la mort. Nous devons au faux-art tous les maux qui nous accablent si lourdement, si impitoyablement, qui font nos jours si tristes. La douleur du faux-art provient de ses restrictions, de ses négations, de ses incertitudes. Laissons au faux-art le soin de ne pas finir, de ne pas conclure, de n'exprimer rien. L'art est précis comme la vie. Finir une œuvre, c'est lui faire exprimer une vérité.

C'est la créer vivante. Qu'elle ne laisse aucun regret, qu'elle dissipe tous les mystères, qu'elle soit la découverte de la vie. Une œuvre est la découverte de la vie. Ce que j'appelle la découverte de la vie n'est pas une illusion. Un écrivain découvre la vie. Doit-il garder pour lui seul cette découverte? Il nous doit une explication. Nous exigeons qu'il s'explique clairement, sincèrement, logiquement, qu'il nous dise le motif de ses actes, ce qu'il désire, ce qu'il veut. S'il ne répond pas à la question que nous lui posons, si lui-même ne nous fait pas comprendre quelle question nous devons lui poser, si son œuvre n'est pas à la fois une question et une réponse, la question qu'il nous fait lui poser, la réponse qu'il nous doit, son influence sur notre pensée sera nulle. Il ne nous aura pas libéré de notre médiocrité. Il ne nous aura pas révélés à nous-mêmes. Il ne nous aura pas découverts à nous-mêmes pour ne pas nous avoir découvert la vie. Nous l'exilerons de notre pensée. Ce sera pour lui l'exil mérité, — l'indifférence, l'oubli. Ce sera la mort pour lui. On ne triomphe pas de la médiocrité par des mots, mais par des idées. Ne pas finir, — sous prétexte de mystère, de poésie, de beauté. C'est une mauvaise méthode. On écrit pour finir, pour aboutir à une conclusion logique. On écrit pour exprimer une idée, pour réaliser l'idéal de l'art. La conclusion d'une œuvre, c'est sa beauté. Ce qu'on appelle « ébauche » c'est, lorsqu'il s'agit du génie, une réalisation. Les ébauches du grand artiste ne sont jamais inachevées. Les ébauches du génie sont des réalisations. Les médiocres n'ébauchent jamais rien, et c'est pourquoi ils ne peuvent rien finir. Les ébauches du génie sont des mondes, des forces prodigieuses, — et elles renferment la vie.

Notre époque est une époque de lutte, et ce n'est pas parce qu'elle résiste à l'idéal de l'art, mais parce qu'elle nous oblige, par cette résistance, à lutter pour l'idéal de l'art, par conséquent contre elle. L'effort qu'elle fait pour résister à l'art n'est qu'un effort stérile, et comme tel ne représente aucun des caractères sacrés de la lutte. C'est nous qui combattons. Ceux qui nous obligent à les combattre, ne se battent, ne luttent que pour affirmer leur néant, ils ne s'exposent à recevoir nos coups que pour conserver leur médiocrité. Ils combattent, ils se battent, pour un idéal inférieur, pour un idéal inhumain. Ils résistent par l'inertie. L'inaction est leur arme de combat. Notre art, — comme l'art de tous les temps, — exprime la lutte de l'homme pour vaincre sa médiocrité. Il exprime l'effort de notre époque à secouer sa médiocrité. Il y a longtemps que dure cette bataille, provoquée, voulue par l'égoïsme de l'humanité, — par la lâcheté de ce qui, dans l'humanité, est in-humain. Pourquoi luttons-nous, si ce n'est pour un idéal esthétique ? Toute la lutte, — ne cherchons pas d'autre raison à toutes nos luttes, — a pour cause cet idéal. C'est le seul conforme à la vie. Nous luttons pour ce qui est la vie, non contre la vie. La lutte pour la vie n'exprime pour les médiocres que la lutte contre la vie. A notre époque, ceux qui luttent, ceux qui se battent, ceux qui agissent, c'est nous, parce que nous luttons pour la seule force vivante : l'Art. L'art ne nous divise pas, ne nous oblige pas à combattre. C'est à cause du faux-art que nous combattons. C'est lui qui est la cause de nos divisions. Il nous oblige à combattre pour l'art. La beauté, c'est pour elle que nous agissons, — que nous triomphons. Oui, droit, politique, morale, ou religion, nous nous battons pour tout cela, à cause de tout cela, à cause de ce qu'il y a, dans tout cela, de laideur. La beauté

nous rapproche, nous unit, pendant que nous divise la laideur. Le lyrisme, l'individualisme de nos œuvres, — créatures de beauté, — engendrent l'association victorieuse du néant. Toute association est une harmonie. Toute association est esthétique. L'association, c'est l'union, l'entente. C'est l'unité de pensée. Il y a au-dedans de nous-mêmes association de toutes nos pensées dans le but de créer de la beauté, — de découvrir la vie. L'art ne fait la guerre que pour supprimer la guerre, que pour préparer l'association des hommes devenus artistes, par la compréhension de l'harmonie et de l'association qu'il réalise. La beauté qui divise les hommes, au dire de Tolstoï, la beauté les rapproche, est à elle seule toute la bonté, d'éliminer la laideur qui, seule, divise les hommes. La douleur, — elle se confond avec la laideur, — c'est à la volonté commune des hommes qu'il appartient de la vaincre. Ils doivent tous s'associer pour vaincre la douleur, pour la supprimer de la vie. Ils auront triomphé de la douleur, quand ils seront devenus artistes.

A considérer l'époque dans son ensemble, nous découvrons ce qu'elle a de contradictoire, comment elle se contredit par la présence de l'art et du faux art. Elle nous apparaît un mélange de grandeur et de petitesse. De la laideur et de la beauté mêlées. Ce qu'elle aura laissé d'éternel, — c'est la pensée même qui guide actuellement les lettres, la pensée de l'art, qu'il affirme dès qu'il se manifeste, à toutes les époques. L'exacte pensée de l'art moderne c'est une pensée de justice et d'amour. Cette pensée, c'est la pensée la plus haute de l'humanité actuelle, celle qui affirme sa moralité et son progrès.

C'est l'unique pensée. Elle condamne son immoralité. La société se condamne dans son art. La littérature actuelle est un équilibre. La fausse littérature est caractérisée par le manque d'équilibre. Dans l'équilibre de la littérature, tout est harmonieux et vivant. Toutes les pensées se sont dépouillées de la médiocrité du faux-art. Ce sont de vraies pensées. Toutes nos idées se sont fécondées, pénétrées, harmoniées, pour que nous puissions arriver à réaliser l'art. Nous avons retrouvé le génie de notre race au contact des littératures étrangères. Nous avons su nous en dégager à temps. Elles nous doivent bien autant que nous leur devons. L'art de tous les peuples se ressemble, jusque dans ses différences. Pour ne parler que des influences qu'exercèrent seuls les écrivains français sur eux-mêmes, chacun a donné à son voisin autant qu'il en a reçu. Nous travaillons isolément, persuadés que nous travaillons à une œuvre commune. L'œuvre qui surgit, puissante et forte, de cet échange d'idées et de sensations, de ces efforts multiples, est une œuvre d'art. L'œuvre d'art se réalise à notre époque par l'équilibre de toutes les influences dans le cerveau d'un seul. C'est une œuvre de pensée et d'harmonie, — une œuvre de protestation. Les œuvres dans lesquelles notre époque a réalisé l'art, dans lesquelles elle continuera de le réaliser, sont et seront vivantes. Elles sont logiques. Le génie les a créées. L'œuvre de demain sera vivante, comme l'œuvre d'aujourd'hui. Sera-t-elle complexe ou simple ? sera-t-elle pessimiste ou optimiste? Elle sera ce que l'art commande qu'elle soit : un équilibre, — une harmonie. Une synthèse. Aujourd'hui, l'influence des littératures étrangères ne s'accentue pas. Elle continuera d'exister tant qu'il y aura des littératures. On ne peut pas empêcher les arts d'affirmer qu'ils sont l'expression d'une

seule et même humanité. Cette influence des littératures étrangères, si nécessaire à de certains moments pour combattre en France le faux-art, ne s'exerce plus désormais avec autant d'intensité, bien qu'elle s'exprime encore. Cette influence s'exerce comme en temps ordinaire. Nous continuons toujours à influencer l'art étranger, à nous reconnaître dans son génie comme il continue de se reconnaître dans le nôtre. Tout n'est pas assimilable des littératures extérieures. Il y a, hors de France, une fausse littérature. Gorki excuse, — ou n'excuse pas — Sienckiewicz. Avec Sienckiewicz, nous retournons à la mort. Il ne semble pas que nous ayons connu Ibsen, Bjôrnson, Tolstoï. L'influence de Tolstoï continue d'agir dans un sens libertaire. Pourtant, tous n'admettent pas son genre de libertarisme. Tout Tolstoï ne durera pas. Une part seulement de Tolstoï survivra. On hésite en présence de certaines de ses affirmations qui contredisent, — ou ne contredisent pas, — ce que la pensée de Tolstoï contient de supérieur. On connaît désormais intégralement la pensée de Tolstoï, la morale, la philiosophie, la religion, l'esthétique de Tolstoï. On hésite à l'accepter intégralement. Il semble que le dernier mot, dans toutes les littératures extérieures, appartienne à Gorki. Gorki résume dans sa pensée la pensée des Ibsen, des Björnson, des Nietzsche. La pensée de l'art contemporain se manifeste, — comme à toutes les époques, — par l'individualisme. L'individualisme accepte les influences qu'il transforme, pour exercer à son tour une influence. Il n'y a plus d'écoles. Il n'y a que l'école du faux-art. L'art n'a jamais servi aucune école. Aucune école n'a pu servir directement l'art. En fait d'école, l'art ne connaît que la vie. Quand on dit qu'il n'y a plus d'écoles, on veut dire que quiconque s'aviserait d'en

fonder une se classerait par là même dans la catégorie du faux-art. Il serait un faux-artiste. Celui qui viendrait aujourd'hui avec une étiquette sur le dos serait grotesque. Nous ne pourrions pas le prendre au sérieux. Nous ne prenons au sérieux aucune des écoles existantes. De moins en moins, — c'est espérer que les médiocres finiront par comprendre leur ridicule, — on se croira obligé de déployer des oriflammes, de développer des programmes de politiciens, de faire de la réclame pour ses produits. On cessera de suivre quelqu'un. On cessera d'imiter les charlatans, On ne vendra plus de drogues. Les médiocres ne pourront plus agir qu'isolément. Ils seront reconnus. Du moins ils voudront avoir l'air de ne plus marcher en groupe. Ils voudront paraître seuls. Ils ne feront de réclame que pour eux-mêmes. Ils cesseront d'appartenir à une maison de commerce quelconque. Ils ne seront les représentants de personne. Ils travailleront pour leur propre compte. Ils utiliseront le discrédit des écoles pour arriver. Ils seront individualistes. Au fond, rien ne sera changé. La même médiocrité continuera d'être. Le médiocre est toujours médiocre. Une école n'est qu'un moyen pour le bourgeois de « s'épater » lui-même. Il se donne de l'importance en fondant une école. Il a l'air d'exister. Il croit du moins qu'il existe. Il y a des existences amorphes. On ne fonde une école que pour avoir l'air d'être quelqu'un. On ne la suit que pour avoir l'alr d'égaler le génie du maître. Chacun se tire d'affaire. C'est un moyen de parvenir. Moyen que le médiocre utilisera longtemps. Il faut lui couper les vivres. Une école n'est pas utile au progrès de l'idée. Elle ne lui est utile qu'indirectement, et contre elle-même. L'école se détruit. Elle se décompose. Elle se dissout. Elle s'effrite. Elle se disperse. Il n'y a plus, actuellement, d'école littéraire. Le

médiocre est noyé dans la masse. Il est à lui seul toute la masse. Il constitue à lui seul une école qui renferme toutes les écoles : l'école des médiocres.C'est pourquoi il est juste d'affirmer qu'il n'y a plus d'écoles, bien qu'il y ait des restes d'écoles, des petits groupements, des petites chapelles, des petits cénacles. On ne se met dans une école que par impuissance de créer. Il n'y a plus d'écoles. Il y a ceux qui imitent, qui essaient de continuer ou de faire revivre une école morte. Il y a ceux qui tentent d'instaurer une école nouvelle. C'est ainsi que l'on trouve encore des naturalistes, des psychologues, des idéalistes. On retrouve des épaves. Ils attestent l'impuissance des écoles à renaître, et qu'elles n'ont jamais existé positivement. Aucune d'elle n'a d'influence. Elles ne dominent que les esprits médiocres, qui sentent le besoin de s'embrigader. Elles n'exercent pas davantage aujourd'hui d'influence positive qu'elles n'en exercèrent jadis. Une influence n'agit que parce qu'elle est salutaire, féconde, légitime. Les écoles n'ont qu'une influence néfaste. L'influence est-elle actuellement à l'une ou l'autre des écoles qui ont existé ? Elle n'appartient plus qu'à l'individualisme de nos précurseurs, dont l'exemple nous enseigne à ne pas fonder d'école, à n'imiter personne,pas même leurs œuvres. L'indvidualisme nous influence dans le sens de l'individualisme ou libre développement de notre personnalité esthétique. C'est pourquoi, pour connaître exactement l'orientation de la littérature contemporaine, — orientation selon la vie et l'art de toutes les époques, — ce n'est pas aux fins d'écoles qu'il faut nous référer, — à moins que nous cherchions à connaître le faux-art, — c'est à la littérature jeune qu'il faut aller, c'est aux poètes les plus récents, aux romanciers les plus récents, aux critiques les plus récents, et chez lesquels s'affirme une person–

nalité, — l'indvidualisme. C'est dans celles de leurs œuvres qui réalisent l'art que l'on découvre l'originalité de la pensée contemporaine. Dans leurs œuvres qui, sans réaliser l'art, s'efforcent d'y atteindre, dans leurs essais, dans leurs recherches que, bien que nous ayons fait une distinction fondamentale entre l'art et le faux-art, bien que tout ce qui n'est pas la réalisation de l'art doive être absolument rejeté dans le faux- art, — nous ne nous permettrons pas d'assimiler au faux-art, on se rend compte de leur effort à se délivrer, à se libérer de l'influence des médiocres, à dire autre chose que ce qui a déjà été dit, effort qui finit toujours, après les œuvres d'incertitude et de début qui, nous le répétons, bien que n'appartenant pas à l'art ne peuvent pas être confondues avec le faux-art, par triompher en des œuvres parfaites.

Toutes les ébauches, tous les essais, toutes les recherches pour découvrir un art qui appartienne à notre époque sans contredire l'art de tous les temps, — pour le découvrir dans la nature et la vie, — semblent bien imparfaits dès que surgit l'œuvre réalisant toutes les conditions de l'art. Cette œuvre est celle dans laquelle l'époque s'est montrée vraiment artiste, et c'est aussi l'œuvre qui représente, après les essais, les recherches de l'artiste, le couronnement de ses efforts. L'artiste sait bien que, parmi ses œuvres, toutes n'appartiennent pas à l'art. Cela ne prouve pas que l'artiste se contredit. S'il ne réalise pas l'art aussi souvent qu'il le voudrait, sa pensée n'en est pas moins un effort constant vers l'art, sa vie entière une aspiration de tous les instants. C'est pourquoi, pour

une époque comme pour un individu, tous les efforts ont leur raison d'être, même si leurs résultats sont imparfaits, car ils sont parfaits en tant qu'efforts, en tant que volonté arrêtée de réaliser l'art. Ce qui résulte de l'effort, c'est l'œuvre d'art. L'œuvre d'art est l'expression de la volonté de l'artiste. C'est un effort complètement réalisé.

L'effort pour réaliser l'art n'a pas été épargné à notre époque. Cet effort, ce sont tous les essais, tous les commencements, toutes les ébauches auxquelles on ne peut reconnaître les caractères éternels de l'art. Les hommes ont essayé de gravir la colline sacrée, mais ils n'en ont pas toujours atteint la cime.

Des hauteurs qu'ils ont pu atteindre, quelques esprits attendent d'être rejoints. Un nouvel effort recommence pour gravir la colline sacrée. Quels sont ceux qui rejoindront les artistes qui y habitent ?

Quelles manifestations de l'art éternel devons-nous aimer, quelle réalisations esthétiques ont rendu l'époque où nous vivons, non seulement supportable, mais à jamais digne d'être vécue? Nous choisissons, aujourd'hui, parmi tous les efforts de notre temps pour réaliser l'art, les seuls qui ont abouti, qui ont triomphé. Nous ne retenons que les œuvres que retiendra l'avenir. Nous comprenons quels efforts ont eu leur utilité, quelle a été la

signification, à un moment donné, de telle recherche, bien qu'ils ne nous paraissent pas dignes de figurer dans l'histoire de l'art. Tout ce qui ne présente pas *tous* les caractères de l'art est en dehors de l'art. Les préraphaélites sont en dehors de l'art quand ils négligent le dessin, quand ils ne veulent pas voir la réalité, quand ils se réfugient dans le rêve et le symbole, par impuissance à exprimer le réel ; ils sont en dehors de l'art parce qu'ils sont en dehors de la vie, par impuissance à comprendre et à aimer la vie. Les symbolistes sont en dehors de l'art quand ils copient les préraphaélites, quand ils recherchent le bizarre et le compliqué, l'anormal, le précieux, la fausse exception, quand ils se dispensent d'aimer la nature et la santé. Les naturalistes sont en dehors de l'art quand ils reproduisent le réel sans en exprimer l'âme, sans voir, sans apercevoir ni pressentir, ni découvrir, derrière les formes, ce qu'elles signifient, quand ils font, de parti-pris, plat, grossier et vulgaire. — Les uns et les autres sont en dehors de l'art quand ils sont en dehors de la vie. — Il y a des manifestations que nous acceptons, que nous aimons, parce qu'elles furent la vraie preuve de l'art, parce qu'elles furent des manifestations artistiques. Il y a des manifestations à côté de l'art, — que nous sommes obligés de classer dans le faux-art, parce qu'il n'y a pas, entre l'art et le non art, de milieu. Aujourd'hui, nous revisons les unes et les autres, et la signification de chacune d'elles nous est parfaitement claire. Nous nous rendons parfaitement compte de ce que nous devons — ou ne devons pas, — à chacune d'elles. On n'écrira plus rien sur le préraphaélisme et le symbolisme qui n'ait déjà été écrit, bien que le devoir incombe à la critique, pour la découverte de la vérité, de recommencer l'histoire qui s'est écrite au jour le jour, d'examiner si les argu-

ments pour ou contre ont eu leur raison d'être, et de conclure dans le sens de la vie. Il y a des mouvements classés. Les uns et les autres concourent au triomphe de la vérité. Les préraphaélites ont exercé une influence plus heureuse sur ceux qui les ont combattus que sur ceux qui ont essayé de les copier. Nous devons aux symbolistes de n'être plus symbolistes, d'être sortis du symbolisme, et c'est leur devoir beaucoup, c'est leur devoir suffisamment pour ne pas adopter en face de leurs œuvres, en bloc, l'attitude que dix ans, vingt ans, adoptèrent à leur égard les bourgeois. Nous ne sommes plus symbolistes, bien qu'on doive interpréter largement le sens de la littérature symboliste en impliquant dans ce mouvement toute littérature indépendante et de révolte, même protestant et réagissant contre le symbolisme. Est symboliste, aujourd'hui, quiconque est partisan de la liberté de l'art, quiconque refuse d'obéir aux esthétiques bourgeoises, quiconque reconnaît et découvre les relations de l'art et de la vie. Ainsi, chaque formule s'étend, se dépouille de son étroitesse primitive, aboutit le plus souvent à son contraire. De même l'impressionnisme continue d'être l'impressionnisme dans celles des œuvres qui, sans obéir à la technique et aux procédés de l'impressionnisme, revendiquent, par leur beauté, la liberté de l'art. Est impressionniste en peinture quiconque croit à l'indépendance individuelle vis-à-vis d'une esthétique enseignée. Le naturalisme a combattu le mysticisme, et bien qu'il l'ait mal combattu, et qu'il n'ait réussi qu'à préparer la revanche du symbolisme, l'éclosion du symbolisme, il a le mérite de s'être combattu lui-même dans la personne des meilleurs d'entre ses écrivains. Ils ont quitté le naturalisme. Romantisme et naturalisme sont les deux formes auxquelles se ramènent, en dernier lieu,

tous les mouvements qui se sont produits en réaction les uns contre les autres. Ils doivent être classés dans l'une ou l'autre de ces deux écoles, — dont chacune représente un principe, la première proclamant la supériorité de l'âme sur la matière, la seconde la supériorité de la matière sur l'âme. La première, affirmant les droits de l'idéal, la seconde les droits du réel. La première se désintéressant de la vie quotidienne pour lui substituer une vie purement imaginative, fictive, sentimentale ; la seconde ne s'intéressant qu'aux petits faits, aux petites impressions sans en dégager la vraie originalité et la vraie beauté. C'est pourquoi romantisme et naturalisme sont dans le faux ; c'est pourquoi sont également dans le faux les écoles qui doivent être classées dans l'une ou l'autre de ces deux écoles. Aucune ne réalise l'individualisme vivant, — bien que l'une et l'autre aient cru devoir s'insurger au nom de la liberté de l'individu. Chaque fois que ces écoles se sont contredites, — il s'agit de la contradiction d'une école avec elle-même, — l'individualisme a réalisé l'art. Ceux qui ont su s'en évader à temps sont redevenus eux-mêmes. Proclamer l'individualisme en art, la liberté de penser et d'agir en beauté, et n'aboutir qu'à la plus plate soumission, — soumission à l'idéal conventionnel et froid, ou soumission à la forme et à l'objet ! Le romantisme rectifié par le réalisme corrigé à son tour par le symbolisme, cela conduit à la synthèse. Si nous comprenons mieux le sens des écoles, si nous comprenons la signification de tel mouvement d'art ou de non-art, ou qui passe pour avoir été ou n'avoir pas été artistique, — c'est que nous comprenons mieux ce que les uns ont renfermé d'imparfait et les autres de durable. Si nous comprenons désormais la médiocrité de telle manifestation, nous comprenons également la beauté de telle autre manifestation.

Les uns et les autres apparaissent enfin tels qu'ils ont été, tels qu'ils demeurent. Ce qui est certain, c'est que tous ont été utiles. Comme ceux qui ont réalsé la synthèse, les autres ont démontré la nécessité de la synthèse, aussi intensément. Ils ont démontré que la synthèse réalise l'art en réalisant la vie. Aujourd'hui, c'est le caractère synthétique des œuvres qui s'impose, ce caractère synthétique que nous retrouvons dans tout l'art, et qu'aucune école n'est parvenue à réaliser. Elles l'ont réalisé en quelque sorte à rebours, en faisant scomprendre sa nécessité. Elles ont fait naître. au-dessus d'elles, en même temps qu'elles, et désormais après elles, — l'individualisme. C'est pourquoi les derniers vestiges des écoles ne peuvent rien contre la synthèse que réalisent toutes les œuvres belles de ce temps, — livres, poèmes, statues. Au faux-art d'écoles, l'art synthétique, — l'art tout court, — s'oppose obstinément. Les artistes contemporains sont individualistes, ils le sont comme le furent tous les grands artistes du passé, comme devront l'être, pour survivre, les artistes de demain.

Si nous comprenons aujourd'hui ce qu'il y a de mortel dans le symbolisme, nous comprenons ce qu'il y a de vivant dans l'impressionisme. Nous ne pouvons aimer que les seuls mouvements (qui ne sont pas des écoles) qui ont exprimé la vie, et qui, pour cette raison, ont été artistiques Tous ces mouvements se confondent, ont la même unité : la vie. Il ne faut plus considérer un ensemble d'œuvres auquel on applique une épithète, mais seulement des œuvres individuelles. Il ne faut plus voir une école où il n'y a pas d'école. Nous ne voulons envisager que des

œuvres individuelles qui, sans doute, ont une ressemblance commune, dès qu'elles font partie d'un mouvement d'art qui proteste contre un mouvement sans art, et que l'on s'est permis, pour cette raison, d'étiqueter. Mais l'étiquette ne saurait survivre avec les œuvres que, momentanément, elle groupe dans une même manifestation. C'est pourquoi nous ne voyons plus que des œuvres synthétiques, qu'il est impossible de classer dans un groupe quelconque. La critique ne cherche plus à classer dans une école les œuvres, elle se demande seulement, en présence des œuvres qu'elle observe et qu'elle étudie, si elles appartiennent ou n'appartiennent pas à l'histoire de l'art. Elle se moque des écoles. Une œuvre existe. Elle l'étudie sans se soucier de la placer dans une école quelconque. Elle ne catalogue ni ne classe. Elle a mieux à faire. Il y a des œuvres que l'on s'obstine à classer dans une école avec laquelle elles n'ont aucun rapport. Il y a des œuvres qui ne sont pas symbolistes, ou dont le symbolisme échappe, par son ampleur, au sens étroit que revêt le symbolisme sous la forme restreinte de l'école, et que l'on s'obstine à considérer comme symbolistes. Il y a des œuvres aussi peu naturalistes que possible, que l'on range parmi les œuvres naturalistes. Inversement, des œuvres qui ont le caractère étroit d'œuvres symbolistes n'ont pas encore été classées dans l'école symboliste. La critique, trop avide de découvrir les écoles, confond toutes les écoles, et ne découvre pas la seule école éternelle : l'école qui s'inspire de la nature et de la vie.

Les mouvements artistiques ou sans art que la critique doit décrire, — pour que nous soyons exactement rensei-

gnés sur ce que notre époque a d'éternel ou de transitoire, — ont reçu diverses dénominations qui sont aussi fausses les unes que les autres, et qui, appliquées aux mouvements d'art, ne correspondent pas à leur beauté, qui, appliquées aux mouvements sans art ne leur conviennent pas davantage, parce qu'elles sont autant au-dessus d'eux que les épithètes des groupes artistiques sont au-dessous de ces groupes. Le symbolisme et le naturalisme sont des épithètes trop belles, trop fortes pour convenir à l'absence d'art des groupements qu'elles désignent. D'autre part, le terme « impressionniste » n'exprime qu'imparfaitement la beauté d'un ensemble d'œuvres d'art. Les épithètes, même celles qui paraissent justes, sont injustes. Elles sont trop vastes, ou trop étroites. Elles sont donc imparfaites, par conséquent restreintes. Les épithètes, même celles qui ont été de véritables « trouvailles », mêmes parfaites, ont toujours quelque imperfection. Celui qui les a données n'a su ce qu'il faisait. L'historien ne leur attribue qu'une importance secondaire. Quelquefois, cette importance est grande pour l'histoire de la médiocrité. Elle exprime comment le faux-art s'est comporté envers l'art. Elles deviennent des curiosités. Ni les unes ni les autres ne signifient grand chose. Elles ne signifient rien. Au lieu d'éclairer par le travail d'élimination et de synthèse qu'elles supposent la tâche de l'historien-critique, elles ne font la plupart du temps qu'embrouiller les faits, les idées, que rendre plus obscur ce qui n'était déjà pas suffisamment clair. Chaque école se contredit. L'œuvre qui, dans l'école, contredit l'école, cesse de lui appartenir. Elle est au-dessus de l'école. Elle appartient à « l'école individualiste. » Il y a autant d'écoles que d'individus. Les écoles sont supprimées de ce fait. L'école n'existe plus dès que l'individu, en cessant de s'inféoder

au groupe, devient lui-même, pense par lui-même, découvre sa vraie personnalité. Dès qu'il a trouvé sa voie, c'est-à-dire dès qu'il a senti et compris l'art pour pouvoir le réaliser, il marche seul. Il se soutient seul dans la lutte contre le faux-art. Vouloir lui faire réintégrer le domicile qu'il vient d'abandonner pour vivre d'une vie indépendante, est une faute. C'est le ramener en arrière. La fausse critique, incapable d'aller de l'avant, conseille aux écrivains de reculer. C'est le progrès pour elle. L'écrivain n'écoute pas ses conseils. Il se révolte contre la fausse critique. Il marche seul. L'école est utile à un écrivain tant qu'il n'a pas découvert sa voie, tant qu'il n'a pas vu apparaître l'art, tant qu'il le cherche. Tant qu'il tâtonne. Une fois qu'il l'a découverte, il cesse d'appartenir à l'école qui ne réalise pas, qui est incapable de réaliser l'art. Les écoles sont nécessaires pour nous aider à en sortir. C'est toute leur utilité. Elles nous mettent en garde contre leur néant. Nous les évitons. Nous ne nous inféodons pas. Nous n'appartenons à aucun groupe. Nous ne sommes d'aucun parti. Nous sommes nous-mêmes. Cela suffit. Rien n'est restreint. Restreindre la vie, c'est la supprimer. La supprimer, c'est supprimer l'art. Avec la mort, reparaît le non-art. On ne la supprime pas : on l'ignore. Qui pourrait supprimer la vie ? On se contente de l'ignorer. Il ne faut plus de petites restrictions. Tout ce qui est restreint est faux-art. Ce qui est restreint est mortel. L'art condamne toutes les restrictions. C'est pourquoi il condamne les écoles. Ne nous inféodons pas. Ne suivons aucun chef. A cette condition nous nous rencontrerons sur la même route, avec la même pensée. L'art est ce qui subsiste au-dessus de chaque école, dès qu'elle a rempli sa mission. Il y a longtemps que ce vide des écoles a été exprimé, et il faut le rappeler. Le rôle des écoles est néfaste.

La mission qu'elles remplissent est néfaste. L'art l'utilise contre l'école, donc pour sa propre gloire. Il confond les écoles. Il les brise. Il les anéantit. Il faut interpréter ce mot « école », si l'on ne veut pas s'exposer à méconnaître certaines œuvres d'art. Le mot « école » n'a pas toujours la même signification. En peinture, notamment, le terme « école française » désigne un ensemble d'œuvres qui expriment le génie d'une race. Il y a école et école. A part de telles exceptions, — il y en a si peu, — on se rend parfaitement compte que l'école, en prétendant ramener l'art à une manière, une interprétation spéciale de la vie, le supprime, à moins que cette manière, cette interprétation ne soient l'œuvre de la vie. Le terme perd alors sa signification amorphe. Nous n'appliquons le terme « école » qu'aux groupements sans art, qu'aux restrictions apportées à l'art, par conséquent à la vie. Le symbolisme, qui est éternel, qui est dans toute la vie, cesse d'être éternel et vivant dès qu'il s'en éloigne, dès qu'il ne correspond plus à la vastitude de son nom. Pourquoi s'obstiner à désigner sous cette dénomination un mouvement qui est le contraire même du symbolisme, dont la plupart des œuvres sont les moins symbolistes qui soient ? Celles qui ont réalisé le vrai symbolisme, le symbolisme vivant, survivent à l'école dite « symboliste ». La même épithète appliquée à des œuvres différentes devient admirable ou insignifiante. Elle a l'envergure ou la petitesse de l'esprit qui l'emploie, — de l'esprit auquel on l'applique. C'est encore l'individualisme qui donne à l'école sa signification, en lui faisant exprimer plus que ce qu'elle signifie, en introduisant la vie dans une épithète qui, lui étant appliquée, n'exprime que ce qui est mort. L'impressionnisme, — il s'agit ici de l'impressionnisme pictural, de la seule école d'art contemporaine qui ne présente aucun des ca-

ractères étroits de l'école, — l'impressionnisme, qui est un groupement ,non une école, — qui est la revanche éclatante de l'art contre le faux-art, qui est une floraison merveilleuse qui a sa place dans l'école française, parce qu'il en exprime un moment qui a son éternité, — l'impressionnisme, qui continue l'art de tradition vraiment française, qui est revenu à la tradition, et que continuent, en de nouvelles beautés, des artistes indépendants, — l'impressionnisme délivré des formules, délivré de lui-même, — l'impressionnnisme affirme le triomphe de l'individualisme dans l'art, c'est la victoire de l'individu contre l'école. C'est la mort des écoles. Tandis que le symbolisme, en peinture et littérature, ne veut retenir que l'essence des choses, y arrive — il s'agit des œuvres supérieures, au-dessus de l'école, il s'agit du symbolisme en tant que revanche de l'individu contre l'école, en tant que triomphe de l'individualisme dans l'art, — l'individu n'affirme sa personnalité que par l'art, — art et individualisme se confondent, — en concrétisant l'idée, en la manifestant musicalement par une allégorie, — en revêtant l'idée de formes sensibles — l'impressionnisme découvre la forme pour la revêtir d'idées et de sentiments sociaux, pour qu'en surgisse le rêve, il exprime l'éternel dans le passager et le transitoire. Il commence par la forme, le symbolisme commence par l'idée. Il déroute ainsi les esthétiques bourgeoises incapables de saisir la réalité des apparences. Il rejoint le symbolisme vivant. L'impressionnisme, parce qu'il résume dans une vision synthétique la vie, parce qu'il exprime la solidarité de la vie dans un moment, par un geste qui l'éternise, — réalise l'art à toutes les époques, dans tous les pays. Il est lui-même un moment de l'art humain éternisé.

———

Au-dessus de l'agitation de notre époque, une seule réalité demeure : l'Art. L'humanité, par lui, continue à guider l'humanité. Au milieu des laideurs, des incertitudes, des erreurs, cette lumière la guide. C'est elle qui est la joie, la grande joie vivante qui apaise nos tortures. Cette lumière proteste chaque fois que ce temps commet une iniquité. Elle condamne les guerres atroces, les lois cruelles, les injustices sociales. L art est la vraie force. Cette force n'est jamais vaincue. Si l'on élimine la politique, la guerre, l'état, la loi, que reste-t-il ? Une œuvre d'art, — une ligne, — un poème. Il reste une forme harmonieuse et supérieure. L'art est création, il crée, il recrée sans cesse pour réparer les vides que la mort fait autour de nous, il crée, il recrée sans cesse, pendant que c'est partout, dans la politique, dans les institutions, la destruction, la mort. Il crée, il recrée sans cesse. Il reconstruit le monde sur ses bases logiques. Il découvre la vie recouverte d'erreurs. L'artiste œuvre, crée, pense, travaille pour tous, pour la foule, c'est lui qui réveille les énergies latentes, les seules énergies vivantes, celles de la justice et de la bonté ; c'est lui qui reforme sans cesse la conscience qu'enveloppe le laid. Si cette force ne s'opposait quotidiennement, et sans arrêt, à toutes les formes de décadence et de mort qui nous assaillent et nous sollicitent, ce serait la fin. Il n'y aurait plus de vie possible. Il n'y aurait plus de pensée, il n'y aurait plus de justice, il n'y aurait plus de beauté. Il n'y aurait plus que le désespoir dans la nuit. Notre époque serait abominable. Ce serait une humanité odieuse que la nôtre, il n'y aurait plus rien à croire, plus rien à espérer, plus rien à aimer ni à admirer.

Aujourd'hui l'art est l'unique refuge auquel nous allons demander une consolation. Ce n'est pas un refuge égoïste, une barrière que nous élevons entre le reste de l'humanité et nous, — c'est un refuge qui nous permet de résister à ce qui, dans l'humanité, n'est pas vivant. C'est le refuge contre l'indifférence et l'égoïsme, le refuge contre le pessimisme et l'inquiétude, contre l'absence d'idéal et de foi.

Que d'efforts avant d'atteindre à la réalisation de l'art ! Nous avons le sentiment que ce que nous écrivons, que ce que nous pensons est imparfait. Nous espérons bien que nous réaliserons l'art un jour ou l'autre, — que nous triompherons de notre médiocrité.

Qu'est-ce que réaliser l'art ? C'est atteindre, dans les œuvres, à la pure beauté. Du moins, si nous n'y parvenons pas, admirons ceux qui l'ont réalisé, aimons-les, afin de les égaler.

Nous prouvons notre amour de la vie par les œuvres que nous créons. L'effort que nous faisons pour réaliser l'art est la preuve que nous aimons la vie. Si nous n'aimions pas la vie, nous ne donnerions aucun but à notre vie.

La vie serait absurde si l'art ne lui donnait un sens. La contrefaçon de la vie remplacerait la vie. La vie est ma-

jestueuse, généreuse, magnifique ; mais il y a aussi l'*à-côté* de la vie, et c'est ce qui nous rend parfois si triste. L'à-côté de la vie est insupportable, banal, médiocre, misérable ; sous une forme esthétique, l'à-côté de la vie est non seulement supportable, — mais intéressant, curieux, singulier, — ce qui ne l'excuse pas, ce qui ne nous empêche pas de le haïr, — nous le haïssons davantage, — ce qui ne nous empêche pas de faire des efforts pour le supprimer ; — ce n'est pas parce que l'art utilise la laideur, parce qu'il l'utilise contre elle, que nous devons conserver cette laideur, ou que nous devons l'aimer ; l'art proteste contre elle en la reproduisant. Il ne veut pas que nous l'aimions ; il veut que nous n'aimions que lui, parce qu'en la reproduisant il nous montre l'abîme qu'il y a entre lui et la laideur. Tout ce que nous voyons de médiocre, tout ce qui nous choque et nous offusque, tout ce qui endeuille notre âme, tout ce qui nous rend la vie triste, — si nous l'apercevons sous un côté esthétique, si nous voyons comment l'art le reproduit et le décrit, aussitôt change d'aspect, sans perdre aucun de ses caractères. C'est au au contraire ce caractère de laideur qui nous paraît maintenant un sujet de pitié, — qui est intéressant ; — il devient joie ; l'art communique de l'intérêt à ce qui n'a pas d'intérêt ; il communique la vie à ce qui n'a pas la vie. Il se fait aimer parce qu'il décrit la laideur, parce qu'il exprime sa beauté à propos de cette laideur, et parce qu'il la rend belle de sa beauté à lui,en même temps que sa beauté, en s'opposant à la laideur qu'elle décrit, nous la rend odieuse ; il se fait aimer d'être beau en contenant de la laideur, et il la fait haïr de lui conserver son néant en lui opposant sa force. C'est l'art qui nous fait sentir, qui nous fait comprendre la médiocrité de l'à-côté de la vie, parce qu'il réalise la vie dans toute sa beauté, et parce que

de comparer l'art au non-art, nous éprouvons de l'angoisse, — mais en même temps qu'il est la cause de la douleur que nous éprouvons de ne pas le voir réalisé dans toute la vie, de voir que la médiocrité est en contradiction avec lui, il remplace la peine dont il est la cause par la joie qu'il y ajoute, et qui détruit sans cesse cette peine. Le moyen de nous prémunir contre la laideur, — laideur sous toutes ses faces, laideur multiple — c'est d'imaginer et de penser ce que cette laideur est devenue ou ce qu'elle deviendra quand l'artiste l'a décrite ou la décrira. Aussitôt, ce qui n'a pas d'harmonie devient harmonieux, tout en ne cessant pas d'être sans art, ce qui est inanimé s'anime sans cesser d'être le néant, ce qui est injuste devient juste sans cesser d'être injuste. Telle attitude nous paraît stupide, telle situation grotesque, telles individualités amorphes ; tous ces êtres nous paraissent conduits par la folie, ils ont l'air de s'agiter sans raison et contre la vie ; tout paraît absurde et ridicule si l'on considère cette surface de la vie qui est pour la plupart des gens la vie même ; l'art vient au moment où nous allons être entraînés par le tourbillon macabre, où la mort va nous saisir, où la folie va nous vaincre, — et nous reprenons aussitôt le courage de vivre, de penser et d'agir.

La vie n'est pas restreinte. Elles ne se borne pas aux seules satisfactions matérielles. La vie est totale. Elle implique toutes les satisfactions, toutes les jouissances. On ne peut pas vivre uniquement de pain. On vit par la pensée, comme on vit par les sens. On vit à la fois toutes les vies qui constituent la vie. On peut dire que tout aboutit à la vie de l'esprit, — à la pensée. La pensée donne un sens

à la vie, dirige toutes les manifestations de l'être. La pensée constitue l'unité de la vie. On ne vit pas uniquement de pain. Il y a une autre nourriture que nous réclamons. Nous avons faim et soif de jouissances intellectuelles. Elles donnent leur prix à toutes les autres, elles les associent, elles les augmentent, elles les résument. La vie mentale réclame ses droits. Nous sentons en nous la foule des désirs, des pressentiments, des rêves, des pensées, — toute une vie latente, puissante, qui veut agir, qui veut s'affirmer, — le besoin de connaître, d'aimer quelque chose de supérieur, tout notre être tend à une vie meilleure. Sans elle, tout le reste perd sa signification. Cette vie intellectuelle délivre la vie de sa contrefaçon, elle proclame que l'individu veut vivre et doit vivre de la vie d'esprit, elle lui donne le droit de vivre intégral. C'est cette vie de l'esprit qui proclame son droit à vivre physiquement, à ne pas souffrir de la misère et de la faim, à se délivrer de la douleur, de la loi, du meurtre, de la mort. C'est elle qui dresse l'individu en face de la société, — la vie en face de la mort. Par la pensée, les dogmes s'écrouleront. Cette force transporte notre époque vers la vie. Cette force s'impose désormais. Elle sera la loi. Elle renouvellera la société, elle rajeunira l'individu. La beauté dit aux hommes de vivre, elle se charge de les affranchir, c'est elle qui les délivre de la douleur. Ce besoin de connaître, ce pressentiment d'autre chose, qui existe chez l'être le plus infime, et qui, dès qu'il sera satisfait, lui révèlera toute la vie, l'éclairera jusque dans ses profondeurs, lui créera une conscience, — c'est à l'art qu'il faut demander de l'apaiser. L'inquiétude où nous a plongés le faux-art doit être dissipée. Il faut demander à l'art le remède contre la mort que la politique, la loi, la morale n'ont pas donné à l'homme, par la raison qu'ils sont la mort même. On ne

vit pas sans art. Cet ensemble de sentiments supérieurs se réalise dans l'art. Ils sont le pressentiment de la vie. L'art en est la découverte. L'art correspond à ce qui, dans notre nature, a besoin de penser, d'observer et d'aimer. Il complète la vie de l'homme, incomplète, imparfaite, si le sentiment esthétique n'y pénètre, ne la magnifie, ne l'élève. Cette vie mentale est nécessaire pour lui découvrir sa vie sentimentale, pour lui découvrir la vie de son cœur, la vie de ses sens, — sa vie tout entière. L'homme découvre dans l'art cette nourriture intellectuelle qui le fortifie, le ranime, l'élève. Il ne la découvre pas ailleurs. Ailleurs, il ne découvre rien. Ailleurs, il ne découvre que son néant, son impuissance en face de la vie. On comprend ainsi pourquoi nous avons voué une haine sans pitité au faux-art, adversaire de l'art et de la beauté. Nous lui avons voué la haine que nous vouons à la mort. Il y a toujours une place dans le cœur de l'homme pour la pensée et l'émotion ; son cœur ne bat pas inutilement : il bat pour les grandes et généreuses pensées, pour ce qui donne du prix à la vie matérielle, un but à l'effort, une excuse à la douleur. L'art est le couronnement de l'existence de l'homme ; il se mêle à tous ses actes, leur donne une signification. Il complète sa vie, qu'il résume en beauté. C'est pourquoi aucun homme n'a le droit de dérober à un autre homme la beauté de l'art. C'est pourquoi le plus humble, le plus faible des hommes a droit à la beauté de l'art, a droit à vivre en beauté, — le faux artiste qui lui a dérobé ce droit est le plus criminel des hommes, — le droit, pour lui, d'apaiser sa douleur dans la création de l'œuvre d'art par tous ses actes, de se reconnaître dans la contemplation de l'œuvre d'art ; d'apprendre, du poète, ce qu'il faut faire, dans quel sens il faut agir, — quelle cité il faut réaliser. L'influence du poète sur la foule existe. Immédiate ou lointaine, elle

est. Elle peut ne pas être immédiate, elle n'en existe pas moins : un jour ou l'autre le cerveau de l'homme s'illuminera d'une lumière inaccoutumée. Ce sera le moment où l'art triomphera, en lui communiquant sa beauté.

L'homme doit vivre en beauté. C'est ainsi que vivront les hommes de demain, puisque ceux d'aujourd'hui ignorent cette joie. Vivre en beauté, c'est vivre en comprenant la beauté de la vie, en la découvrant et l'aimant. Aucun spectacle n'est indigne de notre vision. Nous ne ne sommes indignes de contempler aucun spectacle. La beauté de la nature condamne l'injustice des hommes ; elle condamne leur égoïsme et leur lâcheté ; elle condamne leur laideur. La nature ne détruit rien sans reconstruire aussitôt, c'est une création incessante. Il faut regarder la vie, la nature, humblement, avec l'étonnement des simples. La vie contient assez d'extraordinaire, de rêve, d'idéal. Tout spectacle est nouveau. Chaque heure a sa beauté. L'artiste est l'homme qui s'émeut devant la vie, qui en sent profondément la beauté. Est artiste tout homme capable d'admirer et d'aimer sincèrement. Plus le sentiment est profond, ne croyons pas qu'il est moins exprimable. Il contraint l'homme à reproduire ce qu'il a vu, pour l'aimer davantage, pour le perpétuer. Il l'oblige à créer. Créer, c'est prouver son amour. Par l'admiration l'homme s'égale à la beauté ; par la création, il la perpétue. L'artiste est celui qui s'émeut, tout homme capable de sentir et d'aimer ; c'est aussi lui qui crée. Admirer, c'est créer une seconde fois. Admirer la vie, c'est la recréer. L'artiste recrée la vie, parce qu'il l'admire. Les hommes s'égalent à la beauté de la nature, soit qu'ils l'admirent, soit qu'ils

perpétuent leur admiration par la création. S'ils admirent l'œuvre créée, ils admirent la nature qu'elle recrée. Celui qui admire l'œuvre que l'artiste a créée en aimant la vie, s'égale à l'artiste, et par là s'égale à la vie, parce qu'il retrouve dans son œuvre les sentiments qu'il a éprouvés devant la vie, ou parce que l'œuvre lui découvre, pour la première fois, la nature. Il collabore à l'œuvre de l'artiste, à l'œuvre de la vie, il crée, il recrée à son tour l'œuvre et la vie ; il collabore à l'œuvre de l'artiste, il lui confie sa pensée et son rêve, il l'encourage, il lui demande d'éterniser ce qu'il a aimé, ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé : l'homme qui répond à ce sentiment et qui le fixe, c'est l'artiste, — c'est le créateur, — c'est le génie.

On ne parvient pas à comprendre la beauté sans effort, — et c'est dans cet effort que consiste llibération de l'être. C'est l'effort pour se délivrer de la laideur. La beauté n'exige pas un effort pour être comprise parce qu'elle est complexe, mais parce qu'elle est simple, parce que cette simplicité les hommes ne la voient pas, et ne voient que son masque. Il leur faut un effort pour comprendre, aimer ce qui est simple, et rien n'est plus simple que la beauté. On ne comprend, on ne réalise la beauté qu'après s'être dégagé de ses préjugés, de ses erreurs ; — il faut rompre avec la tradition, les dogmes, l'autorité, la loi. Il faut s'élever, par le rejet de tout dogme et de toute tradition, au dogme et à la tradition que contient la beauté. L'art est la victoire remportée sur le médiocre, — sur la mort. L'artiste répond à toutes les questions que lui pose l'humanité, questions qu'il oblige l'humanité à lui poser. L'humanité ne sait pas quelles questions elle doit poser à

l'art. L'art lui précise ces questions, les formule, les dégage, il l'oblige à les lui poser, et après les avoir dégagées pour elle, — sans lui elle serait incapable de savoir ce dont elle a besoin et de l'interroger, — il lui donne une réponse. Sa réponse est dans sa beauté. Se délivrer des préjugés, — vaincre la mort, — c'est atteindre à la pure beauté. C'est réaliser l'art. C'est être libre. C'est vivre en harmonie avec la vie.

Où est la beauté de l'art ? Elle est dans le principe de vie qui est en lui, ce principe qui recrée toute la vie, qui correspond à la vie : l'amour. L'art aime la vie. La vie est tout amour. L'art est l'amour que nous vouons à la vie, que la vie fait naître. L'art est l'amour que la vie engendre pour elle-même. La beauté de l'art est de la recréer par l'amour. L'art aime ce qu'il décrit, ce qu'il reproduit, même lorsque la vie en est enlaidie, parce qu'il le supprime de la vie, — parce qu'il lui oppose la beauté qu'elle contient. L'art découvre la vie par l'amour. L'art, — réalisation profonde de l'amour, — transforme tout par son amour. Dans l'art, tous les gestes ont leur signification. La beauté de l'art, c'est de découvrir, parmi les gestes faux, en face des gestes faux, les vrais gestes de l'humanité. L'amour de l'art pour l'humanité consiste à supprimer la douleur qui l'accable, en réalisant, pour elle, la joie, l'amour, la justice, la bonté. La beauté de l'art, c'est de donner à l'humanité une morale, une loi, un principe, une religion, une science, — une direction. Cette morale, cette loi, ce principe, cette religion, cette science, cette direction, — c'est la vie. Sa beauté est dans son adaptation, qui lui fait prendre toutes les formes de la vie, pour les

féconder et les renouveler, — pour les recréer en beauté. Il en découvre l'harmonie. Elle est dans la joie qu'il fait naître au cœur des hommes, elle est dans la survie qu'il donne à l'humanité, dans l'éternité et la solidarité qu'il réalise. La beauté de l'art, c'est de s'ajouter à la vie en créant une vie meilleure, en découvrant le sens de la vie, La beauté de l'art est dans son refus d'exalter certains sentiments, tout en les décrivant et les reproduisant. L'art se substitue à la religion. L'humanité n'a jamais eu d'autre religion. C'est la dernière croyance de l'humanité. C'est la foi de l'humanité en elle-même. C'est plus qu'une croyance. C'est une certitude. L'art élimine ce qui fait la laideur de la vie en la contrefaisant. Il n'exprime certains sentiments égoïstes que pour les faire haïr. Quand un artiste reproduit un spectacle répugnant, il éveille le sentiment de la justice en nous. L'art n'a jamais été religieux. Ce que l'on appelle art religieux n'est que l'amour de l'art à reproduire les rêves que l'humanité lui confie, affirmant par là même sa foi en l'idéal esthétique, plus qu'en l'idéal religieux, puisqu'elle comprenait que son sentiment ne pouvait survivre que par l'art, que l'art seul pouvait correspondre à ses aspirations. La religion faisait appel à la force de l'art, et démontrait par là sa faiblesse, puisqu'il était le refuge de la foi, incapable de survivre sans art. Elle survivait pour attester son impuissance en face de l'art, et le génie de l'art, supérieur à l'idéal religieux qui faisait appel à lui au moment où il allait mourir. L'idéal religieux faisait un effort désespéré pour durer, et cet effort se retournait contre lui, au profit de la vie. L'idéal esthétique condamnait ce qu'il exaltait. Ainsi les merveilleuses cathédrales exprimaient la foi de l'humanité dans la vie. Du moins, c'était là, dans l'art, une immortalité possible. Si rien ne restait l'art demeu-

rait. C'était l'âme immortelle de l'humanité. C'était une œuvre logique, dont tous les efforts réalisés pour l'édifier auraient une récompence : la durée. L'effort de l'homme était sûr d'être récompensé dans la vie. C'était une réalité. Cette récompense n'était plus un rêve. Ce n'est pas l'art qui utilisait la religion; c'est la religion qui utilisait l'art. L'art lui donnait son appui. L'art accueillait l'humanité pour l'aider à se découvrir, à reconnaître par l'abandon de toutes ses croyances qu'une seule foi lui convenait : la foi vivante de l'art. L'art réalise ainsi la joie de l'humanité, son bonheur, parce qu'il l'aide à se délivrer des laideurs qui retardent son ascension vers la vie. En combattant pour son triomphe, c'est pour le bonheur de l'humanité qu'il combat. L'art ne nous apparaît plus que comme la suprême raison de vivre, puisque seul il fait aimer la vie et l'humanité, puisque seul il renouvelle la vie en supprimant nos fausses idées sur elle, sur nous-mêmes, sur tout ce qui nous entoure. Le caractère le plus élevé par lequel l'art exprime sa beauté suprême et réalise une vie supérieure avec la vie qu'il décrit, — c'est la synthèse. La synthèse esthétique, — l'œuvre d'art, — ne transforme la vie et ne la fait aimer qu'à la condition de la reproduire entièrement. L'art est l'expression intégrale de la vie. C'est la synthèse de la vie. Par cette synthèse, il fait éclore dans l'humanité le sentiment esthétique qui la métamorphose, qui l'embellit et l'ennoblit, et qui est la reconnaissance et la découverte d'elle-même. C'est ce sentiment esthétique, — sa preuve, c'est l'admiration, — qui nous fait tous penser de la même manière, fait naître la solidarité. Ce sentiment supérieur, dans lequel tous les sentiments viennent se régénérer, qui les résume en beauté, — ce sentiment par lequel nous nous sentons unis à tout ce qui a vécu et vivra, ce sentiment fait de

nous des êtres supérieurs, des êtres renouvelés. Nous vivons, vraiment, par l'émotion, que l'œuvre d'art provoque en nous, nous nous sentons vivre avec l'humanité tout entière. Nous nous sentons meilleurs devant les belles œuvres, et nous devenons meilleurs en effet. L'admiration rachète nos hontes et nos faiblesses, notre misère et notre égoïsme. L'art qui est la sympathie pour tout ce qui existe, réalise dans notre conscience cette sympathie, nous fait aimer la vie en se faisant aimer et comprendre lui-même.

L'humanité se dirige vers la beauté. A mesure qu'elle s'en approche, elle se libère de ses préjugés, elle se rapproche de la vie. Elle découvre la beauté de la vie par l'art, qui est la compréhension de la vie, et que découvre la critique, compréhension de l'art. La critique découvre à l'humanité la beauté. L'humanité découvre la beauté chaque fois qu'elle crée une nouvelle œuvre d'art. Elle vivra totalement d'une vie esthétique, dès qu'elle aura atteint ce but — indiqué par la critique — pour lequel elle a souffert, pour lequel elle a enduré toutes les douleurs : réaliser l'art dans toute sa vie. C'est la douleur, sous toutes ses formes, qui a fait naître l'art; c'est l'effort que l'homme fait chaque jour pour se délivrer de la douleur qui fait naître l'art. C'est lui qui a mêlé la douleur à la vie, par son ignorance ; c'est lui qui l'en retirera, par son génie. L'intelligence et la volonté triomphent du néant. L'humanité ne souffre pas pour créer de la beauté; elle crée de la beauté parce qu'elle souffre. Cette beauté est le but que chaque homme doit poursuivre dans sa vie, comme l'humanité le poursuit dans la sienne. Chaque homme

est une humanité réduite. C'est à la condition qu'il réalise dans ses actes le but que l'humanité n'a pas encore atteint, que l'humanité l'atteindra. Chaque homme doit s'efforcer de réaliser la beauté par ses actes, comme l'humanité s'efforce de la réaliser. Tant de luttes, tant d'erreurs, n'ont pas existé dans le but d'engendrer la beauté, c'est à cause de tant de luttes, de tant d'erreurs, que la Beauté est née, pour les supprimer, pour s'y opposer, pour les vaincre. Si elle exigeait de l'humanité de souffrir pour se manifester, elle serait la cause de sa douleur, elle qui est joie et bonté. Elle détruirait son œuvre. Si l'humanité est obligée de réaliser un effort qui paraît surhumain pour découvrir la beauté, n'est-ce pas parce que c'est un effort pour se délivrer de la douleur, n'est-ce pas parce que le mensonge l'a détournée de la vérité, et n'est elle pas obligée, à cause du mensonge, pour atteindre la vérité, de faire des efforts prodigieux ? C'est le mensonge qui l'y oblige. Ce n'est pas la beauté. Cette beauté qui est sur les hauteurs exige un effort d'autant plus grand que le mensonge est enraciné au cœur de l'homme. Ce n'est pas la faute de la beauté si l'homme est plongé dans la servitude. Qu'il s'en délivre, qu'il se délivre des chaînes qui le retiennent à la mort, et que sa volonté victorieuse réalise la vie. L'homme a trouvé, dans la douleur, un apaisement à sa douleur, qui ne légitime ni n'excuse la douleur. Le spectacle de la vie fait haïr la mort. Parce que le spectacle de la mort fait désirer, aimer la vie, ne jugeons pas ce spectacle bienfaisant. Au fond, c'est la vie seule qui se fait aimer, qui rend la mort abominable et odieuse. Cette beauté qu'elle a créée dans la douleur, pour supprimer la douleur, l'humanité ignore qu'elle existe, c'est pourquoi elle continue à souffrir. Seuls les artistes savent qu'elle existe, puisqu'ils en sont les créa-

teurs, et ils souffrent de l'ignorance et de l'indifférence des hommes. Ils ont découvert la vie. Ils souffrent pour ceux, à la place de ceux qui ne l'ont pas découverte. Ils leur parlent, ils les attirent dans leur rayonnement. Ils n'auront de joie que lorsque toute l'humanité les comprendra, les aimera, que lorsqu'une humanité d'artistes aura succédé à l'in-humanité des médiocres. Ce sont seulement les poètes, les artistes qui la comprennent parfaitement, qui en sont les créateurs et vers lesquels les foules devront tendre des mains reconnaissantes. Ils sont l'humanité. Parce qu'ils sont l'humanité qui pense, agit, crée. Ils sont l'élite. La plupart des hommes ignorent l'existence des poètes, que ces poètes leur ressemblent, et qu'ils transforment la douleur en joie. L'œuvre des poètes est méconnue. Les hommes vivent sans art. Leurs yeux sont fermés à la lumière et à la vie. Ils vivent dans un tombeau. Ils ne connaissent pas le génie des poètes. L'humanité ne s'est pas encore reconnue en lui. Elle n'a pas vu que cette beauté c'est elle qui l'a créée et l'a créée pour elle. Seuls, les poètes l'ont compris, et l'on dit. Seuls, les poètes, — entendez par là tous les artistes (tout art est poésie) — ont parfaitement compris la beauté parce qu'ils l'ont sentie, et parce qu'ils l'ont créée. Les poètes, créateurs de beauté, conduisent les foules. L'humanité se dirige vers la beauté. Elle ne se renouvelle qu'en la beauté, elle ne se libère que par elle. Seules, vivront, survivront les actions belles. Ce qui est laid ne demeure qu'interprété par l'art. Ce qui est laid n'a jamais vécu. La beauté, c'est la réponse attendue, c'est la question que l'homme adresse à l'infini, et dont il ne trouve la réponse qu'en lui-même, qu'en les profondeurs de sa conscience, qu'en la plénitude de son génie. Elle est la question que l'homme pose au mystère ; elle est

la réponse du mystère. Dès que la beauté se découvrira dans sa réalité à l'homme, il aura la vision nette de la justice et de l'harmonie. Il comprendra la vie. Il n'y aura plus ni morales, ni dogmes, ni lois. Il n'y aura plus de laideur. Par la beauté l'âme humaine sera affranchie. Chaque homme vivra en beauté.

Notre haine de la laideur du présent nous a fait rêver une humanité supérieure, une société idéale née sur le mensonge de celle-ci, exactement son contraire, une société parfaite, purement esthétique. Cette société future, nous l'avons découverte dans le présent, dans les œuvres d'art qu'il a crées, comme, dans le passé, dans l'art qui l'a éternisé. Dans ce présent même, tout l'avenir existe. Il s'édifie au-dessus de la mort, parmi la mort. Si nous ne pouvons pas supprimer le spectacle du non-art, du moins nous avons le moyen d'y échapper en nous réfugiant dans la pensée d'harmonie et de justice que contient l'art vivant. Notre refuge, contre la mort, c'est l'art, c'est la beauté. Ce refuge n'est pas égoïste. Nous n'acceptons pas le faux-art, de penser que l'art nous préserve de la douleur. Nous le combattons. Nous vivons pour cela. Tout ce qui est pour nous une cause de douleur, au lieu de vaincre notre énergie, de nous détourner de l'action, devient une cause de joie, une cause d'énergie et de création. Et ainsi nous utilisons la douleur contre la douleur. Tous les êtres qui nous paraissent jouer un rôle sans art et sans beauté, nous les douons d'une âme, d'une beauté nouvelle, nous les faisons servir, contre la douleur que nous leur devons, à l'édification de notre propre joie. — La vie de liberté et de justice préparée par l'art pour l'humanité

future, — le triomphe de l'art dans toutes les consciences, — en admettant que ce ne soit qu'un rêve, qu'une illusion dont l'envergure nous fait vivre, que la raison pour laquelle nous créons, puisque nous créons pour l'avenir, — c'est du moins un rêve qui rend la vie présente supportable, qui permet de la vivre. En admettant que l'art n'arrive jamais totalement à supprimer la médiocrité, en admettant que le médiocre ne cesse jamais de subsister en face de l'art, est-ce que cela enlève à l'art sa beauté ? Oui, admettons, pour un instant, que l'œuvre des artistes ne parvienne pas à créer une humanité future uniquement composée d'artistes, admettons qu'il y ait toujours des médiocres en face des artistes, que ce qui est soit toujours ; que l'erreur subsiste en face de la vérité, que le progrès, s'il est réalisé par certaines âmes, ne le soit jamais par d'autres, que la compréhension de la vie réelle ne constitue pas *toute* la vie idéale de l'humanité, — l'art n'en aura pas moins sa raison d'être parce qu'il sera la force vivante qui vaincra toujours le mensonge, qui se dressera toujours en face de l'erreur, qui rétablira l'équilibre. En face de la mort, il sera la vie toujours présente. Il jouera le rôle d'un rédempteur, d'un éducateur, un rôle civilisateur et social. Il *neutralisera* les forces mauvaises. Oui, si notre rêve s'écroule d'une humanité parfaite, harmonieuse, héroïque, si ce n'est là qu'une utopie, que du moins l'art représente, au cours de l'évolution des siècles, cette humanité parfaite opposée à l'autre. Pourquoi rêver une humanité parfaite, puisqu'une partie de l'humanité, représentée par les artistes, entretient la flamme sacrée de l'idéal ? La société, si elle n'est susceptible d'aucune amélioration, si les hommes restent ce qu'ils furent toujours, injustes dans leurs lois, iniques dans leurs actes, si l'amélioration de l'individu n'est qu'une illusion, si,

comme le croient les bourgeois satisfaits, la vie doit rester ce qu'elle est, aussi plate, aussi monotone, aussi peu vivante, allons-nous pour cela cesser de créer, de penser, d'agir ? Le triomphe de la médiocrité n'est qu'apparent. L'art s'oppose à son triomphe. Il l'annihile. La médiocrité ne triomphe réellement pas. C'est l'art qui triomphe *vraiment*. Cessons d'envisager l'avenir : considérons le présent. Deux sociétés sont aux prises : l'une est sans envergure et sans art, l'autre est vivante. L'art est le refuge contre la mort, dans la société présente, comme il le sera dans la société de l'avenir, si elle ressemble à celle-ci. Acceptons le présent, tel qu'il est. Vivons avec le spectacle de la mort sous nos yeux. Pensons que ce spectacle est utile, que la laideur est nécessaire pour que nous aimions la beauté, que, si la laideur n'existait pas, nous cesserions d'être heureux de l'être trop parfaitement, de ne plus avoir à lutter ni à espérer. Oui, acceptons la vie telle qu'elle est, c'est-à-dire contrefaite, recouverte par le mensonge. Mais reconnaissons que le mensonge n'est pas la vie, et que nous avons à lutter contre le mensonge. Toujours la mort subsistera à côté de la vie, mais la description de la mort peut être vivante, esthétique, la mort est sans cesse absorbée par la vie, parce que l'art, qui est la vie réelle, la décrit et lui communique le caractère de grandeur, de beauté, de durée dont elle est privée. Voici la vie réelle découverte par l'art, en utilisant jusqu'à la mort même, en la reproduisant dans sa petitesse, dans sa laideur, dans son néant. C'est l'unique solution qui satisfait le penseur, l'écrivain aux prises avec la mort ; c'est l'unique raison que le philosophe découvre pour justifier l'action, pour lui donner un sens, pour que le progrès ne s'arrête pas. C'est l'unique raison pour laquelle le savant imagine, découvre, crée. C'est l'unique

raison qui fait les saints et les héros. C'est l'unique raison qui fait les artistes, légitime leur œuvre et leur vie. C'est sans doute aussi l'unique raison pour laquelle nous aurions le droit d'abandonner notre rêve d'une humanité parfaite, d'où la lutte serait exclue, bien que la lutte l'ait préparée, d'une humanité où ne vivraient que des artistes, — des hommes meilleurs.

FINALE

Oui, *la vie, on commence à s'apercevoir qu'elle existe.* C'est dans la vie que l'artiste découvre toute beauté : c'est par elle que sont résolus tous les problèmes, apaisés tous les doutes. Il suffit de l'observer, de la voir, de l'aimer, — pour créer, — pour vivre. Dans la vie est l'idéal, le rêve, l'effort et l'action. N'aimons qu'elle, n'admirons et n'observons qu'elle. Ramenons à la vie toute religion, toute morale, toute politique. Qu'elle soit l'art enfin. Qu'elle soit la source de tout progrès, de toute beauté, de toute harmonie. Qu'en elle nous découvrions la justice. Qu'elle condamne tout ce qui va chercher en dehors d'elle une inspiration et un refuge. Que la beauté quotidienne en soit dégagée. Que tous nos gestes aient un sens. Nous ne découvrons qu'en sa beauté l'idéal que nous voulons réaliser. La découverte de la vie est l'unique raison que l'homme a de vivre. Si nous n'avions pas confiance en la

vie, notre jeunesse ne ferait pas l'effort nécessaire pour assurer son triomphe sur la mort. On ne nous verrait pas agir. Nous luttons pour un idéal de beauté, qui est un idéal de justice. Nous acceptons la vie parce que nous acceptons d'en chasser la laideur, parce que nous acceptons la lutte et l'effort. Notre rôle, écrivains, penseurs, artistes, c'est d'accepter la vie, c'est-à-dire de la découvrir sous les mensonges qui la recouvrent. C'est de poursuivre la laideur, c'est de combattre les adversaires de la beauté. L'art fait justice des philosophies négatives, égoïstes et impuissantes. Il fait justice du pessimisme et de l'inaction. Il fait justice du mysticisme. Il exalte la vie que les morales défigurent. Oui, que cette *acceptation*, que cette « découverte » ne soit pas une vaine formule destinée à faire place à d'autres formules qui disparaîtront à leur tour. Puisque tant de fois les poètes ont exalté la vie, puisque ce vocable saint et sacré est celui que l'époque a le plus employé, du moins qu'elle le comprenne mieux et ne l'emploie qu'à propos. S'il a été nécessaire de prononcer souvent ce vocable pour nous mettre en garde contre le faux-art et le médiocre, si l'observation qui a le plus frappé l'élite des penseurs, en politique, en morale, dans toutes les expressions de la société, c'est la négation de la vie, s'il a donc fallu découvrir, de nouveau, ce que tous les penseurs de tous les temps ont découvert, maintenant que nous avons remis au point l'Idéal de l'art, que nous avons chassé, à notre tour, la mort, de la vie, qu'il est entendu que l'art c'est la vie dans toute sa beauté, que la vie c'est la réalisation de l'idéal esthétique, que la vie et l'art ne sont qu'une seule et même pensée, nous l'écrirons moins souvent, — il sera sous-entendu chaque fois que la beauté sera profanée, chaque fois que l'art sera méconnu. L'époque se résume

en ce mot. Son idéal, ses aspirations, ses tendances, ce vocable les exprime. Il est saint et sacré.

Allons à la découverte de la vie, parce que c'est notre but, parce que nous avons découvert ce but en regardant la vie. Allons à la découverte de la vie, librement, généreusement, fiévreusement, — contre la mort qui s'obstine à vouloir nous engloutir, qui nous poursuit, qui s'efforce de nous attirer à elle, qui voudrait nous prendre tout entiers, — et qui n'y parviendra pas, à cause de notre volonté. Allons à la découverte de la vie que nul enseignement ne nous a révélée, que l'éducation, les préjugés, l'habitude ont voulu dérober à notre inquiétude, et que nous repoussons parce que nous serions incapables de vivre si nous vivions en eux et parce que nous aimons la vie et que nous voulons vivre. Allons à la découverte de la vie, par le chemin de l'art, le seul que notre conscience nous ordonne de suivre, le seul chemin que nous devons prendre pour ne pas nous égarer, pour ne pas nous égarer avec toute l'humanité qui doit suivre le même chemin.

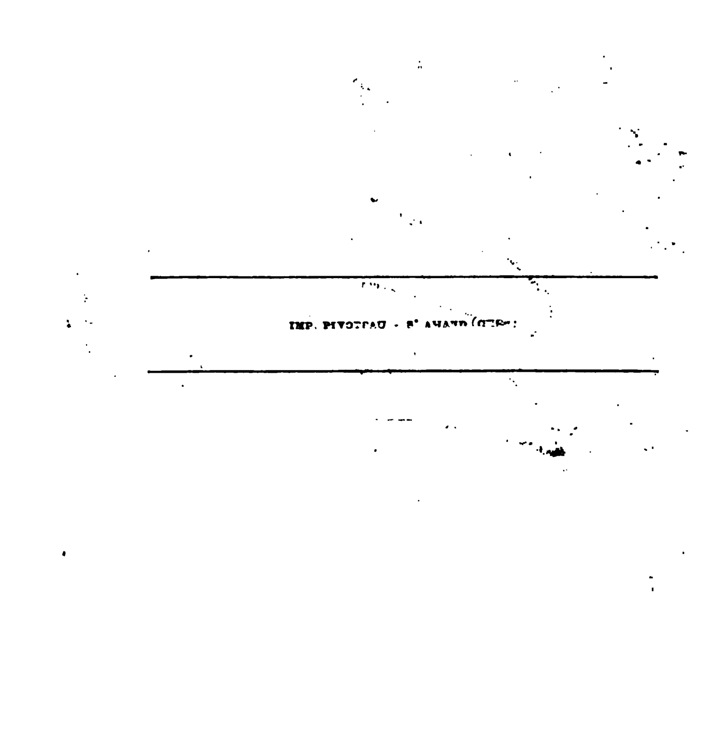
Nous n'ignorons pas quel sort est réservé aux œuvres que nous créons dans la douleur. La joie que nous faisons naître de notre douleur, tous ne la partagent pas, parce qu'elle est sincère et vraie comme la douleur qui l'engendre, et contre laquelle elle se révolte. Dès que l'œuvre existe, la mort s'approche pour l'anéantir, la mort, sous la forme de l'indifférence, sous la forme de la haine, sous

la forme de l'incompréhension. La douleur vaincue, furieuse d'avoir été vaincue, se venge une dernière fois en faisant un effort suprême. Notre œuvre parviendra-t-elle à triompher de la mort qui s'efforcera de la combattre dans la proportion où elle est vivante ? Nous apprendrons si elle est vivante à la haine qu'elle suscitera, autant qu'à l'amour qu'elle pourra faire naître au cœur de quelques-uns. Notre œuvre est-elle vivante, a-t-elle découvert la vie, but que nous avons donné à l'œuvre d'art ? A-t-elle fait naître le sentiment de l'art dans les consciences, — c'est-à-dire la Critique, conséquence du labeur de l'artiste, cause et fin de l'art, preuve de sa puissance et de son génie ?

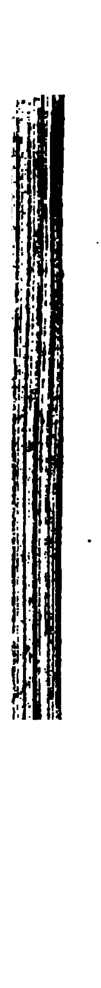
Automne 1904.

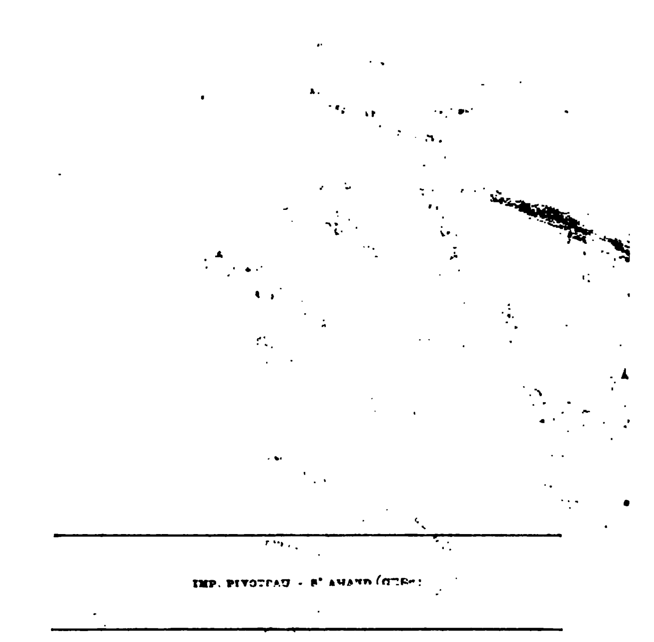
INDEX

TABLE DES MATIÈRES



IMP. PIVOTEAU - St AMAND (CHER)





IMP. PIVOTEAU - S[t] AMAND (CHER)

